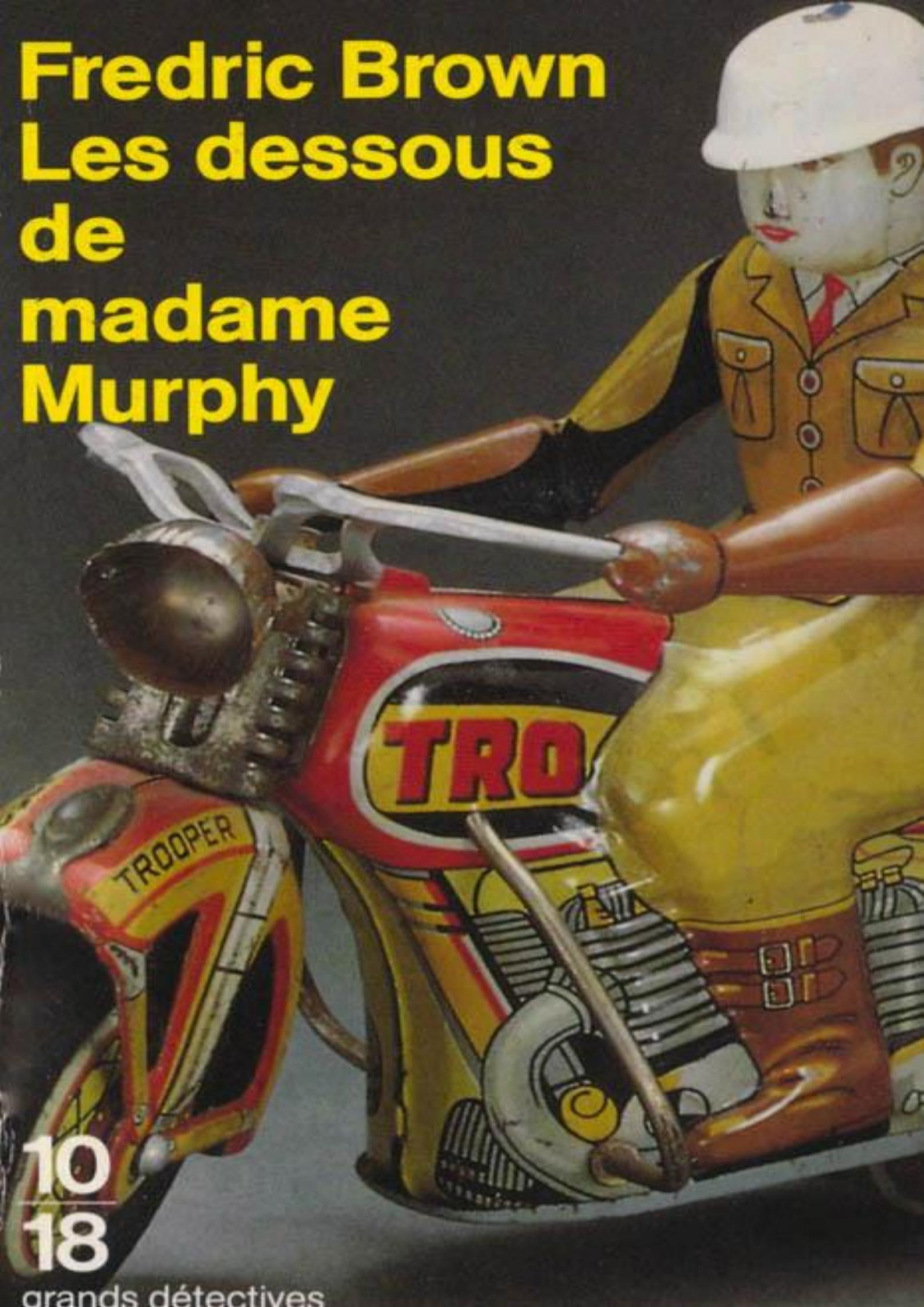


Fredric Brown Les dessous de madame Murphy



10
18

grands détectives

Les dessous de madame Murphy

Par

FREDRIC BROWN

Traduction de l'américain par Claude BENOIT



Titre original :
Miss Murphy's Underpants

© Editions Clancier-Guénaud,
1984 pour la traduction française.
ISBN 2-264-01490-3

1

Cette nuit-là, j'étais sur mon lit, avec une côte fêlée et un trombone cassé. Ma côte finirait bien par guérir, mais il me serait impossible de faire réparer le trombone. J'en avais désormais l'intime conviction.

J'avais cassé l'un, et je m'étais fêlé l'autre, en dégringolant l'escalier, la nuit précédente. Je me rendais à une réunion strictement privée. Une « jam session », réservée à une poignée d'amateurs de jazz : quelques types qui avaient l'habitude de se retrouver le soir, une fois tous les quinze jours, pour faire du boucan. Je m'étais pris le pied dans une fente, apparue subrepticement sur le tapis de l'escalier (elle n'y était pas quelques heures plus tôt), à trois ou quatre marches du bas. J'étais tombé la tête en avant, et j'avais négocié mon atterrissage en trois temps. C'est lors du premier que mon corps avait rencontré l'extrémité de l'étui du trombone. L'instrument m'avait échappé des mains, pendant quelques brèves secondes, et m'avait heurté au passage. J'avais eu mal, certes, mais guère plus que si je m'étais cogné l'orteil ou la cheville contre un objet quelconque. Mme Brady, notre logeuse, avait entendu le bruit de ma chute. Elle était sortie en courant de son appartement, situé au rez-de-chaussée, à l'arrière de l'immeuble, et, avant même que j'aie réussi à me relever, elle s'était empressée auprès de moi, comme une vraie mère poule. Ma première pensée n'avait été ni pour moi, ni pour mon trombone – je ne suis pas du genre à me plaindre au moindre bobo, et l'étui avait dû protéger convenablement le trombone –, mais pour le tapis : quelqu'un aurait pu se rompre le cou. Également alerté par le bruit, Oncle Am était sorti en hâte de notre chambre meublée. Il me promit de s'occuper du tapis, et me dit que je pouvais me

rendre à ma soirée si j'étais *certain* de ne pas être blessé. Sa réflexion provoqua un nouvel accès de sollicitude chez Mme Brady, et mon seul recours, pour pouvoir quitter la maison, fut de leur promettre de passer voir, sur-le-champ, le docteur Yeager dont le cabinet était tout proche : il m'ausculterait, et je saurais ainsi si je pouvais ou non me rendre à la « jam session ».

Le toubib m'avait fait mettre torse nu, et avait enfoncé l'un de ses doigts à l'endroit où je lui avais dit avoir un petit peu mal. Je ne pus m'empêcher de lâcher un « ouille ». Il colla alors la plaque de son stéthoscope sur ma poitrine, me demanda de tousser, et m'annonça que j'avais une côte fêlée. Il avait entendu comme un léger craquement... moi, j'avais ressenti la douleur. Il enroula un bandage autour de mon torse, et m'informa que rien ne m'interdisait de me rendre à la « jam session » : du moins, pour écouter la musique, car il doutait sérieusement que je puisse souffler dans un instrument à vent, d'ici deux bonnes semaines. J'inspirai un grand coup d'air, juste pour voir, et dus admettre qu'il avait raison. Je rentrai donc à la maison et donnai un coup de fil pour annuler ma participation à la soirée. À la place, je fis une partie de gin rami avec Oncle Am.

Le lendemain matin, ma côte était encore plus douloureuse. Oncle Am m'ordonna de rester à la maison, et de le laisser tenir seul le bureau pendant un jour ou deux. De toute façon, on n'avait aucune affaire en route, et pour aujourd'hui, le boulot consistait simplement à rester assis, à attendre, et à espérer que quelque chose d'intéressant se présente. Il me promit cependant de me téléphoner, s'il survenait une affaire délicate et qu'il ne puisse régler tout seul.

Peut-être devrais-je quand même me présenter. Je m'appelle Ed Hunter. Mon oncle, Ambrose Hunter, et moi dirigeons une agence de détectives privés... enfin, c'est une façon de parler : on n'est que tous les deux ; on n'a pas d'employés. On loue un bureau dans Wabash Avenue, un peu au nord du Loop, le centre de Chicago. Et on partage une chambre meublée dans Huron Street, également au nord du Loop, pas très loin du bureau. On ne risque pas de s'enrichir, mon oncle et moi, mais on se débrouille bien, et surtout, on s'entend à merveille. Oncle

Am est plutôt du type courtaud, rondouillard... et foutrement dégourdi. Il a la quarantaine bien sonnée, mais il a gardé presque tous ses cheveux, et il arbore une fine moustache que je me tue, depuis des lustres, à lui demander de raser. Moi, j'approche la trentaine, et je suis encore célibataire, bien que je l'aie échappé belle à plusieurs reprises. Oncle Am est un célibataire endurci.

L'accident, en tout cas, datait déjà de vingt-quatre heures ; il était temps, pour moi, de vérifier l'état du trombone. Je constatai ainsi que je m'étais montré trop optimiste en concluant prématûrément que, parce que l'étui n'avait pas été endommagé, l'instrument ne pouvait pas l'être non plus. Le pavillon évasé avait été abîmé, ainsi que la coulisse et le tube en forme de boucle auquel elle s'ajustait... ou plutôt, était censée s'ajuster. On pourrait peut-être le réparer, et je poserais la question à un spécialiste, évidemment, mais je sentais que c'était impossible. On a souvent tendance à considérer le trombone comme une sorte de tuyauterie sacrément solide, or ce n'est pas le cas. La coulisse est fragile. Bosseler le pavillon évasé, ça encore, ce n'est pas grave, mais cabosser ou froisser la coulisse, là, l'instrument est pratiquement foutu. Et l'on ne peut même pas racheter une coulisse neuve pour un trombone usagé. Les deux éléments essentiels de cet instrument de musique sont conçus ensemble, et soigneusement ajustés lors de sa fabrication. Et voilà. Terminé.

Ce qui me ramène à mon point de départ : étendu sur mon lit, avec une tête fêlée et un trombone cassé. Je replaçai l'instrument dans son étui et le rangeai sur l'armoire.

La nuit n'était pas encore très avancée – 9 heures et des poussières – mais je commençais à avoir sommeil. J'hésitais cependant à me déshabiller et à me coucher pour de bon. Je décidai finalement de faire un somme, tout habillé. Le soir, quand il rentrait à la maison, Oncle Am avait l'habitude de s'arrêter en chemin pour boire une dernière bière ou un dernier whisky, et parfois, il téléphonait pour m'inviter à lui tenir compagnie. Donc, si je piquais simplement un roupillon, pendant une heure ou deux, et si, bien sûr, il m'appelait, j'accepterais probablement de le rejoindre. Par contre, si je me

déshabillais et m'enfonçais bien au chaud, dans mon lit douillet, je n'en aurais pas le courage.

Je levai le bras pour éteindre la lumière. Évidemment, je n'avais plus sommeil.

Je n'avais aucune idée de l'heure à laquelle Am pourrait rentrer ou me téléphoner. Il m'avait appelé en fin d'après-midi pour me prévenir qu'il avait un boulot à faire : une filature qui lui prendrait peut-être une bonne partie de la nuit. Il avait intercepté le Sujet, à 16 h 30, à son arrivée chez le coiffeur, et il devait la suivre jusqu'à ce qu'elle rentre chez elle. Ça pouvait être tout de suite... ou demain matin. La seule chose dont j'étais sûr, à cet instant précis, c'est qu'elle n'était pas rentrée chez elle *aussitôt*. Mais cela ne signifiait pas pour autant qu'Am allait passer la nuit dehors.

J'étais étendu depuis une minute ou deux quand un bruit très faible me fit rouvrir les yeux. Je regardai la porte. Le bruit que j'avais entendu ressemblait au léger clic d'un interrupteur sur lequel on appuie... ce qui s'était produit, en fait, car le rai de lumière sous la porte avait disparu. Quelqu'un – je ne savais pas pourquoi – avait éteint la lumière du couloir. Or, personne n'avait de raison valable de le faire. C'était volontairement que le couloir restait éclairé toute la nuit, la lampe étant aussi faible qu'une veilleuse.

Je levai le bras vers l'interrupteur de la lampe que je venais d'éteindre. J'avais l'intention de rallumer la lumière et d'aller jeter un coup d'œil dans le couloir. Mais, au moment même où j'atteignais l'interrupteur, un autre bruit me fit frissonner.

C'était, discret, et presque imperceptible, le pas de quelqu'un qui marchait dans le couloir, devant la porte de la chambre. Et, lentement, la porte commença à s'ouvrir.

Je gardai la main sur l'interrupteur, mais je n'allumai pas encore la lumière. Si je l'avais allumée, j'aurais perdu l'avantage dont je bénéficiais. J'étais dans la pénombre depuis quelques instants, et mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité. Je pouvais discerner les contours des meubles et l'angle que dessinait en s'ouvrant le battant de la porte. J'entrevis la silhouette – encore indistincte – de la personne qui s'apprêtait à entrer. L'inconnu, lui, n'avait éteint la lumière du couloir que depuis quelques

secondes.

Je fus brusquement pris de panique. Et s'il était armé ? Je devrais peut-être essayer de prendre le flingue caché dans le tiroir supérieur de la commode d'Oncle Am. On a rarement besoin d'une arme dans l'exercice de notre profession, mais on en détient chacun une au bureau. On en garde une autre – un vieux pistolet – dans la chambre, pour le cas où... Bon, c'était peut-être justement le cas où... Alors, pourquoi diable ne se trouvait-il pas sous mon oreiller, au lieu d'être planqué quelque part dans la pièce ?

À présent, la porte était grande ouverte ; quelqu'un pénétrait dans la chambre. Blotti dans le noir, j'avais du mal à en croire mes yeux : il était de très petite taille. *Minuscule*. Un nabot ou un môme. Et si c'était un gosse, il avait tout au plus neuf ou dix ans.

Il avait refermé la porte derrière lui. Il tâtonnait contre le mur, à droite de la porte, pour trouver son chemin dans l'obscurité. J'avais choisi la bonne tactique. L'hésitation avec laquelle il se déplaçait prouvait qu'il voyait moins bien que moi dans le noir. Je le laissai s'approcher tout près de la commode (ma commode, pas celle d'Oncle Am, où est caché le pistolet), de façon à pouvoir l'attraper avant qu'il n'atteigne la porte, puis j'allumai brusquement la lumière.

Et en moins d'une seconde, j'étais le dos contre la porte. La lumière aveuglante nous fit clignoter des yeux à tous deux. J'avais allumé la lumière à l'instant précis où il ouvrait l'un des tiroirs de la commode, et il me lançait, par-dessus son épaule, un regard effrayé.

C'était un gosse. Un garçon. Plus jeune encore que je ne l'avais cru dans l'obscurité. Huit ans, plutôt que neuf ou dix. Propre, bien habillé, rien du galopin crotté auquel je m'attendais. Les cheveux, légèrement ondulés, étaient soigneusement peignés. Son visage était lavé. Je ne le connaissais pas, mais son allure me semblait familière. Comme quelqu'un qu'on croise de temps à autre dans le quartier.

— Eh bien, dis-je, qu'est-ce que tu fais là ?

La peur s'effaça de son regard. À la place, j'y lus une nuance de défi. Il se redressa, et me fit face, carrément.

— Vous m'avez attrapé, dit-il. Qu'attendez-vous pour appeler les flics ?

Je réalisai que je me tenais toujours devant la porte, les bras levés, comme pour l'attraper, et me sentis un peu ridicule. Je me détendis.

— C'est *moi* qui décide si je dois appeler les flics, rétorquai-je. Mais je veux d'abord savoir ce que cela signifie. Ton père sera peut-être capable de me l'expliquer. Qui est ton père ?

Pas de réponse.

Je n'insistai pas. J'essayai autre chose.

— Comment tu t'appelles ?

— Vous m'avez attrapé. Qu'attendez-vous pour appeler les flics ?

— Tu parles d'un nom, dis-je. Bon, revenons à ma première question : que fais-tu là ? C'est un de tes jeux préférés ? Ou aurais-tu besoin de plus de fric que ton apparence vestimentaire ne le laisse supposer ?

— Le fric ! répéta-t-il, avec dédain, comme si j'avais prononcé un gros mot. J'en ai autant que j'en veux, moi, du fric.

Il prouva ses dires, en partie, en cherchant dans la poche arrière de son pantalon un portefeuille en cuir noir qu'il me brandit sous le nez, avant de le remettre rapidement à sa place.

— D'accord. T'as certainement plus de pognon que moi. Alors, que cherchais-tu ?

— Une arme.

J'éprouvai soudain le besoin de m'asseoir. Je me rappelai que la porte de la chambre était dotée d'un verrou intérieur qu'on utilisait rarement : il se coinçait, et il était dur à rouvrir. Si je le fermais, il était impossible que le gosse ouvre la porte, avant que je ne l'attrape, même si je ne m'intercalais pas entre la porte et lui. Je tournai le verrou et revins m'asseoir sur le bord du lit. Je lui indiquai du doigt le fauteuil préféré d'Oncle Am, qui se trouvait juste à côté de lui.

— Assieds-toi, môme, ordonnai-je. Tu m'en as trop dit... ou pas assez... à propos de cette arme. On va avoir une petite conversation, tous les deux.

— Pour quelle raison ? Appelez les flics. Ou emmenez-moi au poste.

Mais il s'assit sur le bras du fauteuil.

— Non. Je veux savoir à quoi ça rime, même si je dois y passer la nuit. Pourquoi pensais-tu pouvoir trouver une arme dans *cette* chambre ? Mais peut-être connais-tu tout le quartier ?

— Vous êtes un détective privé. Je ne sais pas votre nom, mais je sais... enfin, c'est quelqu'un qui me l'a dit... que *deux* détectives privés habitent ici. Vous et votre père.

— Mon oncle, si tu veux tout savoir. Oui, on a des armes ; mais pas ici. On les laisse au bureau. Bon, très bien, on sait maintenant ce que tu es venu chercher. Mais il reste une autre question. La *grande* question. Pourquoi as-tu besoin d'une arme ?

Pas de réponse.

— On a toute la nuit devant nous, répétaï-je. On n'ira pas voir les flics, mais tu ne bougeras pas tant que tu ne m'auras pas dit la vérité.

Il me lança un regard furieux, pendant quelques secondes, puis comprit qu'il était moins coriace qu'il le pensait. Sa lèvre inférieure commença à trembler.

— C'est parce que des hommes veulent tuer mon père. Je les ai entendus en parler.

— Quand et où ?

— Chez nous. Cet après-midi. (Il prit son inspiration, puis fonça.) Je faisais la sieste... À midi, j'ai mangé quelque chose qui m'est resté sur l'estomac, et il a fallu que je m'étende. Je les ai entendus parler. Ils étaient derrière la porte de ma chambre.

— Fiston, dis-je, tu as dû rêver. Tu dormais.

— Non, je ne dormais pas vraiment. Je ne suis pas allé me coucher... juste m'étendre un peu.

— Je suppose que tu n'as rien raconté à ton père ?

— Il n'aurait pas voulu me croire. Il aurait dit que j'avais rêvé. Tout comme vous, monsieur Hunter.

— Là, mon gars, tu te contredis. Il y a un instant, tu m'as affirmé que tu ne connaissais pas mon nom. Mais passons, c'est sans importance... Je suppose que tu avais préparé à l'avance ton petit boniment.

— Je l'ai entendu, mais je l'avais oublié. Je vous jure. Je viens

juste de m'en rappeler. C'est la vérité. Vous me croyez, dites, monsieur Hunter ?

— Eh bien, je crois que tu crois dire la vérité. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que tu ne tiens pas la batte par le bon bout... Et tu vas voir comment je la tiens, *moi*... que cela te plaise ou non. Pas de flics. Enfin, pas encore. Dis-moi, tu t'entends bien avec ton père ? Tu n'as pas peur de lui, non ?

— Je... je l'aime.

— Très bien. Je vais te reconduire chez toi. Tu répéteras à ton père ce que tu viens de me raconter. Et si tu préfères toujours la boucler, c'est moi qui le lui raconterai. Quant aux mesures à prendre à ce sujet – ou à ton sujet –, ce sera à lui de décider.

— Non ! (La lueur de défi réapparut dans son regard.) D'ailleurs, vous *ne pouvez pas*. J'veux ai pas dit mon nom.

Je secouai la tête.

— Tu sembles oublier une chose.

— Quoi ?

— Je suis un détective privé. Je viens de faire une déduction. Tu veux savoir laquelle ? Ton nom et ton adresse se trouvent dans le joli portefeuille que tu as remis dans la poche arrière de ton pantalon. (Je me levai et tendis la main vers lui.) Donne.

Il *n'avait pas* pensé à ça. Il se laissa glisser du bras du fauteuil d'Oncle Am et se réfugia derrière.

— Non !

— Donne-le-moi, mon gars, répétaï-je patiemment. Je suis plus fort que toi, et tu n'as aucun moyen de te sauver. Je te le prendrai de force, si j'y suis contraint, mais je préfère que tu me le donnes gentiment.

Surtout, pensai-je, avec ma côte fêlée. Une bagarre, même avec un gosse, me ferait un mal du diable.

Il me le donna, à contrecœur, mais il me le donna quand même. Il contenait de l'argent, quelques billets, je le voyais bien, mais je ne cherchai pas à vérifier s'il s'agissait de billets de un ou de cent dollars. Je lui avais emprunté son portefeuille uniquement pour lire ce qui était écrit sur la carte glissée sous la feuille de plastique transparent. Michael Dolan. C'était son nom. Je lus ensuite les mots inscrits sous la formule rituelle : « En cas de maladie, ou d'accident, bien vouloir prévenir... » La

personne à prévenir était un certain Vincent Dolan. Le nom était suivi d'un numéro de téléphone et d'une adresse. Il habitait à côté, juste un pâté de maisons plus loin.

Je me surpris à relire la carte une deuxième fois. *Un* certain Vincent Dolan... ou *le* fameux Vincent Dolan ? Je veux parler du Vincent Dolan qui est un gros bonnet – pas *le* gros bonnet, mais *un* gros bonnet – dans les milieux sportifs de Chicago. Enfin, si l'on considère que les courses de chevaux sont un sport. Ce n'était pas lui-même un bookmaker. Oh non ! C'était un homme qui se tenait derrière les books, ne les perdait pas de vue, les laissait prendre des paris importants qu'ils étaient incapables de couvrir, et leur apportait sa caution chaque fois qu'ils se trouvaient en difficulté.

Mais le nom et l'adresse ne collaient pas. Un type comme Dolan gagnait beaucoup de pognon. Et Huron Street, au nord du Loop, ce n'était pas Lake Shore Drive.

— Que fait ton père, Michael ? demandai-je au gosse.

— Vous... vous voulez dire que vous ne savez pas qui c'est ? Il est célèbre. Il travaille pour le *Syndicat*.

Voilà qui répondait à ma question. Un gosse doit toujours être fier de son père, et Michael Dolan l'était, de toute évidence. Et pour le peu que j'en savais, il avait de bonnes raisons. Je n'avais jamais entendu dire du mal de Vincent Dolan, si ce n'était que sa profession était – juridiquement parlant – illégale. Mais, sur ce plan, je n'avais rien à dire. J'avais eu recours, plus d'une fois dans ma vie, aux services des bookmakers, ce qui faisait aussi de moi un criminel.

Je lui rendis son portefeuille.

— Oui, j'ai entendu parler de ton père, répondis-je. Attends-moi une seconde. J'enfile un veston et des chaussures, et je te ramène chez toi.

Je descendis l'escalier et marchai dans la rue à côté de lui, sans même essayer de le tenir par le bras. Dans ce cas, d'ailleurs, s'il l'avait voulu, il aurait pu facilement desserrer mon étreinte, et s'enfuir. J'aurais été incapable de le rattraper. Mais, de toute façon, je savais qu'il n'en avait pas l'intention. J'avais le nom et l'adresse de son père. Il était coincé. Qu'il rentre à la maison maintenant ou plus tard, il serait obligé de s'expliquer.

La façade de la maison ne répondit à aucune de mes interrogations. C'était une maison semblable à toutes les autres maisons de la rue, et même du quartier. Une maison de deux étages, en pierre, dont la façade donnait presque sur le trottoir. Trois marches de pierres usées conduisaient à la porte d'entrée. Quand on y arriva, le gosse sortit une clé de sa poche. Il s'apprêta à l'introduire dans la serrure. Je l'en empêchai.

— Je vais sonner, lui dis-je. Je crois que c'est préférable. C'est la première fois que je viens ici. Même si c'est sous d'aussi favorables auspices...

J'appuyai sur la sonnette.

2

L'homme qui ouvrit la porte ne correspondait pas du tout à l'idée que je me faisais de Vincent Dolan. Il était grand, exagérément grand, mais surtout, il était trop jeune pour tenir le rôle. Il avait mon âge, à un ou deux ans près. Ce qui ne signifiait pas, bien sûr, qu'il ne pouvait pas être le père d'un garçon de huit ans... quoique, dans cette hypothèse, il aurait fallu qu'il s'y prenne fichtrement tôt. Non, tout bonnement, il n'avait pas l'air d'un papa. Il avait l'air d'un type arrivé d'Hollywood, après avoir concouru pour le titre de Monsieur Muscle. Une trop belle gueule, à mon avis, même s'il donnait dans le genre costaud.

— Oui ? me demanda-t-il, sans aménité, ni animosité.

Mais, avant même que je puisse répondre correctement à cette profonde question, il dirigea son regard vers le sol – une longue descente, étant donné sa taille –, et il aperçut l'enfant.

— Mike ! s'exclama-t-il. Que fout... Vous devriez être au lit, non ?

J'étais absolument certain, désormais, qu'il ne s'agissait pas de Vincent Dolan. Je l'interrompis immédiatement :

— M. Dolan est-il là ?

Puis, prenant soudain conscience que j'ignorais le nombre de Dolan mâles vivant sous ce toit, je précisai :

— M. Vincent Dolan ?

Il s'écarta. Il ne se serait peut-être pas écarté aussi facilement, d'ailleurs, si je n'avais eu Mike comme ticket d'entrée.

— Oui, répondit-il. Il est là.

M. Dolan confirma ses dires en apparaissant dans l'embrasure d'une porte qui donnait sur le couloir. C'était un

Irlandais quinquagénaire, petit, l'air rabougrì. Lui aussi sursauta en découvrant la présence de Mike.

— Mike, mon garçon ! Que se passe-t-il ? Où étais-tu ?

Et, avant que quiconque ait eu le temps de répondre, la situation se compliqua encore, avec l'apparition d'un ange, en haut de l'escalier, au bout du couloir. Une beauté irlandaise à la chevelure noire, aile de corbeau. Belle comme un ange, vingt ans, et pas du tout l'air rabougrì.

— Mike ! Que diable fais... ? commença-t-elle.

Quelqu'un, décidai-je, devait prendre la situation en main. Je désignai un volontaire : moi.

— Monsieur Dolan, annonçai-je, Mike va très bien, et tout peut s'expliquer. Mais il doit d'abord vous parler *en privé*. C'est peut-être sans importance, mais c'est peut-être aussi quelque chose de personnel, qui ne regarde que vous.

— Papa, dit Mike. Il m'a agrafé, mais c'était régulier. J'étais...

— Tais-toi, Mike. Ton père doit d'abord entendre, seul, ce que tu as à dire. Il décidera ensuite s'il doit en informer d'autres personnes.

Dolan acquiesça d'un bref signe de tête : « Par ici. » Il recula par la porte devant laquelle il se tenait. Mike et moi le suivîmes. Je fermai la porte derrière moi. Ça m'avait l'air d'être une bonne porte, épaisse et suffisamment matelassée pour rendre la pièce insonorisée. Enfin, sauf si quelqu'un se mettait à hurler.

La pièce, un bureau, avait un côté tanière très accentué. C'était aussi une bibliothèque. L'un des murs était entièrement tapissé de livres. De toute évidence, les meubles et les rideaux n'avaient pas été achetés en solde. J'évoquai alors mentalement le couloir que je venais de suivre, l'épais tapis d'un marron harmonieux qui recouvrait le sol, la grande courbe élégante de l'escalier auquel il aboutissait, et je compris soudain pourquoi Dolan habitait Huron Street. Il voulait vivre dans une maison qui, extérieurement, ne payait pas de mine, mais qui, lorsqu'on en franchissait le seuil, valait bien son million de dollars.

Je trouvais l'idée excellente.

Nous nous assîmes tous les trois. Mike semblait fatigué, mais pas du tout effrayé. Dolan fronçait les sourcils, mais son renfrognement exprimait plutôt la perplexité que la colère.

— Eh bien, Mike ? demanda-t-il.

— Permettez-moi d'abord de me présenter, monsieur Dolan, l'arrêtai-je. Mike vous racontera ensuite son histoire. Je m'appelle Ed Hunter. Je suis détective privé, mais, si je puis dire, en ce moment, je ne suis pas en service. Je suis ici parce que Mike a appris quelque part dans le coin – j'habite près de chez vous – que je suis un privé, et qu'il est venu me voir... ou plutôt qu'il est venu chez moi, pour cette raison. Tu es d'accord, Mike ? Alors, continue...

Mike déglutit sa salive et raconta son histoire. Il la répéta scrupuleusement. Enfin, il la raconta exactement comme il me l'avait racontée, chez moi, une demi-heure plus tôt. Mais moi, j'avais dû lui tirer les vers du nez. Devant son père, c'était un vrai moulin à paroles. Dolan ne l'interrompit pas une seule fois. Quand l'enfant eut terminé son récit, il attendit même une trentaine de secondes avant de lui demander, avec douceur :

— C'est vrai, cette histoire, Mike ?

Mike acquiesça. Dolan resta silencieux pendant trente secondes encore.

— Mike, dit-il enfin, je sais que tu ne mens pas. Mais tout cela n'a pas pu arriver. Tu as dû rêver. Crois-moi. Mais passons à un autre point. Au point essentiel. Tu es allé voler un pistolet pour me protéger... ou quelque chose de ce genre. Mike, c'est grave. Et c'est mal. Et non seulement c'est mal, mais en plus, ce n'est pas très malin.

Pour toute réponse, il obtint un reniflement.

— Nous aurons une conversation, demain, à ce sujet. Une longue conversation. Ce soir, il est trop tard. Nous en reparlerons donc demain. À présent, tu vas aller te coucher. Immédiatement. D'accord ?

Mike acquiesça. Il se leva. Je me levai aussi. Mais Dolan nous arrêta :

— Une minute, monsieur Hunter. Acceptez-vous de prendre un verre avec moi ? J'aimerais vous parler.

— Bien sûr, dis-je.

Qu'avais-je à perdre ?

Il se pencha au-dessus de son bureau et appuya sur un bouton. Puis il se tourna vers Mike et lui tendit la main.

— On reste copains, tous les deux ? On reparle de tout cela, demain ?

Ils se serrèrent la main avec solennité.

La porte du bureau s'ouvrit. Un valet philippin entra dans la pièce.

— Apportez-nous à boire, Robert. Prenez la commande de monsieur. Pour moi, ce sera comme d'habitude.

— Je veux bien un whisky-soda, dis-je.

— Attendez une seconde, Robert. Avant de préparer nos boissons, essayez de trouver Angela. Et dites-lui que je veux la voir.

Robert s'inclina, avec une petite courbette. Il fut remplacé presque aussitôt par l'ange qui, je le savais désormais, répondait au doux nom d'Angela.

— Ma belle, dit Dolan (c'était un truisme), veux-tu reconduire Mike dans sa chambre ? Et t'assurer que cette fois, il ne quitte pas son lit ?

— Naturellement, papa. Mais pourrais-tu d'abord me dire ce qui se passe ? Ou est-ce encore un secret ?

— Je te raconterai plus tard. Oh, je ne vous ai pas présentés. Ed Hunter. Ma fille, Angela.

Voilà. Les présentations étaient faites. Elle me tendit la main. Je la pris et la relâchai à contrecœur. Je lui rendis sa main avec presque autant de réticence que Mike en avait eu à me remettre son portefeuille.

Robert réapparut et repartit silencieusement, après nous avoir remis nos verres. Dolan posa le sien. Il se leva et marcha de long en large dans la pièce, avec nervosité.

— Je hais les coïncidences, commença-t-il. Je suppose qu'elles existent, mais j'ai toujours du mal à le croire. Voyons si nous pouvons démontrer, vous et moi, que ce n'en est pas une.

— Que *quoi* n'est pas une ?

— Cet après-midi, je me suis rendu dans une agence de détectives privés, et j'ai engagé un homme du nom d'Ambrose Hunter pour qu'il suive ma femme. Cette nuit, son neveu, Ed Hunter, me ramène mon fils fugueur, qu'il a attrapé alors qu'il essayait de voler un pistolet. Or, je suis bien obligé de vous croire sur parole, si j'en crois Mike qui, disons, vous donne

raison.

— Bon Dieu ! m'exclamai-je. Je sais que c'est difficile à croire, mais j'ignorais, il y a encore une minute, sur quelle affaire travaillait mon oncle. Je n'étais pas au bureau, aujourd'hui. Il m'a appelé en fin d'après-midi pour me prévenir qu'il aurait du boulot, cette nuit. Il a effectivement précisé qu'il s'agissait d'une filature, mais il ne m'a pas donné de nom.

— Bon, je vous crois. Dans cette affaire... avec Mike, auriez-vous agi différemment, si vous aviez su que j'avais engagé votre oncle ?

— Comment diable le saurais-je ? répondis-je. Vous ne pensez tout de même pas que j'ai kidnappé Mike, et qu'on s'est concertés, tous les deux, pour vous raconter une histoire à dormir debout ? Enfin, un truc dans le genre.

« Bien. Admettons que Mike ait soudain eu envie d'avoir un pistolet. Admettons aussi qu'il ait décidé que la seule solution pour lui, c'était de le voler à un détective privé. Il n'y a alors, croyez-moi, aucun mystère à ce qu'il m'ait choisi, moi... à ce qu'il nous ait choisis, nous. C'est une simple question de topographie. En général, un détective privé ne fait pas étalage de sa profession dans son quartier, mais on ne peut pas empêcher les gens de causer. Mon oncle Am et moi logeons chez Mme Brady depuis plusieurs années. Je suppose que la plupart de nos voisins – et tout particulièrement les gosses – savent qui nous sommes et ce que nous faisons. Nous sommes d'ailleurs, très vraisemblablement, les seuls détectives, privés ou pas, à habiter dans les environs.

« Mais maintenant, reprenons cette histoire par l'autre bout. Pourquoi avez-vous choisi "Hunter & Hunter" ? Grâce aux pages jaunes de l'annuaire du téléphone ? Parce que vous avez pioché le nom au hasard ?

— Eh bien, oui, c'est grâce à l'annuaire téléphonique. Mais pas totalement par hasard. Je suppose qu'une nouvelle fois, on doit tenir compte de la question topographique. Je me suis subitement décidé à faire appel à un détective privé, alors que je me trouvais dans un bar de State Street, près de Grand. J'ai emprunté l'annuaire du téléphone, et j'ai consulté les pages jaunes. Votre bureau se trouvait sur mon chemin. Je m'y suis

rendu.

— Voilà la coïncidence. La seule coïncidence. D'une part, nous habitons près de chez vous, et d'autre part, vous avez choisi notre agence de détectives uniquement parce qu'elle se trouvait sur votre chemin.

Sa figure s'éclaira.

— Bien sûr. Le monde est petit, évidemment. (Il se rassit dans son fauteuil et reprit son verre.) Je suppose que vous allez participer à cette... euh... filature, si je décide de continuer cette affaire ?

— J'y participerai, si l'on continue. Mais je crois qu'il serait préférable que nous nous désistions.

Il fronça les sourcils et m'interrogea du regard.

— Ce monde est *trop* petit, poursuivis-je. Un exemple : supposons que je file Mme Dolan, et qu'elle prenne Mike quelque part, sur sa route. Il me connaît. Et il doit également connaître mon oncle de vue. Par ailleurs, si votre fille est assez curieuse pour interroger Mike – et elle l'est, à mon humble avis –, *elle* sait que je suis un détective privé. Et comme elle est maintenant au courant de l'escapade nocturne de Mike, vous allez être obligé d'en informer aussi votre femme.

Il hocha lentement la tête :

— Je suppose que vous avez raison. Vous travaillez seuls, votre oncle et vous ?

— Oui et non. On a un arrangement avec Ben Starlock. Il dirige une grande agence, pour laquelle on a travaillé avant de nous établir à notre compte. Quand on nous propose plus d'affaires qu'on ne peut en mener, ou quand on travaille sur un cas qui nécessite la présence de plus de deux détectives, Ben met volontiers quelques-uns de ses hommes à notre disposition.

— Je crois que ça me plaît bien, tout ça. J'aime foutrement bien votre oncle... et je lui fais confiance. Je crois que j'aimerais qu'il continue à s'occuper de mon affaire, même si, tous les deux, vous ne pouvez plus agir à visage découvert. Je lui en parlerai.

— Dois-je lui demander de vous appeler ? Avez-vous une ligne directe ?

— Oui, *celle* qui est dans le bureau. Pas celle de la maison : il

y a des postes partout. Mon numéro personnel est sur la liste rouge, mais je l'ai déjà donné à votre oncle. D'accord. Dites-lui qu'il m'appelle demain matin, après 10 heures.

— Il ne vous appellera pas, cette nuit ?

— Non. À moins qu'il ait une nouvelle sensationnelle à m'apprendre. Dans ce cas, il peut m'appeler à n'importe quelle heure de la nuit. (Il étouffa un petit rire.) Mais j'ai bien l'impression que la nouvelle sensationnelle, cette nuit, c'est vous qui me l'avez apprise. Bon, eh bien, je vais laisser Mike se morfondre sur son oreiller. Pas de sermon, ni de questions, avant qu'il ait réfléchi à tout cela. Demain, il aura probablement réalisé à quel point son idée était idiote, mais aussi — et c'est le plus important — à quel point c'était idiot *et* mal d'agir comme il l'a fait. Vous reprenez un verre ?

Je refusai, ajoutant qu'il était préférable que je m'en aille. Il appuya sur le bouton de l'interphone. Robert me raccompagna.

Je mis moins d'un quart d'heure pour rentrer chez moi. Le téléphone sonna... On a fait installer une ligne dans notre chambre (nous, notre numéro n'est pas sur la liste rouge), pour ne plus être obligés de dévaler l'escalier chaque fois que le taxiphone sonne au rez-de-chaussée, dans le vestibule.

Oncle Am, évidemment. Ce n'était pas trop tôt. Je décrochai l'appareil et lançai dans le microphone :

— « Madame Murphy,
Qui donc a mis
Du poivre vert
Dans le dessert ? »

— *Quoi* ? fit une voix féminine, manifestement affolée.

— Excusez-moi, dis-je. Je croyais que c'était l'appel que j'attendais. Ed Hunter à l'appareil.

— C'est Angela Dolan, monsieur Hunter. Nous avons fait connaissance, il y a une demi-heure. J'espère que je ne vous dérange pas.

— Pas du tout, mademoiselle Dolan. Je m'ennuyais, au contraire. Mais c'est fini.

— Mike m'a raconté la... la *terrible* chose qu'il a faite cette nuit, et cela m'a profondément bouleversée. Je me demande si nous ne pourrions pas... nous retrouver quelque part, pour en

discuter devant un verre. À moins que pour vous, il se fasse tard ?

Il était 10 heures du soir, à quelques secondes près. Mais j'hésitai. Apparemment, Dolan n'était pas au courant de son appel. Sinon, elle m'aurait demandé de retourner chez eux prendre un autre verre, au lieu de m'inviter à la retrouver quelque part. Professionnellement parlant, Dolan était notre client. Avais-je donc une raison valable de retrouver sa fille, sans l'en avertir auparavant, même si ce qu'elle avait à me dire était sans rapport avec l'affaire qui nous concernait ? Oui, j'avais une raison valable. Il me fallut une demi-seconde pour prendre ma décision.

Je lui répondis que ce serait avec plaisir. Et devais-je passer la prendre ou quoi ?

Oui. Je devais passer la prendre. Mais inutile de sonner. Elle m'attendrait devant la porte d'entrée, à 10 h 40.

Je raccrochai. Le téléphone resonna presque aussitôt. Je décrochai l'appareil, mais cette fois, je m'annonçai :

— Ed Hunter à l'appareil.

Ce coup-ci, évidemment, c'était Uncle Am.

— Salut, petit, dit-il.

« Madame Murphy,

Qui donc a mis

De la strychnine

Dans la farine ? »

— Pas mal, reconnus-je.

« Madame Murphy,

Qui donc a mis

Un rien de hasch

Dans le goulasch ? »

— Là, c'est toi qui gagnes, Ed. Écoute, je pense être bientôt rentré à la maison. On est dans le Loop, et le Sujet commet en ce moment un délit grave : elle prend le café... avec une autre gonzesse. Je t'appelle d'une cabine téléphonique, d'où je peux continuer à les surveiller. Je pense qu'elles ne resteront plus très longtemps ici, et que je vais bientôt rentrer. Je t'appelle au cas où tu serais d'humeur à venir prendre une bière avec moi.

— Merci, dis-je. Mais on vient juste de me faire une meilleure

proposition. Et je suis déjà pratiquement sorti.

— Bon. Il t'est arrivé une aventure passionnante ?

— Il me faudrait au moins une heure pour te la raconter, et je crains qu'on n'ait pas le temps, maintenant.

— D'accord. Conduis-toi bien, surtout.

Je commençai à me bien conduire, en enfilant une chemise propre, et en nouant ma plus jolie cravate.

Mais je devrais peut-être vous donner quelques explications à propos des blagues sur Mme Murphy qu'on débite, Oncle Am et moi, depuis plusieurs semaines. C'est l'un de ces divertissements qui ne vous coûtent pas un rond. Il s'agit de trouver des quatrains rimés sur Mme Murphy : quatre vers de quatre syllabes, avec des rimes. L'archétype de ces quatrains est le déjà classique... pour nous :

« Madame Murphy,
Qui donc a mis
Du Maxiton
Dans le bourbon ? »
Difficile de faire mieux, non ?

Réciter ces quatrains sur Mme Murphy, c'est notre façon à nous de se souhaiter le bonjour. Dès que l'un d'entre nous pense en avoir trouvé un bon, il le balance à l'autre qui, ayant disposé du même laps de temps pour en inventer un, essaie d'en retourner un meilleur. D'habitude, on est d'accord sur le gagnant, on ne discute pas. Si on n'est pas d'accord, on ne discute pas non plus. C'est un match nul. Puisque j'ai remporté un point avec mon :

« Madame Murphy,
Qui donc a mis
Un rien de hasch
Dans le goulasch ? »

J'ai, pour le moment, deux points d'avance sur Oncle Am. Mais il est déjà arrivé, à plusieurs reprises, que le classement soit inversé. Comme on dit, ça va, ça vient. À ce jour, mon meilleur quatrain est le macabre – et culturel :

« Madame Murphy,
Qui donc a mis
L'oreille coupée

Sur l'oreiller ? »

Le meilleur quatrain d'Oncle Am – même s'il l'a un peu détourné, à mon avis – est :

« Captain' Murphy,
Qui donc a mis
Une paire de douilles
Dans la tambouille ? »

Après m'être changé, je quittai l'appartement. Il me fallait faire un détour, pour prendre ma voiture au garage, à quelques rues de chez moi, dans la direction opposée. On n'avait pas précisé, au téléphone, si je devais passer la prendre à pied ou en voiture, mais la nuit était tiède et belle, et si je parvenais à la convaincre de faire une promenade avec moi, le long du lac, il était préférable d'être motorisé.

Je me garai contre le trottoir, devant le palais camouflé de M. Dolan, à 22 h 40 exactement.

Je descendis de la voiture, la contournai, et ouvris la portière avant, côté passager, lorsqu'une auto – une Chevrolet décapotable, à première vue – se gara contre le trottoir, juste derrière ma Buick. Une superbe jeune femme, âgée de trente ans environ, en descendit. Elle fit un petit signe de la main à la femme restée au volant, et lui dit : « Bonne nuit, ma chatte. Merci de m'avoir raccompagnée. » Puis, elle se dirigea vers la porte d'entrée de la Maison Dolan, à la seconde même où Angela sortait.

Avant que la décapotable ait eu le temps de faire marche arrière pour quitter le bord du trottoir et doubler mon véhicule à l'arrêt, un taxi apparut au coin de la rue. Je ne pouvais pas discerner l'intérieur du taxi, et Oncle Am n'allait sûrement pas passer la tête par la vitre ouverte, mais je n'avais pas besoin de l'apercevoir, lui, pour comprendre ce qui se passait. Déposée en voiture par la gonzesse avec laquelle elle avait commis ce délit grave : prendre un café, et filée par Oncle Am, Mme Dolan s'était arrangée pour rentrer à la maison à l'instant même où Angela en sortait, et descendait les marches pour venir *me* rejoindre.

Le taxi s'évanouit au premier carrefour, évidemment. Oncle Am avait pisté son lièvre jusqu'à ce qu'il retourne au terrier ; il

était libre, désormais, pour le restant de la soirée. Mais je m'efforçai de ne pas penser à ce que lui devait penser de tout cela – et de *moi* à ce moment précis. Il ne pouvait pas ne pas nous avoir reconnus, tous les deux : la Buick et moi.

Je constatai avec surprise que Mme Dolan et Angela se saluèrent avec une certaine indifférence. Angela s'avança vers ma voiture et s'assit à côté de moi, tandis que Mme Dolan, ouvrant la porte avec sa clé, entra dans la maison, sans même se retourner ou regarder par-dessus son épaule. Quelle indifférence ! C'était comme si elles se croisaient chaque jour une bonne douzaine de fois, l'une entrant, l'autre sortant, sans se soucier de leurs existences respectives. Ce qui, à bien y réfléchir, était sans doute le cas.

À cette heure de la nuit, Uncle Am était bien le seul de nous tous à se torturer les méninges.

3

Comme j'étais supposé à peu près tout ignorer de la famille Dolan, je posai une question apparemment anodine :

— Avez-vous une sœur, mademoiselle Dolan ? La femme que vous avez croisée en sortant ne me semble pas assez âgée pour être votre mère.

— Elle ne l'est pas. Je veux dire : ma mère. Ni âgée. Il y a une douzaine d'années que ma mère est morte. J'avais alors dix ans. Papa a épousé Sylvia trois ans plus tard. Elle avait vingt-deux ans. Elle en a donc trente et un, aujourd'hui.

— Elle a neuf ans de plus que vous. Elle est donc assez âgée pour être la mère de Mike. S'il a bien huit ans, l'âge que je lui donne.

— Il aura huit ans dans quelques mois.

J'empruntai Érié Street et roulai vers l'est.

— À propos de ce verre, repris-je. Vous voulez réellement en prendre un ? Nous pouvons tout aussi bien discuter en roulant. La nuit est magnifique.

— D'accord. Je n'ai pas vraiment envie d'un verre. Ou alors, plus tard... Enfin, si je n'abuse pas de votre temps.

J'aurais pu lui répondre que j'étais à sa disposition, toute la nuit, et même après, mais nous nous connaissions depuis trop peu de temps pour que je me permette pareille suggestion. Même si ce n'était qu'un trait d'esprit.

— Je n'ai pas d'obligations précises, dis-je. Je peux même me dispenser d'aller travailler demain. Mon temps vous appartient.

Ma réflexion ne suscita aucun commentaire de sa part. Je restai silencieux. Je roulais, simplement, en direction de Michigan Boulevard. J'avais l'intention de bifurquer vers le nord, pour longer le lac.

Cela me plaisait bien, d'ailleurs, de faire une promenade en voiture. Je ne voulais pas évoquer d'emblée l'incursion inattendue de Mike dans le monde du crime. C'était à elle d'en parler la première. C'était elle qui m'avait téléphoné, qui avait fixé ce rendez-vous. Moi, je ne l'avais pas appelée. Je voulais qu'elle aborde le sujet la première, car j'étais curieux de voir comment elle allait définir son rôle dans cette affaire. Elle allait essayer de me faire dire tout ce que je savais, ce qui me donnerait sans doute l'occasion de glisser, dans le fil de la conversation, une question insidieuse.

En outre, en ce qui me concernait, j'avais *vraiment* toute la nuit devant moi, et je trouvais très agréable de rouler en voiture en sa compagnie. Si on devait rouler jusqu'à Milwaukee, avant qu'elle ne mentionne l'escapade de son petit frère, moi, j'étais d'accord. À propos, à part qu'elle avait les cheveux noirs, qu'elle n'était pas rabougrie, et que je lui donnais vingt ans (je m'étais trompé de deux), je ne vous ai pas décrit Angela. Eh bien, pour une fille, elle était grande. Mince, mais pas maigre. Elle avait des yeux bruns, et cette peau d'un blanc laiteux absolument parfaite dont peut s'enorgueillir la fine fleur des jeunes filles irlandaises... qu'elles soient laitières ou princesses.

Oh ! Ed, m'avertis-je intérieurement, reviens sur terre. Cette fille est une princesse irlandaise. Pas une laitière. Une princesse, car elle dépense en Kleenex et en bas Nylon probablement plus d'argent que tu n'en gagnes, toi. Que l'argent de Dolan fût propre ou sale, ce n'était pas la question. Il était très riche. La robe de laine blanche, très simple, qu'elle portait en ce moment même, avait dû coûter plus d'argent que n'en gagnent en moyenne, en une semaine, les deux Hunter réunis.

Je continuais à conduire en silence. Pour une raison que j'ignorais, elle semblait hésiter à lancer la discussion sur le sujet dont, en principe, elle voulait me parler.

Et quand elle rompit le silence, après quelques minutes, elle joua par la bande :

— Ce n'est pas mon affaire, monsieur Hunter, mais je suis curieuse. Quand je vous ai appelé, vous avez décroché le téléphone, et vous m'avez dit quelque chose que je n'ai pas compris... Puis vous m'avez expliqué que vous attendiez un

autre appel. C'était si étrange... Il s'agissait de poivre vert et de dessert. Si ce n'est pas vous demander de trahir un secret...

J'éclatai de rire. Puis, je lui expliquai en quoi consistaient les blagues sur Mme Murphy qu'on inventait, Oncle Am et moi. Et je ne résistai pas au plaisir de lui citer nos meilleures trouvailles. Elle rit. Cela lui plaisait.

— Laissez-moi essayer d'en trouver une... Non, plus tard. Nous avons à parler de choses plus importantes.

— Ed... je vais cesser de vous appeler M. Hunter, et j'aimerais que vous m'appeliez Angela. Ou Angie, si vous préférez...

— Oh ! non, coupai-je. Je trouve qu'Angela est un très beau prénom, Angela.

— Ed, comment Mike a-t-il réagi, quand vous l'avez attrapé, chez vous, cette nuit ?

— Réagi ? Normalement, je crois. Comme tout gosse pris la main dans le pot de confiture. D'abord, il était effrayé ; puis il a pris un air de défi. Enfin, même si ça ne lui faisait pas plaisir, il a accepté l'inévitable, quand il a compris que je le ramènerais chez lui et qu'il devrait s'expliquer avec son père.

— Vous ne diriez pas qu'il était... mentalement perturbé ?

— Non... Attendez, Angela. Examinons le problème autrement. Ce soir, j'ai déjà entendu l'histoire de Mike deux fois. Une fois, au compte-gouttes, quand je l'ai fait parler. Une seconde fois, quand il a tout raconté à son père. Répétez-moi exactement ce qu'il vous a dit, quand vous l'avez reconduit dans sa chambre... Ainsi, je verrai s'il a ajouté ou retranché quelque chose.

Elle répéta l'histoire de Mike. Il n'avait ajouté ni retranché rien d'important. Bien qu'il ait passé sous silence certains détails, ce sacré gosse avait une bonne mémoire. Je le signalai à Angela.

— Ed, autre chose avant que j'oublie. C'est l'une des raisons pour lesquelles je voulais vous parler. Gardez-vous un pistolet dans votre chambre ?

— J'ai répondu « non » à Mike. Mais en réalité, on en a un... un vieux. On garde le meilleur de notre quincaillerie au bureau.

— Mike ne vous a peut-être pas cru. Dans l'hypothèse où il aurait encore une idée aussi dangereuse – et je prie le ciel pour

qu'il ne l'ait plus – pourriez-vous garder ce vieux pistolet dans votre bureau ?

— Dès demain, dis-je. C'est promis.

— Merci, Ed. À votre avis, court-on *le* risque qu'il recommence cette nuit ? Évidemment, il ne sait pas que vous êtes sorti, mais...

— Mon oncle est rentré, maintenant. Son sommeil est encore plus léger que le mien. Donc, à mon avis, non. Que Mike soit ou non convaincu d'avoir rêvé ce qu'il a entendu, il n'essaiera pas de renouveler, cette nuit, le même acte au même endroit.

J'étais sur la Nationale, à présent, et je roulais vers le nord, le long du lac. La circulation n'était pas totalement fluide, mais je m'en fichais, car je n'avais pas d'horaire à respecter, ni d'endroit précis à atteindre.

— Me permettez-vous de vous poser quelques questions ? lui demandai-je. Et si certaines vous paraissent trop personnelles, n'hésitez pas à m'en faire la remarque.

— D'accord, Ed. Allez-y.

— Je ne sais même pas si vous avez des frères et des sœurs – ou des demi-frères et des demi-sœurs – en dehors de Mike.

— C'est une question facile. Non.

— Alors... sans compter les domestiques, nous en reparlerons plus tard... quatre personnes seulement vivent dans votre palais à la façade en trompe l'œil : M. et Mme Dolan, Mike, et vous ?

— C'est exact.

— Qui était ce type, grand et beau gars, dans le genre Adonis blond, qui m'a ouvert la porte, ce soir ? Il ne se comportait pas comme un domestique.

— Il n'en est pas un, bien qu'il soit l'employé de mon père. Il est à mi-chemin entre l'homme de confiance et le garçon de course... Ou plutôt, il est les deux à la fois. Il traîne souvent ses guêtres à la maison, mais il n'y habite pas. Il s'appelle George Steck.

— Les gens qui traînent souvent leurs guêtres dans une maison n'ont pas pour habitude d'aller ouvrir la porte d'entrée. Surtout lorsqu'il y a des domestiques. Alors, comment se fait-il... ?

— Il était sur le point de partir quand vous avez sonné. Et il

est parti pendant que vous étiez dans le bureau avec papa et Mike.

J'hésitai quelques brèves secondes. La question suivante, qui me venait à l'esprit, ne pouvait en aucun cas se raccorder à Mike. Je cherchais en vain un argument pour la justifier. Mais elle devait avoir des dons divinatoires. Elle y répondit sans que j'aie besoin de la poser.

— Il est beau gosse, hein ? Au cas où, en ce moment, vous seriez en train de vous demander si j'ai le béguin pour lui, la réponse est oui. Ou plutôt, non, je l'ai eu, un peu, il y a trois ans, quand il a commencé à travailler pour mon père. Mais papa y a mis le holà – assez *durement* – et je lui ai obéi. Non, papa ne rêve pas pour moi d'un beau mariage avec un homme de la haute société. Il n'est pas du tout ce genre d'arriviste. Mais il refuse que je cherche un mari dans le milieu... même si c'est son monde à lui. (Elle rit légèrement.) Quant à George, il sait bien que s'il levait les yeux sur moi – même en louchant – il perdrait sa place, et devrait sans doute quitter Chicago. Alors, il se tient tranquille. George est un homme ambitieux.

— Il rêve d'enfiler les bottes de votre père ?

— Oui... Je suppose. Et il pourrait très bien y parvenir, un jour. Mais ce n'est pas avec moi qu'il trouvera chaussure à son pied. Je ne l'ai jamais vraiment aimé. Vous ne trouvez pas qu'on s'éloigne un peu du problème posé par Mike ?

— Si, admis-je. Mike s'entend bien avec sa mère ?

— Très bien. Et je dois admettre que Sylvia est, pour lui, une excellente mère. Malgré son penchant coupable pour l'alcool. Sylvia est alcoolique... depuis plusieurs années. Ce n'est pas une ivrognerie invétérée, mais elle boit trop, et constamment. En règle générale, elle est ivre au milieu de l'après-midi. Elle s'arrange cependant pour que Mike n'en subisse pas les conséquences. Elle ne se met à boire dur qu'après qu'il est monté se coucher.

— Mais bon Dieu ! intervins-je. Avec tout l'argent que ramasse votre père, vous devriez trouver un psychiatre qui saurait l'aider ?

— Aucun psychiatre au monde – même le meilleur – ne peut guérir un alcoolique qui ne *veut* pas être guéri. Et Sylvia ne le

veut pas. On pourrait mettre les alcools sous clé, mais ça ne servirait à rien. Dès qu'elle y aurait accès, elle recommencerait. C'est une tragédie, mais personne ne peut rien pour elle, puisqu'elle ne *veut* pas coopérer.

— Vraiment ? Vous ne pensez pas que sa conduite a une mauvaise influence sur Mike ?

— Non, je ne crois pas. Pas encore en tout cas. Quand il sera plus grand, si l'état alcoolique de sa mère empire, alors oui, il y aura un problème. Mais si ça ne s'aggrave pas, c'est simplement une chose qu'il devra accepter. Comme j'ai accepté la mort de ma mère, survenue quand j'avais dix ans. Aujourd'hui, je n'en souffre plus.

— Quand vous aviez treize ans, votre père a ramené à la maison une nouvelle femme qui n'avait que neuf ans de plus que vous. Vous êtes-vous sentie contrariée ?

— Un petit peu au début. Mais c'est passé. Mes sentiments envers elle sont ambivalents.

— Que voulez-vous dire ?

— *Ambivalent* veut dire...

— Je connais le sens du mot *ambivalent*, bon Dieu ! De même que ceux d'*amphibie*, d'*ambidextre*, et d'un tas d'autres polysyllabes. Je veux dire ambivalent entre quoi et quoi ?

— Désolée, Ed, je ne voulais pas mettre en doute vos connaissances linguistiques. Je l'aime bien et je ne l'aime pas, voilà ce que je voulais dire. Il ne s'agit pas d'amour et de haine : mes sentiments envers elle n'ont jamais été aussi forts. Parfois, je me sens désolée pour elle... et parfois, non.

— Et les relations entre Mike et son père ? Elles sont bonnes, d'après le peu que j'en ai vu cette nuit. Mais vous les connaissez tous les deux mieux que moi.

— Mike adore son père. Je dirai même qu'il l'idolâtre.

— Jusqu'à quel point ? Une seconde. Je vais essayer d'expliquer ma question. Les affaires de Vincent Dolan sont illégales. Pour certaines personnes, c'est un criminel ; pour d'autres, non. Pensez-vous que Mike considère son père comme un criminel et l'idolâtre pour cette raison ? Pour certains, Capone et Dillinger sont des idoles.

— Je n'avais jamais songé à une telle possibilité... Du moins,

jusqu'à ce soir. Mike a essayé de dénicher un pistolet... C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je voulais vous parler. Ou plutôt que vous m'en parliez. Vous avez d'autres questions à me poser ?

— Presque plus.

C'était peut-être parce que je n'aimais pas les idées qui commençaient à germer dans ma tête, mais conduire la voiture ne m'amusait plus. À présent, nous étions loin au nord de Chicago, près d'un endroit que je connaissais bien : un petit promontoire qui se dressait au-dessus du lac Michigan. On y avait installé un parking. On pouvait donc se garer et contempler le lac sans avoir à descendre de voiture. Je décidai de m'y rendre et de m'y arrêter un moment si, à cette heure de la nuit, l'endroit n'était pas trop fréquenté. Il ne l'était pas. Je tournai à droite et stoppai la voiture.

Elle se glissa sur le siège pour être plus près de moi. Je laissai mes mains sur le volant, et me concentrerai sur la question que je voulais lui poser. Nous en avions terminé avec l'état des relations entre Mike et son père. Elle m'avait appris tout ce qu'elle savait sur le sujet.

Ce qui laissait encore deux points en suspens. Les relations qu'elle entretenait, elle, avec son père. Et ses relations avec Mike. À cet égard, je ne m'attendais pas à apprendre quelque chose de spécial. Et en effet, il n'y avait rien de spécial.

Non, elle ne considérait pas son père comme un criminel. Certes, ses affaires étaient illégales... Et alors, après tout, les affaires sont les affaires. À son avis, d'ailleurs, il ne faisait rien d'immoral. Quant à la légalité... La légalité serait-elle déterminée surtout par la géographie ? Ainsi, ici, à Chicago – ou ailleurs – il était parfaitement légal de parier sur un cheval ou un lévrier, si on prenait son pari *dans* l'enceinte du champ de courses. Pourquoi cela devenait-il illégal de le prendre à quelques rues – ou à quelques kilomètres – de l'hippodrome ? Si Chicago était au Nevada, ou même dans une flopée de pays étrangers, ce *serait* légal.

C'était là ratiociner, je le savais. Elle passait sous silence un tas d'éléments essentiels. Développée sur une grande échelle, une action illégale, qu'elle soit ou non immorale, a

obligatoirement pour résultat la corruption des forces de police, à tous les niveaux de la hiérarchie. Et alors, le public est naturellement enclin à *ne plus* obéir aux lois. Or, il y en a quand même quelques-unes que l'on doit respecter. Sans parler des autres conséquences – plus graves – que cela peut avoir. Par ailleurs, du point de vue de la morale, c'est mal de commettre un acte illégal, que ce soit sur une petite ou une grande échelle. N'avais-je pas, moi-même, enfreint la loi, une ou deux fois, ces temps-ci ?

Elle ne me raconta pas qu'elle adorait son père. Elle reconnut même qu'elle le trouvait parfois un peu trop tyrannique. Mais elle l'admirait et le respectait.

— Il ressemble peut-être à l'Irlandais, tel qu'on le représente dans les opérettes, ajouta-t-elle (utilisant l'image qui m'était venue à l'esprit, quelques heures plus tôt, quand j'avais rencontré Vincent Dolan pour la première fois de ma vie) mais il ne l'est pas. Un Irlandais d'opérette, je veux dire. Il a un esprit très fin, et il n'a jamais cessé de l'aiguiser. C'est un autodidacte. Il a quitté le lycée après la seconde, et c'est la seule éducation scolaire qu'il ait reçue. Mais il n'a jamais cessé d'étudier, de se cultiver.

— Je l'avais remarqué, dis-je. J'ai remarqué la façon dont il s'exprime, le vocabulaire qu'il emploie.

Il n'y avait pas grand-chose à lui demander sur la façon dont elle s'entendait avec Mike, mais je le lui demandai quand même. Et j'obtins la réponse que j'attendais. Ils s'entendaient très bien. Aussi bien qu'un frère et une sœur, séparés par une grande différence d'âge, pouvaient s'entendre. Elle aimait Mike, c'était aussi simple que cela. C'était d'ailleurs pourquoi elle était si inquiète à son sujet, si bouleversée par son escapade nocturne.

J'allumai deux cigarettes et lui en offris une. Elle la prit. Je m'aperçus alors que j'avais étendu involontairement mon bras droit sur le dessus du siège. C'était peut-être, simplement, parce qu'elle avait bougé et s'était encore rapprochée de moi, quand j'avais sorti une allumette de la boîte. De toute façon, maintenant, il aurait été très maladroit de ma part de ramener mon bras en position normale. Je fumais donc, en tenant ma cigarette de la main gauche, et j'ordonnais mentalement à ma

main droite de se tenir tranquille. De ne pas se poser sur son épaule.

Mais c'était si bon et si chaud de la sentir tout contre moi.

4

— Et vos domestiques ? lui demandai-je.

Trois domestiques habitaient en permanence avec eux, m'apprit-elle. Robert Sideco, le valet philippin que j'avais aperçu, était employé chez eux depuis quatre ans. Mme Anderson, qui était à la fois la cuisinière et la gouvernante, vivait avec eux depuis dix ans. Elle faisait presque partie de la famille. Il y avait aussi une femme de chambre de couleur, faisant également fonction de bonne et de lingère. La femme de chambre actuelle se prénommait Elsie. Elle n'était à leur service que depuis quelques semaines. Angela ne savait même pas son nom de famille. On laissait toujours à Mme Anderson le soin d'engager et de licencier les femmes de chambre.

Je lui demandai s'ils avaient en plus à leur service d'autres domestiques, qui ne restaient pas à demeure, ou des ouvriers d'entretien. Elle me répondit que cela se produisait, mais que c'était très rare. Quand, à de rares occasions, son père donnait une grande réception, pour ses affaires, il engageait un ou deux extra, par l'intermédiaire d'une agence de travail temporaire. Mais ce n'était pas arrivé depuis longtemps. Et ils n'avaient pas de chauffeur. Elle et son père avaient chacun leur voiture. Son père, une Continental ; elle, une Jaguar (*déjà ancienne*, prit-elle la peine de préciser). Ils conduisaient, l'un et l'autre. Mme Dolan ne conduisait pas. Quand elle sortait, si personne ne passait la prendre, elle appelait un taxi.

Mais, que faisait donc mon bras autour de son cou ? Et depuis quand s'y trouvait-il ? Je le reposai sur le dessus du siège. Elle rit doucement :

— Remettez votre bras où il était, Ed. C'était très agréable. Mais... ne pensez-vous pas que c'est à mon tour, à présent, de

vous poser une question ?

— Bien sûr, Angela.

Je passai à nouveau mon bras autour de son cou. Elle avait raison. C'était *très* agréable. Comme si son cou et mon bras étaient faits l'un pour l'autre.

— J'ai réfléchi à la manière d'énoncer ma question, pendant tout le temps où vous m'avez interrogée, Ed. À votre avis, *pourquoi* Mike a-t-il agi ainsi, cette nuit ? Admettons qu'il se soit endormi et qu'il ait rêvé. Et il a rêvé. J'étais là, à la maison, et selon moi, il n'y a pas d'autre explication. Sa réaction normale, cependant, n'aurait-elle pas dû être d'en parler d'abord à son père ? Ou à moi ? Ou à sa mère ? D'en parler à *l'un* de nous, n'importe lequel, au lieu de quitter la maison et d'essayer de voler un revolver pour protéger lui-même son père ?

Je répondis tranquillement :

— Oui, je suppose que c'est là toute la question. Mais c'est une question très compliquée. Accordez-moi une minute, que j'y réfléchisse.

J'y réfléchis pendant une minute.

Ce qu'elle me demandait, en fait, c'était de lui dire si la réaction de Mike, après son rêve, ou son hallucination, ou tout ce que vous voudrez, était une réaction normale.

Foutre non, elle ne l'était pas. Même si c'était un gosse qui avait presque huit ans. Et d'ailleurs, même s'il avait *réellement* entendu la conversation qu'il nous avait rapportée, ça n'aurait pas été une réaction normale.

Les enfants ont une grande imagination, c'est sûr. Ils jouent aux gendarmes et aux voleurs... Mais un enfant normal irait-il piquer un pistolet chez un étranger ?

Non.

Quelque chose *clochait* dans toute cette histoire. Oui, *quelque chose clochait*. Quel que soit l'angle sous lequel on abordait la question, il me semblait évident qu'il y avait une faille quelque part.

Pourtant, c'était en espérant déceler un indice important, que j'avais posé à Angie toutes ces questions, sur les membres de sa famille, et leurs relations mutuelles. Le père de Mike, sa

mère, sa sœur... Mike devait tout de même avoir confiance en *l'un d'eux*.

Angela s'agita sur le siège.

— Ed, vous ne m'avez pas répondu. Ou plutôt si, votre silence, en lui-même, est éloquent. Mais je voudrais que vous me répondiez vraiment.

— Je crains de ne pas avoir de réponse à votre question, Angela, dis-je. Mais je suis persuadé que, quel que soit le problème, votre père découvrira la vérité, et agira d'une manière appropriée. Ce qui compte, dans cette affaire, c'est que votre père est un homme très intelligent. En ce moment, il est en train d'y réfléchir, exactement comme nous... Et il est, de nous tous, le plus apte à faire parler Mike et à découvrir la vérité. S'il estime qu'une action précise doit être tentée, il la tentera.

— Vous pensez à une sorte de... d'action thérapeutique ?

— Oui. S'il le juge nécessaire. Mike a-t-il, déjà auparavant, dans d'autres circonstances, agi d'une façon qui peut sembler anormale pour un petit garçon de son âge ?

— Non, jamais. Du moins à ma connaissance. Je ne suis pas toujours à la maison. Certes, j'ai habité chez mon père, la plupart du temps, pendant ces dernières années. Mais j'ai été inscrite, deux ans, dans une école d'une autre ville. À l'époque, Mike avait... Oh, je pense, quatre ou cinq ans.

— À quelle sorte d'école va-t-il, aujourd'hui ? Une école privée ?

— Non, à l'école publique. Ses notes sont bonnes. De même que les observations sur sa conduite... Rien de transcendant, mais il a toujours largement au-dessus de la moyenne. Ce n'est pas un enfant retardé.

— En effet, il ne m'en a pas donné l'impression, affirmai-je. Je veux dire qu'il semble être un gosse drôlement éveillé pour son âge. Angela, je suis vraiment persuadé que votre père prendra les mesures les plus appropriées pour régler ce problème. Évidemment, s'il s'avérait qu'il punisse ou qu'il terrorise l'enfant, vous auriez là, je pense, une sérieuse raison de vous inquiéter.

Elle poussa un soupir.

— Merci, Ed. Je ne crois pas que vous puissiez me donner

une meilleure réponse. À présent, parlez-moi un peu de vous.

Ça, c'était facile. Je me surpris d'ailleurs à lui parler, avec la plus grande facilité, de moi, de mon oncle, de notre entente, de la façon dont on était devenus détectives privés, et tout, et tout.

Mais je n'entrais pas dans les détails. Je n'évoquais aucune de nos enquêtes en particulier. Mon explication ne fut pas bien longue. Et l'on resta tous les deux silencieux, pendant quelques minutes, nous contentant de contempler le lac. La lune, dans le ciel, était juste au-dessus de nous. On ne pouvait pas l'apercevoir à travers le pare-brise, mais sa lueur éclairait le lac. Les flots nous paraissaient argentés et mystérieux. Nous pouvions même distinguer leur ondulation, calme et douce.

Et calme et doux fut le baiser que je lui donnai. Je n'avais rien prémedité. Je suis d'ailleurs incapable de me rappeler comment cela avait commencé.

Puis elle avait joint ses lèvres aux miennes. Elle avait posé ses mains derrière ma tête, l'avait serrée très fort, et ce fut l'explosion. Tout se passa brusquement, mais c'était comme si cela devait se passer de toute éternité. Je compris soudain qu'elle me désirait aussi ardemment que je la désirais, et nous nous étreignîmes à pleins bras... Jusqu'à ce que je hoquète de douleur et m'écarte d'elle.

— Ed, qu'est-ce qui... ?

Ma voix tremblait un peu quand je lui racontai comment je m'étais fêlé une côte. Mais ce n'était plus à cause de la douleur. (J'avais en effet éprouvé une douleur aiguë – mais brève –, lorsqu'elle avait posé sa main sur ma côte fêlée.)

— Oh ! Ed, je suis désolée. Je ferai très attention.

Et elle fit très attention, quand elle posa à nouveau ses lèvres sur les miennes. Elle laissa sa main – celle qui ne m'enlaçait pas déjà – derrière ma tête ou sur mon épaule. Elle ne la déplaça que lorsque je caressai ses seins pour la première fois. Sa main recouvrit alors la mienne et la pressa fortement sur sa poitrine.

Après un instant, elle dit :

— Ed, j'ai *envie* de toi. Est-ce que nous... ici ?

Je lui expliquai que ce n'était pas prudent.

Tous les soirs les flics faisaient des rondes dans cette partie du parking, pour débusquer justement les nombreux couples

qui, comme nous... Mais un peu plus loin vers le nord, à seulement deux ou trois kilomètres d'ici, on trouvait une multitude de motels...

On fit route aussitôt vers le motel le plus proche, et on y arriva très vite.

Elle était câline, elle était merveilleuse, et je n'eus pas mal à ma côte. Enfin, pas très.

On rentra à Chicago. Je repris le même chemin, en sens inverse. Extérieurement, tout était pareil ou presque pareil : elle s'était assise plus près de moi ; je conduisais la voiture un tout petit peu plus vite. Je songeai soudain qu'elle n'avait peut-être pas envie de rentrer directement chez elle. Je n'avais pas pensé à le lui demander.

Je regardai l'heure à ma montre-bracelet.

— Il est une heure du matin, annonçai-je. Tu as encore le temps de prendre un verre ou deux ?

— Oui, mais un seul. Mon lit peut bien m'attendre une demi-heure de plus.

Je quittai la Nationale, m'engageai dans Clark Street, et pris la direction du sud, derrière Bughouse Square. On n'était plus très loin d'Huron Street. Il y a de nombreux bars, dans le coin, mais ils sont presque tous vulgaires et bruyants. J'aperçus l'enseigne du « Chat Vert » et me souvins aussitôt du calme de son cadre. Je cherchai une place pour me garer. J'en trouvai une à moins d'une centaine de mètres du bar. On s'y rendit à pied.

Le « Chat Vert » était presque vide. La quasi-totalité des boxes étaient libres. On choisit le plus écarté. Il n'y avait qu'une serveuse de nuit, qui prit immédiatement nos commandes.

En buvant nos verres, on ne reparla pas de Mike. Angela refusa un second verre. Je la raccompagnai chez elle. Au cours du trajet, je lui dis :

— Angela, le problème ne se posera pas forcément, parce que je ne rencontrerai peut-être plus ton père. Mais si je le rencontrais encore, j'aimerais savoir une chose : lui parleras-tu de notre conversation de cette nuit ?

— Je... je ne crois pas que je lui en parlerai. Je ne veux pas qu'il sache à quel point je m'inquiète pour Mike. Il est déjà lui-même suffisamment inquiet.

— Parfait, dis-je.

Je rabattis la Buick contre le trottoir, et descendis lui ouvrir la portière.

— Merci encore, Ed. Inutile de me raccompagner jusqu'à la porte. Il est tard. Je préfère piquer un sprint.

Elle n'avait que dix mètres à courir, mais j'attendis près de ma voiture, pour être certain que rien ne lui arriverait. Elle fit un pas en avant, et se retourna :

— Oh ! Ed. Une dernière question. J'allais presque oublier de te la poser.

— Vas-y...

— « Madame Murphy,

Qui donc a mis

de l'arsenic

Dans le pique-nique ? »

Puis elle piqua son sprint...

Même si j'avais eu un « Madame Murphy » sur le bout de la langue, je l'aurais gardé pour moi, car j'aurais été obligé de le hurler. J'attendis donc qu'elle soit rentrée pour remonter dans ma voiture et prendre la direction du garage.

Oncle Am n'était pas encore endormi. Il était même complètement réveillé.

— Bon Dieu, petit, m'apostropha-t-il, avant même que j'aie refermé la porte. Je file une suspecte jusque chez elle... tu ne connais pas le nom de mon client... et tu sors avec sa fille. Qu'est-ce que c'est que cette coïncidence louftingue ?

— C'est plus une histoire de fous qu'une coïncidence, répondis-je. C'est-à-dire que... On peut expliquer la coïncidence. Par ailleurs, c'était la belle-fille de ton sujet.

— Je le pensais bien... étant donné leurs âges respectifs. Mais que se passe-t-il ? Je me suis rongé les ongles, toute la nuit.

Il étendit le bras, et alluma la lampe de chevet pour que je puisse mieux voir. J'avais déjà commencé à me déshabiller et je devais suspendre mes vêtements dans la penderie.

— Alors, reprit-il, raconte-moi ton histoire.

— Tout a commencé, cinq heures plus tôt, à cause d'un trombone cassé.

— Quoi ? Tu l'as cassé en tombant, hier au soir ?

— Tordu. Bosselé. Je ne sais pas si ça peut se réparer. Mais surtout, n'en parle pas à Mme Brady.

— Que vient-elle faire là-dedans ?

Je soupirai :

— Je n'aurais pas dû mentionner le trombone. Mais puisque j'ai commencé, j'irai jusqu'au bout. Si on apprend à Mme Brady que le trombone est cassé, elle va vouloir à tout prix m'en payer un neuf. Elle va dire qu'elle est responsable. Et sur le plan juridique, elle l'est. Le tapis était défectueux. N'a-t-elle pas insisté déjà pour que je demande au docteur Yeager de lui envoyer le montant de ses honoraires ?

— Tu l'as fait ?

— Oui. Pour éviter d'avoir une longue et inutile discussion avec elle. Ça ne se monte d'ailleurs qu'à quelques dollars. Mais un trombone neuf, c'est différent. Mme Brady est une gentille vieille dame. Nous logeons chez elle depuis longtemps. Elle n'est pas plus riche que nous, et je ne voudrais pas qu'elle se croie obligée de...

— Bon, bon. Je suis d'accord avec toi. On ne parle plus du trombone. Alors, à part ça, qu'est-ce qui a commencé cinq heures plus tôt ?

Je lui adressai un sourire éclatant :

— Une histoire qui nous prendra cinq heures, si je dois te la raconter dans tous ses détails. Et tu voudras les connaître, car mon histoire a peut-être un rapport avec l'affaire dont tu t'occupes pour le compte de Dolan. Aussi, à toi de commencer. Ton récit doit être plus court.

— Il l'est. Dolan... Je présume qu'à présent tu sais de qui il s'agit ?

— À présent, oui, lui répondis-je. J'en sais plus sur toute la tribu Dolan que leur médecin de famille. Tu peux faire une ellipse sur cette partie de ton récit.

— Très bien. Dolan m'a engagé pour que je suive sa femme. Je l'ai suivie. Elle n'est allée nulle part, en particulier. Elle n'a rien fait de particulier. Mais quand elle est rentrée chez elle... devine *qui* j'ai vu ? À ton tour.

— Non, non. Tu ne t'en tireras pas aussi facilement. Ton histoire doit tout de même comporter *quelques* détails. Voyons

si on peut les rattacher, d'une façon ou d'une autre, à l'aventure qui m'est arrivée.

Il exhala un profond soupir.

— Bien, dit-il. Je serai patient. Tu veux que j'éteigne la lumière ?

J'étais en slip, prêt à me mettre au lit.

— Non, lui dis-je. Laisse. On aura probablement envie de fumer des cigarettes, et tu sais que je n'aime pas fumer dans le noir.

— J'ai l'impression que ça *va* être une longue histoire.

— Cinq heures d'action bien remplies. Ça a commencé par un raid perpétré par un tueur fou, ici même, sur cette chambre, et ça s'est terminé quand j'ai été séduit par une princesse irlandaise.

J'allumai une cigarette.

— Tu m'en donnes une, s'il te plaît ? me demanda-t-il.

J'en allumai une autre pour lui.

— Dolan, reprit-il, est venu au bureau vers trois heures. J'ignore pourquoi il a choisi notre agence, mais...

Je le coupai immédiatement :

— Il prenait un verre dans un bar, quand il a finalement décidé de s'adresser à *une* agence de détectives privés. Il a feuilleté les pages jaunes de l'annuaire téléphonique, et nous a choisis car notre bureau se trouvait sur son chemin, non loin du bar.

Oncle Am me regarda fixement, pendant un long moment.

— Petit, finit-il par dire, puisque tu sais tout, réponds à cela :

« Madame Murphy,

Qui donc a mis

Une souricière

Dans la saucière ? »

Il m'aurait pris complètement par surprise, si je ne m'étais pas souvenu du quatrain d'Angela, avec l'arsenic dans le pique-nique. Il me dit que mon quatrain était meilleur, et voulait me donner le point gagnant, mais j'avouai ne pas en être l'auteur. C'est lui qui remporta le point ; ce qui ne me laissait plus qu'un point d'avance sur lui.

Il reprit son récit :

— Lorsqu'il m'a dit qu'il voulait qu'on suive sa femme, j'ai commencé par refuser. Je lui ai expliqué qu'on se faisait un point d'honneur à ne pas s'occuper de divorce. Il m'a affirmé que ce n'était pas le cas. On bosse bien sur une affaire sans rapport avec le divorce, hein, petit ?

— Oui, le rassurai-je. Je dois t'avouer que j'ai sursauté quand Dolan m'a appris que tu filais sa femme. Mais j'ai aussitôt supposé qu'il devait y avoir là quelque chose d'inhabituel... et j'ai appris ensuite que Mme D. était alcoolique. C'est bien la raison de ton enquête ?

— Oui. Je peux donc sauter cette partie de...

— Non, je t'en prie. J'aimerais savoir exactement comment Dolan t'a présenté les choses.

— Bien, il m'a affirmé – et il semblait convaincu – qu'il n'était pas question de divorce dans cette affaire. Sa femme et lui sont déjà des étrangers l'un pour l'autre. Ils vivent encore ensemble uniquement pour leur fils... Tu as rencontré le fils ?

— C'est le tueur fou auquel j'ai fait allusion tout à l'heure. Développe abondamment cette partie de ton récit. Répète-moi exactement tout ce qu'il t'a dit. C'est l'un des aspects de l'affaire que je ne connais pas.

— D'accord. Le garçon aime son père et sa mère, et réciproquement. À cause de lui, et du moins tant qu'il sera petit, Dolan refuse de divorcer. Et il n'accepterait pas le divorce si elle le lui demandait. Ils ont fait un arrangement : devant l'enfant, ils jouent la comédie du mariage. Elle peut continuer à boire, mais seulement à la maison, et en faisant très attention, quand l'enfant est avec elle. Elle a fait à son mari la promesse solennelle de ne jamais boire à l'extérieur, et plus particulièrement dans les bars. En tout cas, elle a tenu sa promesse de ne jamais se laisser aller à boire sec en présence de l'enfant.

« Et pendant longtemps, elle n'est presque jamais sortie de chez elle. Mais soudain, elle a commencé à sortir de plus en plus fréquemment. À présent, Dolan la soupçonne d'aller boire dans les bars. Or, cela, il ne peut l'accepter. Il craint que, tôt ou tard, elle se trouve impliquée dans une sale affaire et que, directement ou indirectement, l'enfant en souffre. Si c'était le

cas, ce serait, pour le gosse, pire que si ses parents avaient divorcé. Tant que sa femme respectera les clauses du contrat, Dolan la gardera avec lui. Mais si elle manque à sa parole, il lui tombera sur le paletot, de préférence avant que les choses tournent mal... plutôt qu'après.

— Et *comment* lui tombera-t-il sur le paletot, puisqu'il ne veut pas divorcer ?

— Il la fera enfermer. Et il racontera à Mike qu'elle est à l'hôpital. Ce qui correspondra à la vérité, d'une certaine façon. Là, il disposera d'un terrible élément de pression, car ce qu'elle redoute le plus au monde, *c'est* d'être privée d'alcool. Quelle que soit d'ailleurs la durée de son traitement.

Cela me faisait l'effet d'un arrangement vraiment dramatique. Mais après tout, l'alcoolisme peut être une chose vraiment dramatique pour une personne qui ne veut pas le combattre.

Mais était-ce bien cela le drame de la famille Dolan ?

Oncle Am poursuivait son récit :

— Il m'a expliqué qu'il fallait commencer la surveillance aujourd'hui, car il pouvait me préciser à l'avance l'heure et l'endroit où je pourrais la prendre en chasse. Elle était sortie à une heure de l'après-midi, et avait rendez-vous chez son dentiste une demi-heure plus tard. Ensuite, elle devait faire un peu de shopping, avant de se rendre à un autre rendez-vous, à 16 h 30, chez son coiffeur.

« Il m'a donné le nom et l'adresse du coiffeur – Randolph, dans le Loop – et m'a décrit son épouse. Elle est sortie de chez le coiffeur à 17 h 10. Je l'ai suivie. Elle ne s'est approchée d aucun bar. Elle a tué le temps, jusqu'à 18 heures, en faisant du lèche-vitrines. Elle est alors entrée dans un restaurant où elle a retrouvé la femme qui, plus tard, l'a raccompagnée chez elle... Je suppose qu'elles avaient retenu une table pour 18 heures. Après leur repas, elles sont allées voir un film. Elles sont sorties du cinéma vers 22 heures, et sont entrées dans une cafétéria où elles ont commandé chacune un café.

— Je t'ai appelé à ce moment-là. Quand elles étaient dans la cafétéria. Elles en sont sorties vers 22 h 20, et se sont rendues dans un parking. Elles sont montées dans une Chevrolet

décapotable que, vraisemblablement, l'autre femme avait garée, avant d'aller au restaurant.

J'ai attrapé un taxi juste à temps pour ne pas les perdre. L'autre femme a raccompagné Mme Dolan chez elle, et à l'instant même où je passais en taxi, devine qui j'ai vu prendre une fille sortie de la maison où entrait Mme Dolan ? À propos, dois-je mentionner ce fait dans mon rapport ?

— Non, lui répondis-je. Tu comprendras pourquoi, quand je t'aurai raconté mon histoire. Mais n'anticipons pas. C'est tout ? On dirait que tu as passé une soirée ennuyeuse.

— Ennuyeuse, exactement. Et c'est tout, petit. Oh, il y a évidemment quelques détails supplémentaires que j'inclurai dans mon rapport : la description de l'autre femme, le numéro d'immatriculation de la Chevrolet décapotable. Petit, avant que tu commences ton récit, saurais-tu pourquoi un type bourré de fric comme Dolan habite une telle baraque, à à peine deux rues de chez nous ?

— Oui, je sais pourquoi, et je te l'expliquerai. Mais, Oncle Am, quand il t'a donné son adresse, l'idée qu'il habitait vraiment trop près de chez nous ne t'a-t-elle pas traversé l'esprit ? Il y a bien trop de gens dans le voisinage qui nous connaissent et savent quel métier on fait.

— Bien sûr que j'y ai pensé, Ed. Mais quand il m'a révélé son adresse, j'avais déjà compati au récit de ses malheurs, et j'avais accepté le job. Je me suis dit que j'allais assurer moi-même la première filature, et qu'on ferait ensuite appel à l'un des gars de Ben Starlock. Enfin, si Dolan souhaite que l'on continue à travailler pour lui. Je dois lui téléphoner à 10 heures, ce matin, pour lui faire mon premier rapport. Tu me donnes une autre cigarette ?

J'en allumai deux, une pour lui et une pour moi.

— Alors, petit ? s'impatienta Oncle Am.

Je revins en pensée cinq heures en arrière et dis :

— Voilà, tout a commencé avec...

5

Bien entendu, il ne m'a pas fallu cinq heures pour lui relater ce qui s'était passé pendant les cinq heures précédentes, mais cela m'a quand même pris une demi-heure. Et j'avais gardé pour moi les détails les plus intimes.

Mon récit terminé, il resta silencieux.

— Alors ? lui demandai-je.

Il secoua la tête lentement :

— Ed, c'est fichrement trop de péripéties à digérer d'un coup. Je suis d'accord avec toi : il y a quelque chose de dingue au Royaume de Danemark. Mais je propose qu'on dorme, maintenant. On n'a plus beaucoup d'heures de sommeil devant nous. Moi, en tout cas. Toi, tu peux très bien rester à la maison une journée de plus.

— Non, je t'accompagnerai au bureau, ce matin, annonçai-je. Ce n'est pas une journée de repos supplémentaire qui guérira ma côte fêlée. Le toubib m'a prévenu que la douleur diminuerait très lentement. Il faudra bien un mois. Elle ne va pas persister quelques jours et disparaître subitement.

— Et alors ? Prends un mois de congé, si c'est nécessaire.

— Non, dis-je. Mme Brady s'inquiéterait. Première raison. Et seconde raison : je veux entendre ta conversation téléphonique avec Dolan, tout à l'heure, au bureau.

— Comme tu veux. Je remonte la sonnerie du réveil pour 8 heures. On aura ainsi six heures de sommeil.

Il remonta le réveil et éteignit la lumière. J'étais fatigué, mais je ne m'endormis pas tout de suite. Surtout, parce que je pensais à Angela. Je me demandai pourquoi je ne lui avais pas proposé de nous revoir. Certes, je connaissais une partie de la réponse : j'avais jeté ma ligne au hasard, en lui demandant, juste avant de

la déposer chez elle, si elle allait raconter notre balade à son père. Elle m'avait répondu par la négative, mais la raison qu'elle m'avait donnée – elle ne voulait pas que son père sache qu'elle s'inquiétait pour Mike – m'avait paru joliment mince. De manière plus vraisemblable, elle savait pertinemment qu'il n'approverait pas de sa part des relations suivies avec quelqu'un qui – sur le plan financier, au moins – n'appartenait pas à son monde.

À moins qu'elle ait estimé qu'elle venait de s'encanailler. Mais elle ne m'avait pas semblé agir comme quelqu'un qui aurait de telles pensées.

De toute façon, l'aventure avait été amusante et, pour moi, d'autant plus agréable que je ne m'y étais pas attendu.

J'eus l'impression que la sonnerie du réveil retentissait à l'instant même où je fermais les yeux. Mais il était bien 8 heures du matin. Il faisait jour.

Pendant qu'on enfilait nos vêtements, je me rappelai l'existence du vieux pistolet.

— Oncle Am, dis-je. Et le pistolet ? Je crois qu'Angela a la cervelle en compote quand elle pense que Mike peut répéter son geste, mais...

— Eh bien, emporte-le. Tu le lui as promis. Et puis, quelle importance ? On le rapportera plus tard, quand toute cette histoire sera passée.

Je le glissai dans ma poche, et on quitta l'appartement. On avala rapidement un petit déjeuner dans l'un des bistrots du coin. Puis, on sortit la Buick, et on la laissa au parking de l'immeuble où se trouvait notre bureau.

On gagna donc les bureaux de la fameuse agence de détectives privés : « Hunter & Hunter ». Oncle Am se rendit directement dans la seconde pièce, qui abritait son bureau.

— Voyons, petit, me dit-il, dans l'embrasure de la porte, il reste quarante-cinq minutes avant que j'appelle Dolan. Si on faisait une partie de gin rami, en attendant ?

Je m'étais assis derrière mon bureau, et je commençais à vérifier s'il y avait, depuis hier, du courrier en souffrance. Quand je pars en opération, ou quand je suis en congé, Oncle Am n'ouvre jamais le courrier non urgent.

Trois enveloppes non décachetées étaient posées sur mon bureau. Oncle Am avait deviné, à leur en-tête, ce qu'elles contenaient. Tout comme je le devinais, moi, en les prenant. Une facture du papetier : on lui avait acheté, la semaine dernière, du papier à lettres et des enveloppes à en-tête. Une facture de téléphone. La troisième enveloppe provenait de la Dorchester Finance. Elle contenait, j'en étais certain, un chèque correspondant à nos honoraires pour une « filature minute », qui ne nous avait pas demandé plus d'une journée de travail. Le chèque couvrirait le montant total des deux factures, et il nous resterait même un peu de rabiot. Oh ! pas grand-chose. Un autre jour, un autre dollar.

— Laisse-moi le temps de remplir les chèques, pour régler ces deux factures, et d'endosser le chèque de la Dorchester, dis-je à Oncle Am. Ensuite, je ferai une partie avec toi.

Je me livrai à ces trois opérations. Le téléphone sonna comme je reposais mon stylo. Je décrochai le combiné et annonçai :

- Ed Hunter à l'appareil.
- Ed, c'est Molly Czerwinski. Tu te souviens de moi ?
- Bien sûr, Molly, répondis-je. Excuse-moi une seconde.

Je posai la main sur le microphone et criai :

— Ne raccroche pas, Oncle Am. C'est sans doute une question de boulot... Je n'ai pas vu cette fille depuis huit ans, et d'ailleurs, je ne la connaissais pas très bien.

Oncle Am décrochait automatiquement son appareil quand je décrochais le mien. On adoptait toujours ce système quand on était seuls au bureau, tous les deux. Si c'était un appel personnel pour l'un d'entre nous, l'autre raccrochait. Si c'était une communication professionnelle, il restait en ligne, ce qui évitait bien des explications superflues, par la suite.

— D'accord, Ed, cria-t-il à son tour.

Je retirai ma main du micro.

— Évidemment je me souviens de toi, Molly, repris-je. Tu étais une classe après moi, au lycée. Mais on suivait un cours ensemble, quand j'étais en terminale. Histoire des États-Unis. Tu étais assise à côté de moi, mais de l'autre côté de l'allée.

Elle émit un rire glapissant.

— Quelle mémoire ! fit-elle.

— Et que deviens-tu ?

— Actuellement, je donne des cours de danse. Mais je ne t'appelle pas parce que je cherche des élèves. Ed, la nuit dernière, je suis tombée sur quelqu'un que tu connais aussi... Anson Howard. Il est policier, maintenant... et il m'a appris que tu étais détective privé. C'est pourquoi j'ai cherché ton adresse dans les pages jaunes de l'annuaire. Hunter & Hunter... T'es associé avec ton père ?

— Non, avec mon oncle. Qu'as-tu fait d'autre, pendant tout ce temps, à part donner des leçons de danse ?

— Eh ben... Je me suis mariée. Première chose.

— Félicitations.

Elle éclata de rire.

— Je suis divorcée depuis trois ans. C'est justement *la* raison pour laquelle je t'appelle. Quels sont les tarifs d'une agence de détectives privés ?

— Tout dépend du travail qu'on nous confie, Molly, répondis-je. Tu peux m'en parler au téléphone ?

— Je voudrais retrouver quelqu'un. Mon ex-mari, en fait. Il me doit de l'argent. Mais pas au point d'accepter de dépenser un tas de pognon – même si je l'ai – pour récupérer ce qu'il me doit.

— Une pension alimentaire en retard ?

— Oh ! non, je n'en ai pas demandé. J'sais pas comment on pourrait appeler ça. Non-respect des acquêts, peut-être. On a acheté ensemble une maison sur Howard Avenue. Au moment du divorce, il était d'accord pour me verser la moitié de la somme qu'allait rapporter la vente de la maison. Ce qui était équitable. Moi aussi, je travaillais. Moi aussi, j'ai payé une partie des traitements. La maison était à son nom. C'était donc à lui de s'occuper de la vente. Il était d'accord : il vendait la maison et partageait avec moi. Il l'a vendue – très bien, d'ailleurs –, mais je ne les ai jamais revus. Lui et mon fric.

— Ça représente quelle somme ?

— On a acheté la maison près de cinq mille dollars. J'ai appris qu'il l'a revendue quatre mille. Il me doit donc deux mille dollars. Et même un peu plus, si je compte les intérêts sur trois

ans.

— Molly, tu n'aurais pas dû t'adresser à une agence de détectives privés. C'est le boulot de la police. Et en plus, c'est gratuit.

— Oh ! je suis allée à la police. Et ils ont enquêté... mais, à mon avis, pas très sérieusement. Pour eux, je veux dire, c'est une affaire sans importance. Je suis retournée les voir, hier. Une de mes amies m'a prévenue qu'elle avait aperçu mon ex, dans le Loop. Je croyais qu'il avait quitté la ville, et c'est peut-être ce qu'il a fait, mais maintenant il est revenu. Mon amie est certaine de l'avoir reconnu.

« Les policiers ont été très gentils avec moi... mais, bon, ils ne vont pas effectuer une rafle pour le capturer. Ils ne le retrouveront sans doute jamais.

— Non, sans doute... À moins qu'ils l'arrêtent pour un autre délit, et qu'il décline sa véritable identité.

— À propos des tarifs, Ed. J'ai un peu d'argent. Penses-tu que cent dollars – ou deux cents, au maximum – suffisent pour que tu aies une chance de le retrouver ? Je veux bien miser cette somme, s'il y a une possibilité de récupérer mes deux mille dollars.

— Molly, lui dis-je, tout dépend de ce que tu peux nous apprendre à son sujet. Tout dépend des renseignements que tu peux nous fournir et qui nous aideront à le retrouver. Ses occupations, le nom de ses amis, ceux qu'il pourrait contacter, les endroits qu'il avait l'habitude de fréquenter... ce genre de choses. Je ne veux pas que tu me les donnes par téléphone. Ce serait beaucoup trop long.

« Pourquoi ne passes-tu pas nous voir, Molly ? On discutera. Quand je t'aurai interrogée, si je suis sûr que tu m'as fourni tous les renseignements utiles, je te proposerai un marché. Je te dirai honnêtement si l'on a une chance raisonnable de le retrouver, et si ça vaut la peine que tu dépenses cent ou deux cents dollars pour tenter de récupérer tes deux mille. Et quelle que soit ma réponse, positive ou négative, la consultation sera gratuite. Ça te paraît correct ?

— Très correct. Mais... penses-tu que quelques jours, ou une semaine, te suffiront pour mener ton enquête ?

— Non, pas s'il est revenu définitivement à Chicago. Et s'il est venu seulement y faire un tour, on n'arrivera sans doute pas à le retrouver. Pourquoi cette question ?

— Je dois aller rendre visite à mes parents. Ils habitent à Indianapolis, maintenant... Je pars cet après-midi. Je *pourrais* bien sûr passer à ton bureau, mais j'ai des tas de questions à régler, et je serais obligée de galoper. Je voulais juste te parler un moment avant de partir. Je voulais savoir s'il était absolument nécessaire que je te voie tout de suite. Mais si je devais venir te voir maintenant, mon emploi du temps *serait* complètement chambardé.

— D'accord, dis-je. On reparlera de ton problème, à tête reposée. D'ailleurs, si on se charge de ton affaire, il est préférable que tu sois en ville pendant l'enquête. On pourrait sans doute avoir besoin de toi.

— Merci beaucoup, Ed. Je te rappellerai dès mon retour. Au revoir.

Quand je raccrochai le téléphone, j'entendis grincer le siège tournant d'Oncle Am. Il vint se planter dans l'embrasure de la porte séparant nos bureaux, et s'adossa à l'un des montants.

— Une gentille fille, on dirait. Elle est jolie ?

J'acquiesçai, d'un signe de tête :

— Et je crois me rappeler qu'elle avait le plus charmant petit *derrière¹* de l'Histoire des États-Unis. Euh... du cours d'Histoire des États-Unis.

Il me lança un clin d'œil complice.

— Non, le détrompai-je. Je l'ai reluqué, c'est tout. Elle était la petite amie de l'arrière de foot le plus populaire du lycée. Je crois même qu'ils étaient fiancés. Je me demande si... Non.

— Non quoi ?

— Je me demandais si c'était le type qu'elle avait épousé. Mais dans ce cas, elle aurait pensé que je pouvais aussi bien me souvenir de lui. Puisque je me suis si bien souvenu d'elle. Non, elle a dû rencontrer son mari après avoir quitté le lycée.

Je regardai ma montre.

— Les chèques sont prêts. Ils sont même dans l'enveloppe.

¹ En français dans le texte, mais sans l'accent grave.

Mais il est presque 10 heures. On n'a pas le temps de faire une partie de gin rami, puisque tu dois appeler Dolan.

— Très bien. Je l'appellerai à 10 heures juste. Décroche le combiné quand tu m'entendras composer le numéro.

— D'accord. Tu parles le premier. Tu lui fais ton rapport. Mais avant de raccrocher, avertis-le que je veux lui parler, et que tu vas me passer la communication.

Oncle Am n'a pas appelé Dolan à 10 heures précises. Le téléphone a sonné à 9 h 59. J'ai décroché l'appareil, et j'ai annoncé : « Hunter & Hunter ». Je m'annonce parfois de cette façon. Parfois je donne mon nom et mon prénom. On ne peut pas dire que ce soit une grande variété, mais enfin, ça change.

— *Ed Hunter ? entendis-je au bout du fil.*

Mon ego, soudain, s'enfla démesurément.

Angela me rappelait. Déjà !

— « Madame Murphy,

Qui donc a mis

L'étrange étron

Sur l'édredon ? » lançai-je.

— *Quoi ?*

Ma première pensée fut qu'elle se payait ma tête. Qu'elle répétait exactement sa propre réaction quand, hier au soir, elle a fait connaissance pour la première fois avec Mme Murphy. Et puis je fus frappé d'un horrible soupçon. On ne peut pas identifier une voix avec certitude, quand deux mots ont été prononcés. Ce *n'était* peut-être pas Angela.

Je répétais donc exactement mon excuse de la nuit précédente, lorsque je dus affronter mon premier « *Quoi ?* ».

— Excusez-moi, dis-je. Je croyais que c'était l'appel que j'attendais. *Ed Hunter* à l'appareil.

— Mme Vincent Dolan, à l'appareil, monsieur Hunter. On m'a rapporté l'immense faveur que vous avez faite à notre famille, la nuit dernière, en reconduisant Mike à la maison, au lieu de le mener à la police, comme l'auraient fait la plupart des gens. Je voulais vous remercier.

Il est toujours très difficile de trouver les mots qui conviennent quand les gens vous remercient pour quelque chose à quoi ils attachent une grande importance. Vous ne

pouvez pas les remercier de *vous* remercier. Les « je vous en prie » et les « à votre service » m'ont toujours semblé un peu niais. Quant à « tout le plaisir est pour moi », dans ce cas précis, c'eût été particulièrement déplacé.

— Comment va Michael, madame Dolan ?

— Il va très bien. Il est allé à l'école, comme d'habitude. Monsieur Hunter, je me demandais si vous ne pouviez pas me faire une autre immense faveur. J'aimerais m'entretenir avec vous, personnellement, de cette... de cette expérience. Vous serait-il possible de venir me voir aujourd'hui, à l'heure qu'il vous conviendra ? Je vous dédommagerais très volontiers de votre peine, si vous décidiez de venir.

Je respirai un grand coup, le temps de réfléchir rapidement, puis je repris :

— Je ne suis pas certain de pouvoir venir, madame Dolan. Voilà. J'attends un autre coup de téléphone urgent qui m'obligera peut-être à sortir précipitamment. Puis-je vous rappeler dans une demi-heure ?

— Ce sera parfait, monsieur Hunter. Aujourd'hui, je reste à la maison toute la journée.

Je notai son numéro, pour ne pas avoir à le rechercher dans l'annuaire. Le numéro qu'avait Oncle Am n'était pas le même. C'était celui de la ligne privée de Dolan. Inscrit, comme on le sait, sur la liste rouge.

Ce fut moi, cette fois, qui me plantai dans l'embrasure de la porte. Je regardai Oncle Am.

— N'appelle pas Dolan maintenant, lui demandai-je. J'ai besoin de réfléchir.

— À quoi ? Si j'en crois ta gaffe, avec Mme Murphy, tu pensais avoir reconnu la voix d'Angela. Pas vrai ?

— Si, dis-je sombrement. En tout cas, c'est la dernière fois que je joue à ce petit jeu. À moins d'être *sûr* de l'identité de mon correspondant. Mais ce n'est pas le problème. Je vais devoir informer Dolan. Lui dire que sa femme m'a appelé et qu'elle souhaite que je vienne la voir. Je n'ai pas d'autre solution. Je ne peux pas aller la voir sans en parler d'abord à son mari.

— Surtout s'il est à la maison, lui aussi. Mais lui cacher les faits et gestes de sa fille ne semble pas te poser de problèmes de

conscience ? La fille bénéficierait-elle d'un traitement de faveur, refusé à l'épouse ?

— Non. Mais les situations sont différentes. Laisse-moi réfléchir à la manière dont je vais lui présenter l'affaire. Je ne voudrais pas qu'il m'interdise de la voir. Comment pourrais-je expliquer à Mme Dolan mon désistement ? Oh ! certes, je trouverai toujours une excuse pour ne pas venir la voir *aujourd'hui*. Mais comment pourrais-je lui expliquer que je ne veux pas la voir du tout ?

— Explique tout cela à Dolan, s'il t'interdit de la voir. Pourquoi te casser la tête d'avance ?

— Oui, tu as raison. Très bien. Vas-y. Appelle-le.

Il attendit que je sois retourné dans mon bureau, et que je me sois assis, pour composer le numéro.

6

Notre correspondant décrocha le téléphone à la première sonnerie. « Dolan », fit la voix. Juste *Dolan*. Pas *Vincent Dolan*, mais c'était suffisant. Le seul autre homme de la famille Dolan, Mike, n'aurait sans doute pas osé décrocher le téléphone privé de son père. À supposer qu'il ait manqué l'école.

— C'est Ambrose Hunter, monsieur Dolan... annonça Oncle Am.

Mais avant qu'il ne puisse prononcer un mot de plus, Dolan l'interrompit sèchement :

— Excusez-moi... Je suis occupé, monsieur Armstrong. Je vous rappelle dans dix minutes, un quart d'heure.

— D'accord, monsieur Dolan, dit Oncle Am. Je comprends.

Il raccrocha. Moi aussi. Sans me presser, je gagnai l'embrasure de la porte qui sépare les deux bureaux. C'était à mon tour de soutenir l'un des montants avec mon dos.

— Il n'était pas seul dans son bureau, expliquai-je. Il était en compagnie de quelqu'un devant qui il ne voulait pas prononcer ton nom.

Oncle Am me regarda fixement.

— Petit, ne gaspille pas ta matière grise à déduire des évidences.

— J'ai énoncé tout haut cette évidence parce que ça m'aide à réfléchir à l'identité de la personne qui se trouve avec lui, dans son bureau.

Oncle Am haussa les épaules :

— Ce peut être n'importe qui, d'entre tous ceux qui connaissent le nom Hunter. N'importe lequel des membres de la famille Dolan, d'abord. Ou même George Steck. Ou l'un des domestiques. Il nous le dira peut-être. Ou plutôt, il nous le dira

sûrement. Il voudra m'expliquer pourquoi il a utilisé le nom d'Armstrong.

— Sûrement, oui. Il est évident que s'il y avait quelqu'un avec lui – n'importe qui –, il ne tenait pas à s'entretenir avec toi de la filature dont sa femme fait l'objet. Ni même, simplement, à écouter ton rapport.

Je fis demi-tour et retournai dans mon bureau. Le facteur entra. J'échangeai les deux enveloppes à expédier contre deux autres enveloppes. Le courrier du jour. Ni chèque, ni factures, cette fois. Il y avait juste un pli publicitaire et une lettre d'un de nos anciens amis. Un ami du temps où l'on était forains. Un voyant extralucide. Je remarquai qu'elle avait été postée à Indianapolis, ce qui me rappela Molly Czerwinski. Sans raisons précises, d'ailleurs. Je notai la coïncidence : c'est à Indianapolis qu'habitent ses parents.

Oncle Am avait été forain, pendant plusieurs années, et je l'avais accompagné pendant deux saisons. Puis on avait quitté ce métier pour devenir détectives privés. Il avait encore de nombreux amis parmi les forains ou les anciens forains. J'en avais moi-même quelques-uns. Carey Stofft, l'auteur de la lettre d'aujourd'hui, était un ami commun. Je savais que sa lettre était destinée à tous les deux, mais elle était adressée à Oncle Am, et j'allai la lui porter. Pour qu'il l'ouvre et la lise le premier.

Oncle Am leva les yeux, avec ravissement, après avoir lu seulement la moitié du premier feuillet.

— Bonnes nouvelles, Ed. Sa troupe s'installe à Gary, la semaine prochaine, pour une semaine entière. Il voudrait qu'on aille le voir, tous les deux. Un soir, ou même toute la sainte semaine, si on le désire. Il a une caravane maintenant, il ne loge plus dans le village de tentes, et il propose de nous héberger.

— Attendons d'abord de voir où l'on en sera, la semaine prochaine. On pourra peut-être enfin prendre quelques jours de congé ensemble.

Il poursuivit sa lecture et, après l'avoir lue, me tendit la première page. Mais le téléphone sonna avant que je puisse la parcourir. Je posai la feuille sur mon bureau et décrochai le combiné.

C'était Dolan.

— Dolan, monsieur Hunter, annonça-t-il à Oncle Am. Désolé de vous avoir coupé, tout à l'heure, mais ma femme venait d'entrer dans mon bureau, et je ne pouvais pas prononcer votre nom devant elle.

— Je l'avais compris, monsieur Dolan, dit Oncle Am. Enfin, qu'il s'agissait d'un membre de votre famille.

— Elle m'a appris qu'elle venait de parler à votre neveu, Ed, et qu'elle lui avait demandé de passer à la maison, pour discuter de l'incident de cette nuit, avec Mike.

— Oui. Ed est ici. Il souhaite vous parler, quand nous aurons terminé.

Oncle Am avait ses notes devant lui. Il répéta à Dolan le récit qu'il m'avait fait, cette nuit, avec en plus, cependant, des précisions sur les horaires, des détails, des descriptions.

Son récit terminé, il demanda :

— Dois-je me renseigner sur le numéro minéralogique de la Chevrolet décapotable, monsieur Dolan ? Et sur sa propriétaire ?

— Non, je sais de qui il s'agit... Enfin, je veux dire, j'ai reconnu la femme à partir de votre description. Faye Greenough. Une vieille amie de Sylvia, du temps où... Elles travaillaient ensemble au même endroit, la première fois que j'ai rencontré Sylvia. Faye et moi n'avons jamais sympathisé. C'est la raison pour laquelle elle ne vient jamais à la maison. Mais je n'ai aucune objection à ce qu'elle retrouve Sylvia de temps en temps. Du moment qu'elles ne font rien de plus déshonorant que de dîner ou de voir un film.

— Entendu, monsieur Dolan. Avez-vous autre chose à me dire à ce sujet, avant que je vous passe Ed ? Et, d'abord, souhaitez-vous qu'on continue cette surveillance ?

— Pendant un certain temps, oui. Mais si toutes ses sorties se passent de cette façon, je l'interromprai. Je me serais fait une montagne d'une taupinière... Ce que je souhaite, d'ailleurs. Mais puisque c'est parti, il n'y a pas de raison d'arrêter. Recommencez plusieurs fois ce genre de filature.

— Très bien. La prochaine fois, je m'arrangerai pour utiliser un détective d'une autre agence. Mais aujourd'hui ? Elle a raconté à Ed qu'elle resterait à la maison toute la journée. Elle y

restera aussi ce soir ?

— Probablement. Laissez tomber pour aujourd’hui. Tenez, que je vous explique : en règle générale, lorsqu’elle sort toute la journée, elle me prévient pendant le petit déjeuner. La prochaine fois, je vous avertirai immédiatement. Si vous pouvez disposer d’un homme prêt à la suivre, quand elle sortira, parfait. Sinon, tant pis. Ce sera un coup pour rien.

— Bien. Quand vous a-t-elle prévenu, hier ?

— Elle ne m’a pas prévenu. Elle a décidé subitement de sortir, lors du déjeuner. Cependant, j’ai surpris la conversation qu’elle a eue au téléphone, avec son coiffeur. J’ai retenu l’heure de son rendez-vous. C’est pourquoi j’ai été capable de vous informer de l’heure et de l’endroit où vous pouviez la trouver... et c’est aussi l’une des raisons pour lesquelles j’ai pensé que c’était le bon moment pour démarrer l’enquête. D’habitude, elle ne me dit pas où elle va. Et je ne le lui demande pas.

— Parfait. Et si une situation comparable se représente, je pourrais sans doute effectuer moi-même la filature. Ce que je ne peux pas faire – Ed non plus, à plus forte raison –, c’est vadrouiller dans le quartier, et commencer la filature à partir de chez vous. On est beaucoup trop connus, dans le coin, tous les deux.

— Je comprends. À présent, voulez-vous me passer votre neveu ?

J’attendis un nombre raisonnable de secondes avant de dire :

— Ed à l’appareil, monsieur Dolan.

— Bonjour, Ed. Je suppose que vous avez entendu suffisamment de bribes de la conversation précédente pour savoir que je sais que ma femme vous a appelé ?

— C’est exact. Et je lui ai répondu que je la rappellerai dans une demi-heure, car je voulais d’abord avoir votre opinion. Voyez-vous une raison pour que je ne la rencontre pas ? De la façon dont elle m’a présenté les choses, je serais très ennuyé d’être obligé de refuser.

— Je... Je pense qu’il n’y a aucune raison. (Il eut un rire moqueur.) Je suppose que vous ne lui parlerez pas de... euh... de la surveillance. Vous a-t-elle invité à venir la retrouver à une heure précise ?

— Non. Elle m'a dit qu'elle serait chez elle toute la journée. Ce qui m'amène à vous demander autre chose, monsieur Dolan : puis-je vous voir quelques minutes en privé, puisque je serai chez vous, de toute façon. Je vous l'aurais d'ailleurs demandé, si votre femme ne m'avait pas appelé la première.

— Je serai dehors pendant plusieurs heures... Je déjeunerai probablement en ville... Mais je rentrerai vers 14 heures, et je serai alors à votre disposition.

— Très bien. Je lui demanderai qu'elle veuille bien me recevoir à 14 heures. Ainsi, vous serez rentré quand notre conversation sera terminée. Euh... que dois-je lui dire si elle se propose de me raccompagner jusqu'à la porte ?

— Pas de problème. Dites-lui que je vous ai téléphoné, juste après elle, et que nous avons rendez-vous à 14 h 30... Ou à n'importe quelle heure, après la fin de votre entretien. J'inventerai une histoire pour expliquer pourquoi je désire vous voir.

— Bien. Une autre question. Une question accessoire. Elle m'a dit au téléphone qu'elle me dédommagerait pour mon déplacement. Que dois-je faire, si elle insiste ?

Il éclata de rire :

— Ed, l'argent n'est jamais un problème accessoire. Si elle essaie de vous payer, dites-lui que je vous ai déjà rétribué. Ce qui sera la stricte vérité. D'ailleurs, vous ajouterez le temps passé sur cette affaire aujourd'hui à la note de l'agence, pour le boulot déjà effectué par votre oncle. Je vous proposerais bien d'y ajouter l'équivalent d'une autre journée de travail, pour ce que vous avez fait cette nuit, mais bon Dieu, ce serait vous sous-payer. Il y a des services rendus que l'argent ne suffira jamais à récompenser. Bon... on en reparlera plus tard. Vous voyez autre chose à me demander avant de parler à Sylvia ?

— Juste une chose... Avez-vous une suggestion sur la manière dont je dois conduire l'entretien ?

— Oh ! c'est bien que vous ayez pensé à me poser cette question. Une seule chose : ne l'affolez pas plus qu'elle ne l'est déjà. Rapportez les faits, mais minimisez-les au lieu de les grossir. Si vous avez des doutes sérieux, des doutes terribles, sur la santé mentale de Mike, ou sur le fait qu'il ait pu réellement

entendre cette conversation, au lieu de l'imaginer ou de la rêver... donnez-m'en la primeur.

— Je comprends, monsieur Dolan. À tout à l'heure.

Oncle Am et moi raccrochâmes en même temps le téléphone. Il sortit de son antre, et s'affala dans l'un des deux fauteuils visiteurs de mon bureau.

— Dolan semble t'avoir drôlement à la bonne, petit, remarqua Oncle Am. Tu as dû lui faire une excellente impression, la nuit dernière.

Ce n'était pas une question. Je ne répondis rien.

Il prit tout son temps pour allumer une cigarette.

— Et à Angela. Si tu sais t'y prendre avec Sylvia, tu seras un grand ami de la famille, pas vrai ?

— Pourquoi te fiches-tu de moi, Oncle Am ? C'est de ma faute si tout le monde me trouve sympa ?

— Sauf peut-être Mike. Tu crois qu'il t'aime bien lui aussi ?

Il était toujours en train de se moquer de moi, mais je décidai de lui répondre sérieusement :

— Lorsqu'il a cédé, et réalisé que de toute façon je le reconduirais chez son père, il s'est montré plutôt amical. Je n'ai pas eu besoin de le tirer par le bras pour le ramener chez lui. Il ne me connaît pas assez bien pour m'aimer, mais je ne pense pas qu'il me garde rancune.

— Eh bien, dis donc, Angela t'a téléphoné... Sylvia t'a téléphoné...

— Attends une seconde, l'interrompis-je. Je dois encore rappeler Mme Dolan pour la prévenir que je passerai à 14 heures. Remballe quelque temps tes sarcasmes.

Je soulevai le combiné et composai le numéro qu'elle m'avait donné. Elle décrocha elle-même l'appareil. Elle acceptait de me recevoir à 14 heures.

Encore une bonne chose de faite. Je retournaï affronter l'humeur narquoise d'Oncle Am.

— Hier soir, reprit-il, ou plutôt ce matin, on a décidé de se coucher au lieu de discuter sérieusement de cette affaire. Puisque tu as demandé à Dolan un nouvel entretien, je suppose que tu as quelques idées en tête. Quelles questions vas-tu lui poser ?

— Je ne le sais pas très bien moi-même. Ma première question concerne les renseignements qu'il aura pu tirer de Mike, puisqu'il doit avoir une petite discussion avec lui ce matin. Mes autres questions dépendront plus ou moins de sa réponse.

— Je crois que le point essentiel, dans toute cette salade, c'est que le gosse ne soit pas allé trouver son père pour le prévenir du complot qui se tramait contre lui, et qu'à la place, il ait préféré essayer de voler un pistolet. Ce point est d'autant plus important qu'Angela t'a assuré qu'il adorait et respectait son père.

— J'ai bien plus que la parole d'Angela, affirmai-je. J'ai pu constater qu'il y avait une parfaite intimité entre le fils et le père. J'étais présent. Dis donc...

— Dis donc quoi ?

— Je ne suis pas en état de réfléchir, aujourd'hui. Sinon, j'y aurais pensé plus tôt. Comment dois-je réagir, si Mme Dolan reconnaît en moi l'homme venu prendre Angela chez elle, hier soir, à 22 h 40 ? Elle m'a juste entr'aperçu, mais elle est tout de même passée près de moi. Or, j'ai promis à Angela...

— Pourquoi ne téléphonerais-tu pas à Angela, pour lui demander son avis ?

— Comment pourrais-je être sûr que personne n'écoute notre conversation ? Il doit bien y avoir une douzaine d'appareils dans la maison.

— Je connais la solution, Ed. Compose le numéro des Dolan et contente-toi d'écouter. Je me charge de tout.

Le téléphone sonna plusieurs fois avant que quelqu'un décroche. La voix haut perchée d'un homme répondit : « Résidence Dolan. » L'homme, qui n'avait pourtant prononcé que deux mots, avait un accent très appuyé que je ne me hasarderai pas à tenter d'imiter. Il devait s'agir de Robert, le valet philippin.

— Mlle Angela Dolan est-elle là ? demanda Oncle Am.

— Oui, monsieur. Je l'appelle.

On dut attendre environ une bonne minute, avant qu'Angela vienne à l'appareil. Elle avait exactement la même voix que sa belle-mère, mais elle se présenta :

— Angela Dolan à l'appareil.

— Mademoiselle Dolan ? S'il vous plaît, ne mentionnez pas mon nom au téléphone. Vous comprendrez très vite pourquoi. Je...

— Mais je ne connais pas votre nom. Et je ne reconnaiss pas votre voix.

— Vous avez rencontré mon neveu, hier soir, pour la première fois. Il désire vous poser une question personnelle. Or, nous croyons qu'il y a plusieurs postes téléphoniques dans votre maison. Aussi, voulez-vous avoir la gentillesse de le rappeler sur une autre ligne ? De la première cabine publique... ou sur la ligne privée de votre père, s'il est sorti, et si vous pouvez accéder à son bureau ?

— D'accord. Papa vient juste de sortir, et je ne pense pas qu'il ait fermé son bureau à clé. Je vous rappelle dans une minute. Cinq, si je dois sortir et trouver un téléphone public.

Elle raccrocha. Nous aussi. De son bureau, Oncle Am me cria :

— Inutile que j'écoute cette conversation. Prends seul la communication.

7

Lorsque Angela me rappela, je l'informai du coup de téléphone de sa belle-mère, et je lui exposai mon problème.

— Je vois, Ed. Ce n'est pas vraiment un problème. Si elle te reconnaît, si elle se souvient de toi, et te demande : « N'êtes-vous pas le jeune homme que j'ai aperçu hier soir, devant chez nous, attendant Angela ? », admetts-le. Tout simplement. Et dis-lui la vérité... jusqu'à un certain point. Enfin, tu me comprends. Raconte-lui qu'hier soir je t'ai appelé exactement pour les mêmes raisons qu'elle a eues de t'appeler aujourd'hui. On est allés prendre quelques verres et on a bavardé... On a eu le même genre de discussion que celle que tu as avec elle.

— Très bien. Quelqu'un sait l'heure à laquelle tu es rentrée, hier soir ?

— Non. Et je crois que la question des horaires ne sera même pas abordée. Si elle l'était, par mon père, ce ne serait pas grave. Je lui dirais simplement que je t'ai téléphoné et qu'on s'est retrouvés quelque part.

— Bien. Mais, dans l'hypothèse où il m'interrogerait à ce sujet, je pense qu'il est préférable qu'on mette nos montres à l'heure. Toutes nos explications doivent concorder. Où est-on allés boire ces verres ? À quelle heure t'ai-je raccompagnée chez toi ?

— À l'endroit où l'on est réellement allés. Quant à l'heure à laquelle tu m'as déposée chez moi, tu ne t'en souviens plus. Tu te rappelles simplement qu'il était tard. On ne se trahira pas, si on ne précise pas les horaires. On n'a pas fait attention, c'est tout. Tu es seul, dans ton bureau ?

— Oui, répondis-je.

— Alors, je voudrais te dire, Ed, que je... Oh, je ne sais pas

comment te le dire.

— C'est à propos de cette nuit ? lui demandai-je.

— Oui.

— Attends. Je vais essayer de t'aider. Parce que tu es franche et directe, tu crains que je conclue, de notre nuit passée, que tu es une femme facile. Eh bien, ce n'est pas parce que dans des circonstances parfaitement naturelles, tout semble *facile* à un homme, qui se trouve en compagnie d'une très belle femme, que cette femme est, pour autant, facile.

— Ed ! (Sa voix tremblait presque.) Comment as-tu pu deviner, d'une manière si précise, ce que je voulais dire... et comment as-tu pu trouver si bien les mots pour formuler exactement – d'une manière plus directe, aussi – ce que je n'arrivais pas à exprimer ?

— Il n'était même pas nécessaire d'en parler, dis-je.

Et il me vint à l'esprit que, puisqu'elle avait, la première, abordé le sujet de nos relations, le moment était venu de lui poser la question que j'avais oublié de lui poser cette nuit. J'y allai carrément :

— On se revoit bientôt ?

— Ed, je... Je ne sais pas comment te répondre. Veux-tu me laisser un petit peu de temps, pour réfléchir à tout cela ?

— Compris, fis-je. Ne m'appelle pas ; je t'appellerai. C'est ça ?

— Bien sûr que non, Ed. Comment, toi, *peux-tu* penser une chose pareille ? C'est juste que... en ce moment, j'ai les idées un peu embrouillées, pour des tas de raisons. Laisse-moi un peu de temps pour émerger. Ensuite, si tu le désires toujours, appelle-moi. Et je te répondrai oui ou non. Pas peut-être. Oui ou non.

— Très bien, dis-je. Mais quand je te rappellerai, garde bien à l'esprit que je ne souhaite pas nécessairement une répétition, pure et simple, de cette nuit. Je te téléphonerai juste pour que tu me donnes un rendez-vous.

— Merci, Ed. Je te promets une réponse définitive, si tu ne me rappelles pas avant une semaine.

— Quand je te rappellerai, devrai-je procéder comme aujourd'hui... te faire appeler par un autre, qui te laissera un message pour que tu me rappelles d'un endroit sûr ?

— Non. (Le ton de sa voix était déterminé, énergique.) Si on

se revoit, toi et moi, Ed, ce sera au grand jour. Si quelqu'un écoute notre conversation – ce qui est fort improbable, car on ne s'espionne pas les uns les autres, dans notre famille – ça n'aura aucune espèce d'importance.

— D'accord. Tu seras là quand je passerai, cet après-midi ?

— Je crains que non. Je suis des cours, certains après-midi, à l'université de Chicago. Deux fois par semaine, de 14 heures à 16 heures. Et aujourd'hui, justement, j'en ai un.

— À dans une semaine, alors. Au revoir, Angela.

— Au revoir, Ed, dit-elle.

On raccrocha tous les deux.

J'entendis le siège tournant d'Oncle Am... puis ses pas. Il s'arrêta dans l'embrasure de la porte, s'accosta à l'un des montants, et m'observa.

— Je n'écoutais pas, dit-il, mais je n'ai pas pu m'empêcher de saisir des bribes de ta conversation. Petit, es-tu sûr de savoir ce que tu fais ?

Je comprenais ce qu'il voulait dire. Il ne jugeait pas ma moralité, et il n'essayait pas de se mêler de ma vie privée. Il connaissait mon faible pour les femmes et s'en accommodait, tout comme moi je m'accommodais de son goût pour le jeu. Il sait très bien qu'un jour, quand je trouverai la femme qui m'est destinée (si je la trouve, bien sûr), je l'épouserai (si elle me le demande). Il s'est résigné à cette hypothèse. Non, il ne s'inquiétait pas au sujet de mes relations, passées et à venir, avec Angela, *en tant qu'Angela*. Il s'inquiétait au sujet de mes relations – futures – avec la fille unique, la fille chérie de Vincent Dolan. Je comprenais très bien son point de vue.

C'était une question que je me *refusais* d'approfondir. Vincent Dolan était un homme riche, qui rêvait sans doute d'un beau parti pour sa fille. Un détective privé impécunieux, qui n'aurait même pas les moyens de lui acheter tous ses produits de beauté, n'était évidemment pas le candidat idéal. Mais il y avait pire. Moins encore que de consentir à ce que je sois son gendre, il n'accepterait pas le fait que je séduise sa fille sans penser au mariage. Pour ce que j'en savais, il croyait peut-être qu'elle était encore vierge.

Mais... eh bien, le problème m'avait taraudé l'esprit, mais je

croyais tenir une réponse. Vincent Dolan m'aimait bien. S'il découvrait que je fréquentais sa fille, il pouvait me donner un avertissement. Il n'allait pas me faire passer à tabac, ni même me faire descendre par un tueur à gages, sans m'avertir au préalable. Et je suppose qu'il serait parfaitement dans son droit, en m'avertissant une fois pour toutes. À moins que j'aie décidé que mes intentions à l'égard d'Angela étaient des plus honorables et des plus sérieuses.

Mais peut-être, aussi, qu'il n'en avait rien à cirer. Peut-être qu'il pensait qu'elle était assez grande, et que ça ne le regardait pas, ses fréquentations. Un indice encourageant, dans ce sens, c'était que...

— Il y a une chose, dis-je, que tu n'as pas pu saisir, dans notre conversation. Je lui ai demandé si, la prochaine fois que je la rappellerai, je devrais procéder comme aujourd'hui. Elle m'a répondu « non ». Un non irrévocable. Si on se revoit, elle et moi, ce sera au grand jour. De toute évidence, elle connaît mieux que moi les réactions de son père. Elle doit penser qu'il n'y verra aucune objection.

Il hocha lentement la tête :

— J'admets que ça fait une grande différence. Bon, puisque aujourd'hui tu as parlé à tous les membres de la famille Dolan – excepté Mike – que dirais-tu d'une petite partie de gin rami ?

— D'accord, dis-je.

Il retourna dans son bureau. Je me levai pour le rejoindre, mais à cet instant le téléphone sonna. Je me rassis, et attendis le grincement du fauteuil tournant pour décrocher l'appareil. C'était au tour d'Oncle Am de répondre :

— Hunter & Hunter, dit-il.

— Am ? Harry Cogswelle de la « Phoenix Indemnity ». Seriez-vous libres, Ed et vous, pour un travail d'une journée, à commencer de suite ?

— Moi, oui, répondit Oncle Am. Ed a un rendez-vous, cet après-midi.

— Parfait. Écoutez-moi.

J'aurais pu raccrocher, puisque, de toute façon, je ne participerais pas à cette enquête. Mais je n'avais rien d'autre à faire, et je laissai l'écouteur contre mon oreille.

C'était un sale travail de routine. La « Phoenix » assurait, pour une grosse somme, le caissier d'une banque, adresse, description, etc. C'était un de ces employés qui travaillent à la banque, le samedi, quand l'établissement est fermé, et qui accomplissent certains travaux qui ne peuvent être effectués normalement aux heures ouvrables. En contrepartie, il récupérait en semaine un jour de congé. Aujourd'hui, mercredi, était justement son jour de congé.

Quelqu'un avait averti la Compagnie qu'on l'avait aperçu, mercredi dernier – son précédent jour de congé – sur un hippodrome. Les compagnies d'assurances, qui assurent les banques contre les malversations éventuelles de leurs employés, n'apprécient pas que leurs « clients » soient des joueurs. Le jeu, plus que tout, est à l'origine des détournements de fonds. Si la Compagnie découvre qu'un de ses « clients » est un *gros parieur*, elle suspend immédiatement sa garantie, même si l'on découvre, par la suite, que les comptes de l'employé-joueur sont parfaitement en règle. Tôt ou tard, il se fera lessiver et, pour se refaire, il « empruntera » l'argent dans sa caisse. Avec l'intention arrêtée de le remettre, s'il gagne... mais cela n'arrive jamais.

Cogswelle voulait qu'Am prenne sa voiture et se rende immédiatement à l'adresse indiquée. Il prendrait Pritchard en filature, dès qu'il sortirait de chez lui – s'il sortait, évidemment – et verrait s'il retournaît à l'hippodrome. Dans ce cas, si Am ne le perdait pas de vue, en garant sa voiture, ou s'il le retrouvait dans l'enceinte du champ de courses, il faudrait qu'il repère à quels guichets il se rendait : ceux où l'on joue de la petite monnaie, ou ceux où l'on mise gros. Si c'était à l'un de ces derniers, l'assurance sur Pritchard serait immédiatement résiliée.

— Vous feriez mieux de partir dès maintenant, Am, ajouta Cogswelle. Il sera entre 11 heures et midi, quand vous arriverez devant chez lui ; or, il pourrait décider de sortir avant midi. Il peut lui prendre l'envie de déjeuner en ville, avant d'aller aux courses. C'est une hypothèse d'autant plus plausible qu'il est célibataire. Il habite avec son frère et sa belle-sœur. Vous avez des questions ?

— Vous êtes certain que je ne peux pas me tromper ? Si le frère correspondait à la description que vous m'avez faite de Pritchard ? Imaginez qu'il sorte le premier, et que je le suive.

Cogswelle éclata de rire.

— Aucune chance de se tromper, Am. On ne possède pas la description du frère, mais grâce à nos dossiers, on connaît sa profession. C'est l'un des entraîneurs adjoints des Chicago Bears. Ce qui signifie que c'est un ancien joueur de football. Donc, une armoire à glace. Notre « client », Joseph Pritchard, est un gringalet : un mètre soixante-huit, cinquante-sept kilos. Avec de telles mensurations, on n'entraîne pas les Bears.

— Exact. Mais Harry, comment se fait-il que vous m'appeliez si tard ? La journée vous sera comptée intégralement, comme si j'avais commencé ce boulot à 9 heures. Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé avant ?

— Swenson devait s'en occuper. Mais quand il s'apprêtait à partir, il y a une demi-heure, on a dû lui confier un boulot urgent. Je vous ai appelés aussitôt, les gars. Mais votre ligne était toujours occupée. J'ai fait composer votre numéro toutes les cinq minutes.

— Ouais, on peut dire que notre ligne téléphonique a *drôlement* été embouteillée, ce matin. Eh bien, merci d'avoir patienté jusqu'à ce qu'elle soit libre. Je pars tout de suite.

C'est ainsi surtout que nous gagnons notre vie. Des firmes comme la « Phoenix International » sont assez importantes pour avoir à leur disposition un ou plusieurs enquêteurs « maison » – un, dans le cas de la « Phoenix » – mais quand les affaires s'accumulent, lorsqu'elles deviennent urgentes, et que leurs enquêteurs ne peuvent plus les traiter toutes, parce qu'ils sont déjà occupés, elles font appel aux agences de détectives privés. Nous nous efforçons toujours de les satisfaire, et elles continuent à faire appel à nos services. La « Phoenix » et quelques autres grandes sociétés – compagnies d'assurances, sociétés financières de prêts à intérêts – nous confient en moyenne, chaque semaine, une journée de travail. C'est un peu l'épine dorsale de notre activité professionnelle.

Oncle Am enfonça son chapeau sur la tête. Avant de sortir, il

me dit :

— Petit, pourquoi ne prendrais-tu pas une heure de liberté, avant de filer chez les Dolan ? Si on nous proposait un autre boulot, tu serais obligé de le refuser.

— Tu as raison. Si on nous proposait un travail urgent, aujourd’hui, je le refuserais. Mais on n’a rien d’inscrit à notre programme demain. Ni après-demain. Ni après-après-demain. Ni après-après-après-demain. Suppose qu’on nous propose un boulot qui peut attendre jusqu’à demain ?

— D’accord. Joue les bourreaux de travail, si ça te chante. À ce soir.

Il s’en alla. Je fis honneur à ma réputation toute neuve de « bourreau de travail », en sortant un livre de poche de l’un des tiroirs de mon bureau. J’étais bien décidé à lire mon roman jusqu’à ce que le téléphone sonne.

Le téléphone n’a pas sonné. Aussi, à midi et demi, abandonnai-je ma lecture pour aller manger un morceau.

Mon minutage était excellent. Il était 14 heures, moins quelques secondes, quand je grimpai les trois marches qui mènent à la porte d’entrée de la maison Dolan. J’appuyai sur la sonnette.

Une minute après, une domestique de couleur – sans doute Elsie, dont Angela m’avait parlé – vint ouvrir. Je lui donnai mon nom et lui dis que j’avais rendez-vous avec Mme Dolan.

Elle me conduisit jusqu’à une grande porte à double battant, puis me fit entrer dans un salon admirablement meublé.

— M’mame Dolan, c’est m’sieur Hunter.

Mme Dolan feuilletait un magazine. Elle le posa et leva les yeux. Elle était assise sur un canapé, installé en plein milieu de la pièce. Vêtue d’une robe d’intérieur pourpre foncé, elle paraissait plus en forme, et même plus jeune, que dans mon souvenir. Il est vrai qu’hier soir, je ne l’avais aperçue que très brièvement. Devant elle, sur une table basse, il y avait un verre plein, mais après tout, ce n’était peut-être que le premier de la journée.

Elle congédia la bonne d’un « Merci, Elsie », et s’adressa à moi :

— Avant de vous asseoir, monsieur Hunter, il y a un bar dans

le coin du salon, derrière vous. J'espère que vous savez vous préparer vos verres vous-même, et que vous allez vous joindre à moi.

Ma première intention avait été de refuser. Mais je changeai d'avis, et je me rendis près du petit bar qu'elle m'avait indiqué d'un simple signe de tête. Je n'avais pas envie de boire, mais un verre ne pouvait pas me faire de mal, surtout après un repas copieux. En outre, je venais de me souvenir d'une chose : un alcoolique – ou en tout cas un gros buveur, qu'il soit ou non un ivrogne – se montre toujours plus amical, et plus facilement disposé à parler librement, avec quelqu'un qui prend également un verre, plutôt qu'avec quelqu'un qui refuse de boire en sa compagnie. À plus forte raison si son penchant prononcé pour l'alcool lui fait éprouver un sentiment de culpabilité. Dans ce cas, il considère comme une offense personnelle le refus de boire en sa compagnie, ou pire, l'abstinence. Point final.

Je la remerciai, et me déplaçai jusqu'au petit bar – très bien approvisionné – qui meublait l'un des coins de la pièce. Je me préparai un whisky-soda. Je me plaçai de façon à ce qu'elle ne puisse voir ni mon verre, ni mes mains. Elle ne vit donc pas que je ne me versais qu'une petite rasade de whisky, et que je remplaçais l'eau de Seltz par du Ginger Ale. Un truc que m'a appris Oncle Am. La couleur du Ginger Ale est ambre foncé : ce qui permet de faire passer un whisky noyé pour un whisky bien tassé.

J'emportai mon verre avec moi. Elle m'invita à m'asseoir en face d'elle, de l'autre côté de la table basse. Elle prit son verre, à l'instant où je m'asseyais.

— Merci d'être venu, monsieur Hunter. Et encore merci, pour ce que vous avez fait pour nous, les Dolan, hier soir.

— N'en parlons plus, madame Dolan, dis-je. Et si cela ne vous ennuie pas, j'aimerais que vous m'appeliez par mon prénom, Ed. Je me sens toujours un peu ridicule, quand on m'appelle monsieur Hunter.

— Très bien, Ed. Ne s'est-on pas déjà vus quelque part ? Oh ! évidemment. Vous habitez près d'ici. J'ai sûrement dû vous apercevoir dans le quartier, une bonne douzaine de fois. Eh bien... (Elle s'interrompit, et je perdis là ma seule chance de lui

rappeler que c'était hier soir qu'elle m'avait vu, en compagnie d'Angela.)... Voulez-vous me donner votre propre version de l'incident d'hier ?

Je lui racontai ce qui s'était passé. Je m'en tins aux faits. Je ne passai rien sous silence, mais je minimisai l'affaire, la rendant aussi bénigne que possible.

Elle m'écouta attentivement, le visage impassible. Je ne pouvais pas deviner ce qu'elle pensait. Mais elle ne m'interrompit pas une seule fois, et ne toucha pas non plus à son verre, tout le temps où je m'évertuai à lui présenter l'incident comme une sorte d'espièglerie enfantine, absolument normale pour un petit garçon de l'âge de Mike... Rien de bien grave, en vérité : un sermon ou une fessée suffirait pour qu'il ne recommence pas. J'essayais de lui donner l'impression qu'il s'agissait d'une chose sans importance.

J'avais été efficace, car, quand j'eus terminé mon récit, elle ne me posa aucune question.

— Merci, Ed, me dit-elle. Mon mari et Angela... c'est ma fille...

Je la coupai immédiatement :

— J'ai fait sa connaissance, hier soir.

C'était la vérité : j'étais présent quand Dolan l'avait fait chercher pour qu'elle reconduise Mike dans sa chambre.

Elle acquiesça :

— J'ai le sentiment qu'ils me cachent quelque chose. C'est un acte si *étrange* de la part de Mike. Surtout lui. Il n'avait jamais rien fait de mal, avant...

— Et il ne refera sans doute jamais rien de mal, ajoutai-je, rassurant.

— J'espère que non. Mais... l'une des raisons pour lesquelles je souhaitais vous entendre me raconter de vive voix cet incident... c'est que Vincent nous a demandé, à Angie et à moi, de ne pas en reparler avec Mike. Il nous a dit qu'il voulait lui en parler, personnellement, et qu'il était préférable qu'une *seule* personne s'en charge. Si on était trois à tarabuster mon fils avec cette affaire, il réagirait en accusé, et il se braquerait.

— Je pense que c'est très sensé.

— On a donc promis, toutes les deux, de ne jamais lui en

reparler. Voilà pourquoi je tenais tant à entendre, de votre bouche, le récit de cet incident. Si j'avais pu en parler avec Mike, s'il avait pu me raconter son histoire, je ne vous aurais sans doute pas dérangé.

— Vous ne m'avez pas du tout dérangé, lui dis-je. C'était avec plaisir.

Je jetai un bref coup d'œil à ma montre. Elle remarqua mon geste.

— Vous avez encore un quart d'heure, Ed. Avant de sortir, Vincent m'a prévenue qu'il s'était arrangé pour pouvoir vous parler, à 14 h 30. Il m'a demandé de vous tenir gentiment compagnie jusqu'à son retour. Comment dois-je vous tenir gentiment compagnie, Ed ?

Cela pouvait avoir l'air d'une boutade, mais ce n'en était pas une.

— J'ai trouvé que Mike était un garçon intéressant, madame Dolan, lançai-je. Si vous me parliez un peu de lui ?

Dolan allait rentrer dans un peu plus de dix minutes, mais quelle importance ? J'avais appuyé sur le bon bouton. Elle ne s'est interrompue qu'une seule fois, pour me demander de lui resservir un verre et de rafraîchir le mien. Je n'ai jamais eu besoin d'intervenir pour animer la conversation. Je l'ai écoutée très attentivement, car j'étais intéressé, mais je n'ai rien appris de nouveau. À part que, selon elle, Mike Dolan était, de tous les petits garçons de son âge, le moins susceptible de fonder, à Chicago, la jeune vague des tueurs en solitaire.

Ce dont, à vrai dire, je me doutais depuis le début.

8

L'attitude de Vincent Dolan, à son retour chez lui, me surprit un peu. Il ne me demanda pas de le suivre immédiatement dans son bureau. Il prit mon verre, et celui de sa femme, sans nous demander notre avis. Il rafraîchit nos deux verres, et s'en versa un pour lui.

Il s'assit à côté d'elle sur le canapé. Elle relança la conversation, en revenant à son sujet favori : « Vincent, je venais juste de raconter à Ed le temps où Mike... » Et, pendant près d'une heure, elle fit l'essentiel de la conversation. Dolan ne s'y immisça, de temps en temps, que pour faire une remarque ou glisser une anecdote personnelle. Moi, je n'avais ouvert la bouche qu'une fois... pour avaler une gorgée de mon whisky-soda. En tout cas, je n'avais rien appris de nouveau.

J'avais l'impression de tout savoir sur Mike. Depuis qu'il était au berceau...

... Jusqu'à hier soir, évidemment.

Après un coup d'œil à sa montre, Dolan interrompit brusquement la conversation. D'un instant à l'autre, Mike allait rentrer de l'école, expliqua-t-il. Or, il devait ignorer ma présence ici. S'il découvrait que j'étais venu, il penserait que l'on ne croyait pas son histoire et que je continuais à enquêter sur lui. Jusqu'à ce que Dolan ait décidé ce qu'il devait faire de Mike, et qu'il ait eu avec lui la petite conversation prévue, il préférait que l'enfant n'ait pas ce genre de pensées.

On présenta donc nos excuses à Sylvia, et l'on se rendit dans son bureau. Il ferma la porte, mais ne tourna pas la clé. Il m'expliqua que personne – même un membre de la famille – n'oserait entrer sans frapper.

On s'installa confortablement. Il proposa d'appeler Robert,

pour qu'on me resserve un verre. Je déclinai son offre, ce qui parut lui plaire. Il ne commanda rien pour lui.

— Eh bien, Ed, commença-t-il. Je devine, à notre conversation téléphonique, ce matin, que vous avez encore quelques questions à me poser. Vous souhaitez commencer ? Ou préférez-vous que je vous explique d'abord pourquoi je désirais vous voir ?

— Je préfère que vous commenciez, répondis-je. Ce que vous avez à me dire peut partiellement, ou même totalement, répondre à mes questions. Dans ce cas, je n'aurais pas besoin de vous interroger.

— Bien, d'abord, au cas où vous vous inquiéteriez de ce que Sylvia pense de notre entretien privé, sachez que je lui ai assuré qu'il ne portera pas sur Mike. Si jamais elle pensait que je voulais vous parler de lui, en dehors de sa présence, ça ficherait en l'air notre petite conspiration qui vise à la rassurer, à éviter qu'elle s'alarme inutilement. À cet égard, vous avez dû faire du bon boulot, car, depuis que je suis rentré, elle n'a pas mentionné une seule fois l'épisode d'hier soir.

— D'accord, dis-je. Mais alors, de quoi sommes-nous *censés* parler ? Votre épouse ne me contactera sans doute plus jamais, mais dans le cas contraire, je ne voudrais pas faire d'impair.

— Je suis supposé vous confier une affaire – ou d'autres affaires – à résoudre. Quand Sylvia et moi en avons parlé ce matin – après qu'on vous a eu, tous les deux, au bout du fil – elle m'a prévenu qu'elle avait proposé de vous dédommager pour votre dérangement. Elle a également suggéré que je vous offre une sorte de récompense pour nous avoir ramené Mike, hier soir.

« Je lui ai répondu de ne pas s'en préoccuper, que je me chargeais de tout. Et que de toute façon vous n'accepteriez sûrement pas une récompense. J'ai ajouté qu'à la place je ferais appel à votre agence pour régler certains de mes problèmes. Je lui ai raconté que parfois l'un ou l'autre de nos bookmakers garde pour lui l'argent des paris, ou nous ment sur leurs montants réels, et qu'alors nous faisons appel à des détectives privés pour procéder aux vérifications nécessaires. Ce qui est faux, évidemment. On a nos propres méthodes pour régler ce

genre de désagrément. Mais elle l'ignore, et croit vraiment que je vais vous confier une affaire.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Bon, parlons de Mike, poursuivit Dolan. J'ai beaucoup pensé à lui, cette nuit, et ce matin, et je suis bien plus inquiet qu'hier soir. Si inquiet que j'ai décidé que cela dépassait ma compétence. J'ai décidé de le conduire chez un psychologue de l'enfant.

« C'est pourquoi, au lieu d'avoir avec lui une longue conversation avant le petit déjeuner, comme je l'avais prévu, j'en ai eu une courte. Et j'ai menti par omission. Je n'ai même pas mentionné le pistolet. Je lui ai dit que j'étais très préoccupé par la conversation qu'il avait entendue, ou cru entendre. J'ai ajouté que je préférais qu'il répète son histoire devant un spécialiste. J'ai pensé qu'il se montrerait plus coopératif, et parlerait plus librement avec un tiers, si je lui faisais croire que, pour moi, ce qu'il avait entendu était primordial.

— Je crois que vous êtes vous-même un fin psychologue, monsieur Dolan, dis-je.

— J'ai lu beaucoup de livres de psychologie. Mais rien sur la psychologie de l'enfant. Je dois vous avouer que le geste de Mike hier soir m'a profondément déconcerté. Toujours est-il que, juste après le petit déjeuner, j'ai appelé Angela. Je lui ai demandé de téléphoner à ses relations afin de me dénicher le meilleur psychologue de l'enfant de Chicago. Elle suit des cours à l'Université. J'ai donc pensé que l'une ou l'autre de ses connaissances pouvait la renseigner. Il ne lui a fallu que quelques coups de téléphone, pour me donner le nom que je cherchais. Le docteur Walter Werther. Une célébrité mondiale. Moi-même, je connaissais son nom. J'ignorais qu'il résidait à Chicago, sinon j'aurais cherché son nom et son adresse dans l'annuaire téléphonique. J'ai demandé à Angela de me laisser seul, et je lui ai téléphoné... Une chance : je l'ai joint à son arrivée, avant qu'il ne commence ses consultations. Je n'ai pas eu à me bagarrer avec une secrétaire, pour pouvoir lui parler personnellement.

« Et, chance encore plus grande, si je puis dire, *il* connaît *mon* nom. (Dolan étoffa un petit rire.) Il joue peut-être aux

courses. Ou alors, c'est un de ces réformateurs qui étudient l'organigramme de l'Organisation, ici, à Chicago, et qui souhaitent me mettre sur la touche. Enfin, peu importe, puisque j'ai pu lui parler.

« Je lui en ai raconté juste assez pour piquer sa curiosité. Je lui ai précisé que son prix serait le mien s'il pouvait me parler – ou m'écouter – une demi-heure aujourd'hui, et s'il pouvait recevoir Mike demain. On a trouvé une solution. Il ne pouvait pas me recevoir aujourd'hui, même entre deux rendez-vous. On est donc allés déjeuner ensemble. Il verra Mike demain matin, à 8 h 30, avant de démarrer ses consultations.

— Vous verra-t-il tous les deux en même temps, Mike et vous ? demandai-je.

Il haussa les épaules.

— C'est lui qui décidera. Il m'a dit qu'il nous recevra ensemble, pour commencer, et qu'ensuite il me demanderait peut-être de sortir, pour s'entretenir seul à seul avec Mike. S'il estime que Mike a besoin de continuer à recevoir ses conseils – appelons un chat un chat, bordel : de continuer la thérapie – il m'en informera, et on prendra une décision. Mais auparavant, il s'entretiendra une nouvelle fois avec Mike.

Il se tut un instant et me regarda fixement. Puis il reprit :

— C'est tout à ce sujet. Eh bien, Ed, quelles questions désiriez-vous me poser ? Auriez-vous découvert quelque chose que j'ignore ?

Je secouai la tête :

— Je me demandais simplement une chose. Tout le monde, absolument tout le monde, à commencer par vous, quand je vous ai ramené Mike, hier soir, pense qu'il a rêvé cette conversation, ou plutôt qu'elle est... disons... le fruit de son imagination.

« Avez-vous envisagé *sérieusement* la possibilité qu'il l'ait réellement entendue ? Ou – continuons dans cette voie – qu'il ait surpris des bribes d'une conversation qu'il aurait pu comprendre et interpréter de travers, mais qui, effectivement, aurait eu trait à votre mort ?

Dolan hocha lentement la tête :

— Oui. Je l'ai envisagé. Pas immédiatement. Pas hier soir,

quand j'ai interrogé Mike devant vous – mon principal souci était de le rassurer – mais ensuite, oui.

« Ed, c'est tout simplement impossible. Hier, il n'y a jamais eu, ici, en même temps (je ne me compte pas, évidemment) deux hommes qui auraient pu réellement...

Je l'interrompis aussitôt :

— Mais y avait-il deux hommes qui *n'auraient* pu réellement... ?

Il rit. Une sorte de bref glapissement.

— George Steck – vous l'avez rencontré, cette nuit – est arrivé à la maison vers, oh ! 14 heures, 14 h 30. Appelez ça une possibilité, si vous voulez. Mais les deux autres possibilités, c'était moi – et bon Dieu de bois, vous pouvez m'éliminer de la liste – et Robert Sideco. Vous avez déjà entendu la voix de Robert ?

— Quelques mots seulement, répondis-je.

— Il a une voix haut perchée. Plus aiguë que celle de la plupart des femmes. Et il a un accent à couper à la machette. Une voix et un accent tellement caractéristiques que Mike n'aurait pas pu ne pas les reconnaître, même s'il n'avait prononcé que quelques mots.

— Et la voix de George Steck ? Hier soir, il n'a dit que quelques mots devant moi. Et je ne cherchais pas à identifier une intonation ou un accent.

Dolan haussa les épaules :

— Une voix semblable à toutes les autres. D'une tonalité un peu plus basse que la vôtre ou la mienne, mais je ne sais pas si Mike pourrait la reconnaître. Mais *celle* de Robert, oui. S'il n'était pas capable de reconnaître la voix de Robert, à n'importe quelle distance, je serais contraint de l'inscrire à une école pour enfants attardés.

— Et vous êtes sûr que personne – c'est-à-dire, aucun homme – ne se trouvait à la maison, en dehors de vous, de Steck et de Robert ?

— J'ai interrogé les domestiques, ce matin...

Tous les trois, séparément. Oui. Ed, j'ai envisagé la possibilité que Mike ait effectivement surpris *une* conversation entre deux hommes. Comme, par exemple, entre deux livreurs

qui seraient venus livrer un nouveau meuble. Ou entre un plombier et son apprenti, appelés pour une réparation.

« Zéro. Personne, ni un membre de la famille, ni un domestique, n'a reçu d'invité, hier après-midi. Aucun employé, aucun ouvrier n'est entré ici. Il n'y avait que la maisonnée, rien que la maisonnée.

— Quelqu'un d'autre a les clés ? Quelqu'un de l'extérieur, je veux dire ?

— Personne. Pas même George. Il doit sonner. Ed, croyez-moi sur parole, j'ai réfléchi à toutes les possibilités. Même à la possibilité que Mike ait entendu – brièvement – un fragment d'une émission de radio ou de télévision. Il y a plusieurs postes de radio et de télé, dans la maison. Mais aucun n'est suffisamment proche de sa chambre (je ne parle pas des siens, évidemment), pour qu'il ait pu entendre quelque chose.

« Ne croyez pas que je n'ai pas réfléchi à la question, sous tous ses aspects, Ed. Il n'y a même pas de téléphone à proximité de la chambre de Mike. Il y a trois appareils au rez-de-chaussée, et un seul – celui des domestiques – au second étage. C'est tout.

Je secouai la tête :

— Je crois que je vous dois des excuses, monsieur Dolan. J'avais sous-estimé votre capacité à examiner l'affaire dans les moindres détails.

— Si d'autres idées vous venaient à l'esprit, n'hésitez pas à me les confier. Je vous passerai un coup de fil demain, pour vous informer de la conclusion du docteur Werther, après la visite de Mike. Si cela vous intéresse.

— Merci, fis-je. J'allais justement vous le demander. Ah ! si, j'ai une autre question. Avez-vous essayé de lui faire répéter, mot pour mot, ce qu'il a entendu, si la conversation était brève ? Ou une partie de ce qu'il a entendu, si elle était longue ?

— J'ai essayé, mais je n'ai rien obtenu de probant, la première fois. Et je ne veux pas le bousculer. Il sera d'autant mieux disposé à parler librement avec le docteur qu'on ne l'aura pas harcelé de questions auparavant.

Je me levai.

— Merci, monsieur Dolan. Appelez-nous, chaque fois que... Oh, vous ne m'avez pas dit quelle avait été la première

impression du docteur Werther, à partir des éléments que vous lui avez fournis ? Prend-il cette histoire au sérieux ?

— Très au sérieux, Ed. S'il n'est pas convaincu que Mike lui dise la vérité – ce qu'il croit être la vérité, plutôt – ou s'il pense qu'il lui cache quelque chose, il suggère d'essayer l'hypnotisme. Et si l'hypnotisme ne donne aucun résultat, il est disposé à interroger Mike sous l'effet de drogues. Avec ma permission, évidemment.

— Vous la lui donnerez ?

— Je ne sais pas. S'il me le conseille, j'y réfléchirai sérieusement.

Dolan se leva à son tour. Il se dirigea avec moi vers la porte, mais il m'arrêta :

— Une minute, Ed. Je vais d'abord jeter un coup d'œil. Je ne tiens pas à ce que Mike vous voie sortir d'ici.

J'attendis donc. Il alla jusqu'à la porte d'entrée, l'ouvrit, descendit les marches, et après un instant, me cria par-dessus son épaule :

— La voie est libre.

Je le rejoignis.

Il resta sur le pas de la porte. Je sortis dans la rue.

9

Je descendis Huron Street, en direction de l'est. J'avais un peu moins de cinquante mètres devant moi pour décider si je rentrais à la maison ou si je retournais au bureau. Il était presque 4 heures de l'après-midi. Si je choisissais le bureau, il me resterait à faire moins d'une heure de travail. Je décidai finalement que ne pas retourner travailler ne serait pas un drame, et je rentrai chez nous.

Deux hommes étaient en train de retapisser les marches de l'escalier.

Quand j'arrivai à l'étage, le téléphone sonna dans notre chambre. Je fonçai, me dépêchai d'ouvrir la porte, et décrochai l'appareil juste à temps.

La voix d'Oncle Am demanda :

— « Madame Murphy,

Qui donc a mis

Une punaise

Sur votre chaise ? »

— « Madame Murphy,

Qui donc a mis

Un noir cafard

Dans votre fard ? » demandai-je à mon tour.

On était d'accord : aucun des deux quatrains n'était bien fameux. Match nul.

— Où es-tu ? m'enquis-je.

— Au bureau. Je viens d'arriver. Je me suis dit que j'avais le temps de rédiger mon rapport cet après-midi, et qu'ainsi, demain, je n'aurais pas besoin de me creuser la tête. Et toi ?

— Je rentre à l'instant, répondis-je. Je sors seulement de chez Dolan. J'ai pensé que ça ne valait pas le coup de retourner

au bureau, pour moins d'une heure de travail. Mais t'as perdu ton type en route, ou quoi ? Je croyais que la filature te prendrait beaucoup plus de temps.

— Je te raconterai plus tard. Écoute, je m'sens d'humeur à faire une longue balade en voiture, ce soir. Ça dérange tes plans ?

— Je n'ai aucun plan. Donc, ils ne peuvent pas être dérangés. On s'organise comment ? Je viens te rejoindre, pendant que tu rédiges ton rapport ?

— Foutre non ! J'ai la voiture. Il me faut tout au plus une demi-heure pour rédiger ce rapport. Je passerai te prendre entre 16 h 30 et 17 heures.

— D'accord. Je t'attendrai dehors.

— Au poil. À tout à l'heure.

Je quittai ma chambre à 16 h 30. La Buick grise arriva quelques minutes plus tard. Oncle Am resta garé en double file, le temps que je grimpe dans la voiture.

— Que s'est-il passé, Oncle Am ? lui demandai-je quand il redémarra.

— Un truc sacrément moche, petit. J'ai besoin d'un verre, pour te l'expliquer. « Tom, Dick & Harry's », ça te dit ?

Oui, ça me disait. « Tom, Dick & Harry's » est notre bar favori, dans le quartier nord de Chicago. C'est un endroit tranquille, sans jukebox, ni poste de télévision. Jamais de vacarme. Juste un léger brouhaha, suffisant pour couvrir notre conversation.

On gara la voiture au parking, près de l'entrée, et on entra dans le bar. À cinq heures de l'après-midi, la plupart des boxes étaient libres. Nous choisismes le nôtre, celui où l'on s'installe toujours, quand il est libre. Puis, on commanda nos boissons.

— Tu ne l'as pas perdu, dis-je. Sinon, tu n'aurais pas rédigé ton rapport.

Il hocha la tête.

— Je ne l'ai pas perdu... mais lui, il est perdu. Je le connaissais. Bon Dieu, tu l'as rencontré toi aussi une ou deux fois. Je n'ai jamais su son nom de famille, mais on avait l'habitude de l'appeler Pritch. Parfois, on l'appelle Petit Joe. Mais Joseph Pritchard, son nom, au téléphone, ne m'a rien dit.

Et j'ignorais qu'il était caissier dans une banque. C'est pourquoi je ne l'ai pas reconnu, d'après la description que m'a donnée Cogswelle.

— Je crois que je me souviens de lui. Il participait souvent à des parties de poker, dans l'arrière-salle du « Rabinov's ».

— Oui. Des petites parties, jamais des grosses. Le genre de parties où l'on perd – ou gagne – dix, douze dollars, au cours de la soirée. Et je savais qu'il jouait aux courses... Je l'ai vu une fois ou deux remettre des paris à un book du coin. Mais Pritch jouait pour s'amuser... il misait toujours deux dollars, en moyenne. C'est aussi la façon dont je joue, moi. Mais cet après-midi...

Il se tut, la serveuse apportait nos verres. Il attendit qu'elle reparte pour reprendre son récit :

— Cet après-midi, il a dépensé entre mille et quinze cents dollars. Il a même parié, une fois, cinq cents dollars sur un favori. Et je dois l'épingler. Bon Dieu de merde ! Il y a des jours où je hais ce boulot... Et aujourd'hui, justement, c'est l'un de ces jours, petit.

— Comment cela, l'épingler ? Oh ! tu fais allusion à ton rapport à la « Phoenix Indemnity ». Voyons, Oncle Am, pourquoi ne prends-tu pas un peu de hauteur vis-à-vis de cette affaire ? Oublie-la. T'as fait ton boulot, c'est tout.

— Bien sûr. Mais ça me fait mal. Le bourreau aussi fait son boulot quand il ouvre la trappe, mais il doit trouver que c'est un boulot dégueulasse, s'il connaît, rien qu'un petit peu, le type qu'il exécute. Même s'il sait que le type est coupable.

— Prends de la hauteur, lui répétaï-je.

— D'accord. J'ai surveillé les abords de la maison, et je l'ai vu sortir vers une heure de l'après-midi. Je l'ai immédiatement reconnu. Il s'est mis au volant d'une vieille Pontiac, garée contre le trottoir. Je savais qu'il me connaissait de vue, même s'il ne sait pas – pas encore – que je suis un détective privé. Je lui ai laissé une bonne longueur d'avance, et je me suis arrangé pour qu'une autre voiture sépare toujours les deux nôtres. La direction qu'il a prise m'a indiqué, d'emblée, qu'il n'allait pas à Arlington Park. Il a pris au sud, sur Clark, puis à l'ouest, sur Division. Il a ralenti un peu après Halsted. J'ai compris qu'il cherchait à se garer. Il a trouvé une place. Je l'ai dépassé,

pendant qu'il était absorbé par son crâneau. Il ne m'a pas vu.

« J'ai dû rouler encore une bonne centaine de mètres avant de trouver, à mon tour, une place où me garer. En sortant de la voiture, j'ai regardé en arrière, mais je ne l'ai pas vu. J'ai cru que je l'avais perdu. J'ai refait à pied le même chemin que lui, en sens inverse, sur l'autre trottoir. Quand je suis arrivé en face de sa voiture, je l'ai aperçu. Il sortait d'un drugstore, à cinquante mètres de moi, à peu près. Il a ôté la Cellophane qui entourait son cigare, et il est parti dans l'autre direction.

« J'ai laissé la même distance entre nous, et j'ai même ajouté cinquante mètres de plus. Il est entré dans une maison dont la façade donne sur le trottoir. J'ai examiné l'entrée : la porte qu'il venait de franchir menait à des appartements, installés au-dessus d'une quincaillerie. Il y avait quatre boîtes aux lettres. Les noms des locataires m'étaient complètement inconnus.

« J'ai essayé de deviner la direction qu'il prendrait en ressortant. Il était peu vraisemblable qu'il retourne à sa voiture. Je me suis alors mis en planque, devant la vitrine d'un autre magasin, deux numéros plus loin. Et j'ai gardé constamment un œil sur la porte. Pendant le quart d'heure qui a suivi, cinq hommes sont entrés. Et personne n'est sorti. À l'allure de ces types, leur façon de s'habiller, il n'était pas difficile de deviner qu'il se passait quelque chose de spécial dans cette maison. Mais quoi ? Et dans lequel des quatre appartements ? Ce n'était pas en restant éternellement sur le trottoir que je le saurais. Aussi, je...

— Mais, l'interrompis-je, en entrant dans la maison, tu te montrais. Et tu ne pouvais plus le suivre, ensuite.

— J'ai jugé moins grave de me découvrir que de continuer à ignorer ce qu'il bricolait en haut. Je me suis donc rapproché de la porte, et j'ai commencé à observer les passants. Si j'apercevais un visage de connaissance, et si je pouvais l'intercepter avant qu'il n'entre, c'était bon.

« J'ai attendu un autre quart d'heure – et encore cinq types – avant de décrocher la timbale. Gus Mowson. J'sais pas si tu le connais. Il traînasse parfois dans l'un ou l'autre des bouges où je joue au poker. Je l'ai interpellé amicalement, lui ai serré la pogne, et lui ai envoyé mon baratin : quelqu'un m'a dit qu'on

jouait par ici, mais bon Dieu, j'ai oublié l'adresse en chemin... Tu saurais pas, toi ?

« Bien sûr qu'il savait. L'arrière-salle d'un bookmaker. Il y allait, lui aussi. Je n'avais qu'à le suivre... Ce que j'ai fait. Tu connais le tableau. Tu es déjà allé dans une de ces officines clandestines. Celle-ci ressemblait à toutes les autres. Un petit peu plus sophistiquée, peut-être. À l'intérieur, il y avait peu de joueurs... trois ou quatre mecs, en plus de ceux que j'avais vus entrer. Il était trop tôt. Les courses n'avaient pas encore débuté à Arlington. Mais il était une heure de plus sur la Côte Est. Ainsi, à New York et en Floride, il y avait déjà eu plusieurs courses. Ils avaient une sorte de téléscripteur, et, au fur et à mesure des arrivées, ils inscrivaient les résultats sur un tableau noir.

« Dans une pièce adjacente, correspondant à la cuisine d'un appartement normal, il y avait un petit bar. J'y entrai et trouvai Pritch. Il remplissait ses tickets de course, en sirotant un verre. On se dit "salut". Je commandai à boire, et demandai au barman, qui me préparait mon verre, si je pouvais avoir des tickets. Ouais, me dit-il, dans la grande salle. J'y retournai, pris un ticket, et revins confronter mes tuyaux avec ceux de Pritch. Bon, maintenant, j'abrège. Je...

— Combien as-tu claqué ? lui demandai-je. Sur ta cagnotte ?

— Environ cinquante dollars. Mais je pourrai en faire passer la moitié sur la note de frais. Je ne pouvais pas jouer moins, en restant là deux heures avec les autres.

J'attrapai le regard de la serveuse. Elle vint à notre table. Je commandai une nouvelle tournée. Après son départ, je fis signe à Oncle Am de poursuivre.

— Eh oui, Pritch jouait beaucoup de pognon, bordel de Dieu ! Sacrément de pognon, pour un caissier de banque qui se fait, au maximum, deux cents dollars par semaine. Je ne l'ai jamais vu parier moins de cinquante dollars. Et la plupart de ses paris s'échelonnaient de cent à cinq cents dollars... La plus grosse somme que je l'ai vu jouer. Pour un couplé.

Oncle Am martelait doucement la table, avec son poing :

— Il est accro, bon sang. Drôlement accro. C'est pas son pognon qu'il misait. Il l'aurait pas pu. Il boit le bouillon... Dieu

sait quelle somme ça représente... ? Et il fait le plongeon, pour rentrer dans ses fonds. Je n'ai pas pu tenir le compte exact de ses paris, mais il a bien paumé mille dollars. Peut-être même le double.

— Et ensuite, que s'est-il passé ?

— Je crois qu'il devait être fauché. Il est parti subitement. Il m'a juste dit : "Fini pour moi, aujourd'hui, Am", et il s'est tiré. Je suis resté dans la salle quelques minutes de plus, pour qu'il ne se doute de rien, et j'ai cherché un téléphone. J'ai rappelé la "Phoenix Indemnity", du drugstore dont je t'ai parlé tout à l'heure. J'ai fait mon rapport à Cogswelle. Puis, je suis rentré directement au bureau. Je croyais que tu en aurais terminé avec les Dolan, et que j'allais t'y retrouver. Tu n'étais pas là. J'ai appelé l'appartement. Fin de l'histoire.

— T'as fait du bon boulot, bon Dieu ! le félicitai-je.

— Oh ! j'ai dû garer ma voiture à un parcmètre, quand j'étais dans la maison, sur Division. J'avais droit à une heure, mais je suis resté bloqué deux heures, là-haut, et j'ai attrapé une contredanse. Tu as quelque chose de prévu, demain matin ?

— Non, rien. Tu veux que j'aille payer l'amende ? Tu veux envoyer tout de suite ta note à la « Phoenix » ?

— Oui, mais remarque, je peux m'en occuper. Je te déposerai au bureau et tu ouvriras les portes. Moi, j'irai payer l'amende.

— As-tu mangé, Oncle Am ?

— Juste quelques bouchées de nos rations de combat, pendant que j'étais en planque devant la maison.

Ce que nous appelons « nos rations de combat », c'est la bouffe qu'on garde dans la boîte à gants de la Buick, en cas d'urgence. De la nourriture concentrée sous vide : des boîtes d'amandes et de raisins secs. Des barres de chocolat, des friandises. Lorsqu'on se tape une filature en solitaire, on peut être sur la brèche une douzaine d'heures, sans avoir jamais l'occasion de manger ou de boire. Et il n'y a aucune raison d'ajouter une telle épreuve à un boulot qui, par lui-même, n'est déjà pas marrant. On garde aussi des bouteilles d'eau minérale, sous le siège arrière. L'eau est chaude, mais croyez-moi, quand on reste en planque pendant des heures, l'été surtout, c'est mieux que de tirer la langue. On a même un « sanitaire de

campagne » rudimentaire – une bouteille de lait vide, si vous voulez tout savoir – qu'on utilise quand on ne peut plus faire autrement. Quand on a connu quelques expériences désagréables, au cours de ses filatures, on pense à l'avance à tout ce dont on peut avoir besoin. En premier lieu, à toujours avoir, en réserve, un bidon d'essence plein, ou presque plein. Être en planque, ou faire une filature, quand on est seul au volant, ce n'est pas une sinécure. Rien de comparable avec une balade en voiture : on ne s'arrête pas où on veut, quand on veut.

— Tu dois mourir de faim, repris-je. Si on commandait deux hamburgers ?

« Tom, Dick & Harry's » n'est pas ce qu'on pourrait appeler un bon restaurant, mais leur hamburger est meilleur que dans la plupart des « steak-houses ».

Il était d'accord. On a commandé deux hamburgers, et deux autres verres, pour patienter.

— Ed, me dit Oncle Am, la frontière, entre aimer le jeu et devenir un joueur incorrigible, est foutrement mince. Si je la franchis un jour, promets-moi de me tuer.

— Juré.

— Je parle sérieusement, petit. C'est presque aussi terrible que la drogue. Et c'est pire que l'alcoolisme. Même si ce n'est pas exactement la même chose... C'est moins un besoin qu'une impulsion. Et c'est encore plus inexcusable, parce que je n'y vois aucune justification. Le drogué, au moins, a – physiologiquement – besoin de la drogue. C'est un besoin qui le dévore, même si ensuite il se sent moche.

« Attends une minute. Je veux y réfléchir. Le parallélisme n'est peut-être pas aussi fondé. Tu vois, Ed, un joueur incorrigible ne joue pas pour gagner. En son for intérieur, il s'en fout de gagner ou de perdre... si ce n'est, évidemment, qu'il peut continuer à jouer s'il est en fonds, et doit s'arrêter s'il est fauché. Il joue uniquement pour l'exaltation du jeu. Bon, il ne gagnera *jamais*, car il est incapable – psychologiquement – de quitter une partie, quand il est gagnant. L'argent, il s'en fiche. Tout ce qui compte pour lui, c'est l'exaltation, c'est continuer de jouer.

« Oh ! il peut arrêter momentanément de jouer, quand il est gagnant, parce qu'une course ou une partie de cartes est

terminée. Mais il ne dépense pas l'argent. Il le garde, pour rejouer à la première occasion. Et s'il a vraiment du fric, cette fois, il joue à des jeux plus serrés, ou il double ses mises, ou il multiplie les combinaisons, jusqu'à ce qu'il perde *tout* et doive repartir de zéro.

— C'est comme la roulette russe, affirmai-je. Enfin, quand le mec tourne le barillet et appuie sur la gâchette, jusqu'à ce que le percuteur frappe la balle.

— Et gagne. Exactement. Personne ne joue à la roulette russe, à moins de *souhaiter mourir*, et de ne pas avoir le cran de se tuer sans transformer son suicide en jeu.

— Un point en faveur de la roulette russe, ajoutai-je, c'est que, quand la balle part, le mec n'a pas le temps de réaliser ce qui se passe.

— Tu recommandes cet amusement, hein ?

La serveuse apporta nos hamburgers. Ce qui m'évita de répondre à sa vanne. Uncle Am se jeta férolement dessus. Je commençai à penser qu'il avait oublié Joseph Pritchard, mais après quelques bouchées, il s'arrêta de manger, pour dire :

— Bon Dieu, Ed ! J'espère, en un sens, que la vérification des comptes *révélera* un détournement de fonds.

Je ne comprenais pas le sens de sa phrase. Je lui demandai de me l'expliquer.

— S'il a puisé dans la caisse, il mérite ce qui lui arrive. Mais s'il est honnête ? S'il a joué son propre pognon ? S'il a joué gros parce qu'avant il avait eu une série gagnante ? Peut-être que mercredi dernier, en quittant l'hippodrome, il avait du pognon plein les poches, car il avait eu cinq gagnants d'affilée. Peut-être même qu'il s'était fait deux mille dollars. Et dans ce cas, son comportement, aujourd'hui, vérifierait parfaitement mes théories sur les joueurs incorrigibles.

— Et alors, Uncle Am ? fis-je. Tu as été engagé pour découvrir si ce gars jouait de fortes sommes. Tu l'as découvert. La façon dont la « Phoenix Indemnity » utilisera cette information ne te concerne pas.

— Non. Mais s'ils résilient l'assurance, il perd son boulot.

— Bien sûr. Mais tu dois également te mettre à leur place. Ils ne peuvent vraiment pas garantir l'honnêteté d'un type qui joue

gros, qu'il soit ou non un joueur incorrigible. Et Pritchard le sait. Même s'il ne joue strictement que son propre argent, il sait aussi qu'il joue sa place à la banque.

— Ouais. Mais bon sang, j'aurais préféré savoir que je le connaissais, quand la « Phoenix » m'a proposé ce boulot. J'aurais pu le refuser. Pas pour des raisons morales. Mais pour la raison – très valable – qu'il est toujours risqué de filer une personne qui vous connaît.

— Harry Cogswelle aurait fait appel à Starlock. Le résultat aurait été le même. Pas vrai ?

Oncle Am ne répondit pas. Il se consacrait à nouveau à son hamburger.

J'attendis qu'il ait avalé sa dernière bouchée, pour dire :

— Bon, on prend un autre verre, et on fait une balade en voiture.

Il réfléchit une minute.

— Je ne suis plus tellement emballé par cette balade, Ed. Tu sais quoi ? On rentre à la maison faire une partie de gin rami. On achètera une bouteille en chemin, et on boira un coup en jouant.

10

De la façon dont on y joue, Oncle Am et moi, à un dollar le point, le gin rami peut être un jeu fichrement vicieux. On fait pas mal de parties de gin rami : la plupart, au bureau, pour passer le temps, quand on est tous deux inoccupés – ce qui se produit trop souvent à notre goût ; le reste, à la maison, quand on n'a pas envie de sortir ou de lire un livre. À un dollar le point, il n'est pas rare qu'au cours d'une partie l'un de nous deux gagne mille dollars, et que l'autre perde la même somme. Comme, évidemment, on n'a ni l'un ni l'autre les moyens de payer une telle somme, on s'amuse à compter les points, à tenir un classement. Ainsi, quand l'un d'entre nous a empoché – théoriquement – dix mille dollars, on arrête le compte et on recommence à zéro. Le perdant, cependant, a pour gage de payer l'addition d'un excellent dîner, dans l'un des meilleurs restaurants de Chicago, et de régler les places d'un spectacle qu'on pourrait avoir envie de voir. S'il n'y en a pas, on remplace le spectacle par une soirée dans un night-club où les numéros sont intéressants. C'est une bonne méthode. On a ainsi la possibilité de s'offrir, une fois par mois en moyenne, un excellent dîner et une sortie-spectacle, qu'on hésiterait à s'offrir autrement. Si l'on devait sortir, en partageant les frais, on aurait toujours l'impression de faire des dépenses inconsidérées, et on resterait chez nous.

Mais il se passe parfois beaucoup de temps entre deux sorties « dîner-spectacle ». La dernière datait déjà de deux mois. Depuis, aucun de nous deux ne semblait capable d'« empocher » les dix mille dollars. J'avais eu jusqu'à huit mille dollars d'avance sur Oncle Am, mais ma chance avait tourné. J'avais tout perdu, et pire, je lui devais six mille dollars. Et puis,

la chance avait à nouveau tourné, en ma faveur cette fois, et bordel, on était quasiment à égalité. Ouais, il en avait coulé de l'eau sous les ponts, depuis qu'on avait eu notre dernière excuse pour claquer du pognon.

Oncle Am apporta nos verres, et s'assit en face de moi. Il tendit le bras afin de tirer une carte, pour savoir à qui la donner, et le ramena aussitôt en arrière.

— Ed, où en est la marque, à présent ?

— Tu as quatre-vingt-deux dollars d'avance, répondis-je.

— Autant dire rien. Pourquoi ne finirait-on pas la partie à dix dollars le point ? Sinon, à ce train-là, on ne se rappellera même pas à quoi ça ressemble, une virée « dîner-spectacle ».

— C'est le comportement symptomatique du joueur incorrigible, Oncle Am. Je te tue tout de suite, ou plus tard ?

Il proféra une obscénité, et le téléphone sonna. Comme je me trouvais à proximité de l'appareil, je décrochai :

— Ed Hunter, à l'appareil.

— Monsieur Hunter, c'est Mike Dolan. Je voulais vous remercier pour ce que vous avez fait pour moi, hier soir. Pour m'avoir raccompagné à la maison, au lieu de me mener à la police. Et je voulais m'excuser pour m'être faufilé chez vous.

— Ça va bien, Mike, dis-je. J'accepte tes excuses. Et aussi tes remerciements, bien que je n'en demande pas. J'ai agi de la seule façon que je jugeais bien. Merci de m'avoir appelé, Mike.

— Au revoir, monsieur Hunter.

— Attends une seconde, Mike. Chaque fois que tu auras envie de faire un saut ici, n'hésite pas. Tu feras la connaissance de mon oncle. D'accord, hein ? Mais surtout, n'oublie pas de frapper avant d'entrer. Au revoir, Mike.

Je raccrochai, sans attendre sa réponse. Je savais qu'il lui faudrait un moment pour méditer ma proposition.

— À ton avis, me demanda Oncle Am, lequel des Dolan lui a demandé de t'appeler ?

— Quelle importance ? Mais à mon avis, c'est sa mère.

— Pourquoi ?

— Elle est la seule à croire que l'incident est clos. Pour Vincent Dolan, il ne le sera que lorsque Mike aura vu le psychologue. Pour Angela, il ne l'est pas, car c'est elle qui a

déniché les coordonnées du docteur. Mais comme Dolan souhaite minimiser cette affaire, il n'a sûrement pas informé sa femme de sa démarche.

— Tu as toujours une longueur sur moi, Ed. Je t'ai raconté mes malheurs, et j'ai oublié de t'interroger sur ta visite chez les Dolan. C'est quoi, cette histoire de psychologue ? Allons, raconte-moi tout, avant qu'on commence la partie.

Je levai mon verre, bus une gorgée de whisky, et commençai mon récit. Je résumai ma conversation avec Sylvia Dolan, car elle ne contenait rien d'instructif, si ce n'est que Mike avait été, jusqu'à hier soir, un enfant écœurément normal. Mais je lui rapportai, presque mot pour mot, pour autant que je m'en souvenais, ma conversation avec Vincent Dolan.

Quand je me tus, il hocha lentement la tête, et dit :

— De plus en plus curieux !

Il tendit la main pour tirer une carte, et la ramena encore en arrière.

— Petit, blague à part, ça fait quand même longtemps qu'on ne s'est pas payé une sortie, tu ne crois pas ? Si ça continue, on ne s'offrira pas un bon dîner, ni un bon spectacle, avant l'année prochaine. Si on augmentait les enjeux, juste pour cette partie ?

— Jamais, déclarai-je. Un dollar le point, c'est déjà méchant. Dix dollars le point, on ne peut pas se le permettre. Mais je vais te dire ce qu'on va faire, cette fois. On jouera la partie pour mille dollars, au lieu de dix mille. D'accord ?

Oncle Am me regarda. Il ôta symboliquement une paire de lunettes imaginaire, comme pour mieux me dévisager :

— Petit, tu as manqué ta vocation. Tu aurais dû te convertir au catholicisme, et entrer chez les Jésuites. D'accord, on annule ton arriéré de quatre-vingt-deux dollars, et on repart à zéro, pour une partie à mille dollars.

Il se pencha en avant, et tira une carte. C'était un deux. Il repoussa le jeu vers moi :

— Inutile de tirer une carte, donne. Je vais me préparer un autre verre. Je rafraîchis le tien ?

Je refusai. Mon verre était encore à moitié plein. Je donnai les cartes. Il gagna les trois premières manches, sans pour autant marquer beaucoup de points. Je lui devais cinq cent

cinquante-cinq dollars. Mais, à la quatrième manche, je le battis à plate couture (je gagnai de nombreux coups et l'empêchai de marquer), et nous étions quasiment revenus à la case départ. Il était évident que ni lui ni moi n'allions, ce soir, « ramasser » les mille dollars, à moins de jouer jusqu'à l'aube.

Oncle Am devait avoir la même idée que moi, car, quand je ramassai le jeu, pour une nouvelle donne, il me dit :

— Arrête, Ed. Tu ne prends pas beaucoup de plaisir aux cartes, ce soir. Ni moi non plus. On est trop préoccupés par notre boulot ! (Il regarda sa montre.) Il n'est pas encore 21 heures. Si on faisait cette balade, finalement ? Ça te tente ? Tu te sens d'attaque pour conduire ?

Je répondis affirmativement à ses deux dernières questions. On alla prendre la voiture au garage. Je me mis au volant et roulai vers le nord, le long du lac. Je sortis de la ville et continuai à rouler plein nord, jusqu'à Waukegan. Cette fois encore, la nuit était chaude et belle. On bavarda à peine, pendant le trajet.

Parvenus dans les faubourgs de Waukegan, on décida de s'arrêter au premier endroit où l'on pourrait prendre un verre et avaler un sandwich (on commençait à avoir un creux, tous les deux), avant de faire demi-tour et de rentrer à Chicago. Je m'engageai sur le parking du premier restaurant que je trouvai. Le néon lumineux annonçait : « Cocktails ». Je garai la voiture. Il y avait plusieurs personnes présentes sur le parking : certaines près de leurs véhicules, d'autres devant la porte d'entrée du restaurant. Toutes regardaient le ciel, vers le nord.

Oncle Am et moi levâmes aussi les yeux. Dans le ciel, il y avait une aurore boréale. Pas une profusion de lumières brillantes, mais plutôt un magnifique rideau de lumière, grand, mince, miroitant. On aurait dit un véritable rideau, avec de véritables plis dans l'étoffe. Ce n'était pas la première aurore boréale que je contemplais, mais c'était assurément la plus belle. Et c'était très inhabituel d'en voir une aussi belle, si loin du Pôle, à seulement cinquante kilomètres au nord de Chicago, à cette époque de l'année de surcroît. On la contempla en silence, pendant un long moment, avant d'entrer dans le restaurant.

On choisit un box, et on passa nos commandes.

— Tu devrais la voir en Alaska, Ed, me dit Oncle Am.

Je savais qu'il faisait allusion à l'aurore boréale, mais j'ignorais qu'il était allé en Alaska. Il y a encore bien des choses que je ne connais pas sur Oncle Am. Je ne vis avec lui que depuis la mort de mon père. Depuis que j'ai dix-huit ans. Auparavant, je n'avais vu mon oncle qu'à de trop rares occasions.

La dernière remontait même à mes huit ans.

— Quand es-tu allé en Alaska ? lui demandai-je.

— Bon sang, petit, tu n'as jamais entendu parler de la Ruée vers l'Or ?

— Sois sérieux, dis-je. Tu y es *vraiment* allé ?

— Bien sûr, petit. Avec une troupe de forains. Juste après la Seconde Guerre mondiale, en 1946. Avec tous ces surplus, à la fin de la guerre, on pouvait acheter un bateau pour une bouchée de pain. Au printemps 1946, un patron forain de San Francisco a eu une brillante idée : acheter un schooner et embarquer une troupe. J'avais une part dans l'affaire. Son intention était de sillonna la Côte Ouest et de mouiller dans tous les ports, de Frisco à l'Alaska. Tout s'est très bien passé dans la plupart des villes. Passé Puget Sound, on a débarqué dans des coins où les gens n'avaient jamais vu de fête foraine.

« Mais la plupart de ces patelins étaient beaucoup trop petits pour qu'on y gagne de l'argent.

Et les frais généraux étaient trop élevés. Quand l'hiver est arrivé – ce qui, par là, se produit diablement tôt – on est revenus à Seattle, et on a terminé le voyage. Je ne suis jamais allé en Alaska, à l'intérieur des terres. J'ai seulement navigué le long de la côte, au sud de l'État, mais même là, et même en automne, on voit des aurores boréales fichrement splendides. Bon, ben, voilà la bouffe.

Quand on est ressortis du restaurant, le rideau de lumière, dans le ciel, avait disparu.

On est rentrés à la maison vers minuit et demi. Il était une heure du matin quand je remontai la sonnerie du réveil, mise sur 8 heures.

J'éteignis la lumière et me couchai. Je songeai à l'écoulement

du temps. Aussi, lorsque Oncle Am me souhaita bonsoir, je lui répondis :

— Mon Dieu, seulement vingt-huit heures.

— Vingt-huit heures que quoi ?

— Vingt-huit heures, à quelques secondes près, expliquai-je, que j'ai entendu le bruit de l'interrupteur, dans le couloir, et vu s'évanouir le filet de lumière sous la porte. Jusque-là, je n'avais jamais entendu parler des Dolan... enfin, je connaissais le nom Vincent Dolan. Il y a seulement vingt-huit heures, et j'ai l'impression d'avoir vieilli d'un an. Bon, dors bien.

S'il m'a fait une réponse, ce fut plus d'une seconde après la fin de ma phrase, car je n'ai rien entendu. Je succombai immédiatement au sommeil, comme s'évanouit la lumière, quand on éteint l'interrupteur.

Et dormis environ une heure.

Je me réveillai une ou deux secondes avant d'entendre le martèlement contre la porte. Les sons qui l'avaient précédé étaient discrets, mais ils étaient assez insolites pour m'avoir tiré instantanément du sommeil. C'était d'abord un bruit de pas, qui couraient dans le couloir, en direction de notre chambre... Un bruit inhabituel, car il était étouffé, comme si la personne qui courait portait des pantoufles à semelles de feutre, et non des chaussures. Le second bruit était un halètement, la respiration précipitée de quelqu'un qui courait à perdre haleine. Puis vint le martèlement... En réalité, c'étaient des coups de poing, mais ils étaient si violents que leur auteur avait dû se faire mal aux mains.

J'étais sorti du lit – ou plutôt, mes pieds étaient sortis – quand le martèlement des poings sur la porte avait retenti. Je fonçai l'ouvrir avant que le bois n'éclate. Oncle Am, derrière moi, avait levé le bras et allumé la lampe de chevet. La chambre et le couloir étaient donc éclairés quand j'ouvris la porte.

C'était, vêtu d'une robe de chambre en soie, aux teintes criardes, passée sur un pyjama tout aussi criard, et chaussé de pantoufles – comme je l'avais deviné – Robert Sideco, le valet philippin des Dolan. Il avait les yeux exorbités, et le cheveu en bataille.

Sa voix de fausset, presque hystérique, était encore plus

suraiguë qu'en temps normal.

— M'sieur Dolan veut vous voir. Venir tout de suite, vite, s'il vous plaît. Vous deux, s'il vous plaît.

Il fit demi-tour, mais je lui demandai : « *Que s'est-il passé ?* » d'un ton si tranchant qu'il prit la peine de répondre :

— M'zelle Angela, elle blessée. Cambuoleurs.

Puis je ne vis plus que son dos – qui s'éloignait – et n'entendit plus que le bruit feutré de ses pas – qui suivaient le couloir et descendaient l'escalier. Mais déjà, j'avais refermé la porte, allumé le plafonnier, et, imité par Oncle Am, je m'habillai à toute vitesse, à la manière des pompiers.

On enfila les premières fringues qui nous tombèrent sous la main, et on laissa nos cravates dans les tiroirs. Je me traitai de tous les noms pour avoir emporté le vieux pistolet – un Iver Johnson – au bureau, et l'avoir rangé avec le reste de notre artillerie. Il était peu vraisemblable que, chez Dolan, les « cambuoleurs » se soient postés pour nous descendre, mais je ne savais foutre pas dans quoi on allait mettre les pieds, et je me serais senti plus à l'aise, si l'un d'entre nous – Oncle Am ou moi, peu importe – avait été armé. Je traitai également Robert de tous les noms, mais cette fois à voix haute, pour m'avoir lâché son « M'zelle Angela, elle blessée », et avoir détalé comme un lapin, avant que j'aie eu le temps de lui demander si elle était *grièvement* blessée, qu'est-ce que c'était que tout ce bordel ? et si Dolan avait appelé les flics. Sans parler de la demi-douzaine d'autres questions qui m'étaient venues à l'esprit.

Dans la rue, on n'a pas couru – ce qui s'était passé s'était passé, et arriver quelques secondes plus tôt ou plus tard n'y changerait rien – mais on a marché sacrément vite. Les cheveux d'Oncle Am étaient aussi ébouriffés que ceux de Robert. Je me rappelai que j'avais un peigne dans ma poche. Je me coiffai, avant de le tendre à mon oncle.

Nous grimpâmes les marches d'un même pas. J'allais appuyer sur la sonnette, mais Oncle Am arrêta mon bras :

— Ne sonne pas, Ed. Regarde, la porte est entrebâillée. On l'a laissée ouverte.

Il poussa la porte. Nous entrâmes. Personne en vue, ni dans le vestibule, ni dans l'escalier. La porte du bureau de Dolan –

son antre, sa bibliothèque, comme on voudra – était grande ouverte. Pensant qu'il devait y être, je me dirigeai vers la pièce. Il était dans son bureau, et avait dû entendre nos pas, car, avant qu'on atteigne la porte, il cria :

— Ed ? Am ? Par ici.

Assis à son bureau, il avait posé, devant lui, sur le sous-main, un pistolet. Un automatique 32. Il avait enfilé une superbe robe de chambre de brocart. Son visage était froid comme le granit.

Je lui posai d'abord la question qui me tourmentait :

— Comment va Angela ? Est-elle gravement blessée ?

Il secoua la tête.

— Non, pas très gravement. Elle a juste pris deux marrons dans la figure. Le docteur sera ici dans une minute.

— Où est-elle ?

— Dans sa chambre. La gouvernante est avec elle. Vous êtes armés ?

Je lui expliquai qu'on gardait notre artillerie au bureau.

Il prit une clé et ouvrit le tiroir inférieur de son bureau. Il en sortit un autre pistolet, réplique exacte de celui qu'il avait devant lui.

— Prenez-en un chacun, suggéra-t-il. Il est inutile que je sois armé, si vous l'êtes tous les deux. George Steck sera ici dans dix ou quinze minutes, et lui aussi sera armé.

— Vous croyez que le cambrioleur se cache dans la maison ?

— Des cambrioleurs, en fait... S'il s'agit bien de cambrioleurs. Ils seraient deux. Non, je ne crois pas qu'ils soient encore là, mais on va explorer les lieux, du sous-sol au grenier, pour s'assurer qu'ils ont bien quitté la maison. Am, vous...

— Les flics vont arriver ? l'interrompis-je. Vous les avez appelés ?

— Non. On peut régler nous-mêmes cette affaire. Mais on ne commencera pas les recherches avant l'arrivée du docteur. Ni avant celle de George. Je veux qu'on opère à quatre. Am, allez à la porte de derrière et restez-y. Ils ne l'ont pas utilisée pour sortir, car la porte est verrouillée de l'intérieur. J'ai vérifié. Assurez-vous seulement que personne ne tente de s'enfuir par là.

Oncle Am acquiesça d'un signe de tête. Il prit l'un des

pistolets, vérifia qu'il était chargé, vérifia également le cran de sûreté. Je fis de même avec l'autre, et le rangeai dans ma poche.

— Et moi ? Je me poste à la porte d'entrée ? demandai-je quand Oncle Am se dirigea vers l'arrière de la maison.

— Si vous restez dans l'embrasure de la porte de mon bureau, vous pourrez à la fois surveiller la porte d'entrée et continuer de discuter avec moi.

J'ai laissé la porte d'entrée entrouverte, pour que vous ne sonniez pas. Vous ne l'avez pas refermée ?

— Non. Vous ne vouliez pas risquer de réveiller Mike ?

Il hocha la tête :

— Il ne se serait peut-être pas réveillé, mais on n'est jamais trop prudent. D'ailleurs, vous devriez peut-être l'ouvrir encore un peu. Juste quelques centimètres. Le docteur et George comprendront qu'ils ne doivent pas sonner.

J'ouvris un peu plus grand la porte d'entrée, et revins prendre mon poste près de son bureau. En chemin, j'aperçus Robert, en haut de l'escalier, en compagnie d'Elsie, la femme de chambre. Vêtue d'une robe de chambre de flanelle, elle frottait ses yeux ensommeillés. Ils descendirent les marches, passèrent devant moi, et entrèrent dans le bureau. J'entendis Dolan demander :

— Elsie, avez-vous vu ou entendu quelque chose de bizarre, cette nuit ?

— Non, monsieur.

— À quelle heure êtes-vous allée vous coucher ?

— 11 heures, p't'êt', monsieur Dolan.

— Et vous avez dormi tout le temps, jusqu'à ce que Robert frappe à votre porte, il y a quelques minutes ?

— Oui, monsieur.

— Très bien, Elsie. Vous pouvez aller vous recoucher. Je crains qu'on soit encore obligé de vous réveiller, très bientôt. Mais ne vous inquiétez surtout pas. On va explorer la maison. Je veux dire, vraiment l'explorer. Même les chambres où les gens dorment. Vous me comprenez ?

— Oui, m'sieur Dolan. Robert m'a appris c'qu'est arrivé, quand il m'a réveillée. Mlle Angela va bien ?

— Merci, Elsie. Oui, elle va bien. Robert, raccompagnez-la à

sa chambre, puis allez dans la chambre d'Angela, et demandez à Mme Anderson si vous pouvez lui être utile. Si elle n'a pas besoin de vous, retournez dans votre chambre, et attendez. Je vous appellerai, si c'est nécessaire.

Ils repassèrent devant moi et montèrent l'escalier. Je m'adressai à Dolan :

— Vous ne pensez pas qu'il serait temps de me raconter en détail ce qui s'est passé ?

— Certainement. Mais je ne sais pas grand-chose. (Il jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet.) Il est 2 h 05, à présent. Tout a dû commencer vers 1 h 50. J'étais profondément endormi, quand Angela a fait irruption dans ma chambre, en pleurant, et...

— Attendez une minute, dis-je. Une voiture s'arrête devant la maison.

11

J'allai ouvrir toute grande la porte d'entrée. Un petit homme, avec une petite trousse noire, descendit d'une voiture garée contre le trottoir. Il était déjà venu avant à cette adresse, car il alla directement vers la porte. Il passa à côté de moi, et me salua d'un signe de tête, peu curieux apparemment de savoir qui j'étais et ce que je faisais là.

Dolan était sorti de son bureau.

— Suivez-moi, docteur, dit-il, avant de se diriger vers l'escalier.

Je sortis dans la nuit, et restai un moment sur la marche supérieure du petit escalier de pierre. Je scrutai le bout de la rue, m'attendant à apercevoir la voiture de Steck. Rien à l'horizon. La nuit était douce. Je restai dehors quelques minutes, puis j'entendis un bruit derrière moi. Je me retournai. Dolan descendait la volée d'escalier. Je rentrai aussitôt dans le couloir, et refermai la porte à demi.

Il rentra dans son bureau, mais cette fois, il ne s'assit pas dans son fauteuil. Il s'assit à califourchon sur l'un des coins du bureau. Je repris mon poste d'observation, dans l'embrasure de la porte.

— Je crois que j'aurai le temps de finir mon récit, avant l'arrivée de George, me dit-il. Il habite à une demi-heure d'ici, en voiture, et même si, à cette heure-ci, la circulation est quasiment nulle, il n'arrivera pas tout de suite. Où en étais-je ? Ah ! oui. Il était environ 1 h 50, et je dormais...

— Attendez, monsieur Dolan, fis-je. Voulez-vous revenir un peu en arrière ? À partir du moment où vous êtes rentré chez vous. Je saurai ainsi qui était à la maison, qui n'était pas couché, et ainsi de suite...

— Très bien. Aujourd’hui, je suis rentré un peu plus tôt que d’habitude. Vers 23 heures. Tout le monde était là, sauf Angela. Elle s’est embringuée dans une histoire de troupe de théâtre amateur, à l’Université... pas comme actrice, mais comme assistante du metteur en scène... et elle avait une répétition. Elle nous avait prévenus qu’elle ne rentrerait pas avant minuit, minuit et quart.

« J’ignore si, dans cette maison, j’étais le seul à ne pas dormir, mais en tout cas j’étais le seul qui restait debout. Mike dormait. Je m’en suis assuré, avant de me retirer dans ma chambre. Sylvia avait emporté une bouteille avec elle, après avoir couché Mike. Elle boit sec, à partir d’une certaine heure de la soirée. Elle donne comme prétexte qu’elle ne peut pas dormir, et qu’elle restera éveillée toute la nuit, si elle ne... Enfin, quoi qu’il en soit, elle était dans sa chambre. J’ai vérifié la fermeture des deux portes du rez-de-chaussée, avant d’aller me coucher.

— La porte de derrière était verrouillée ?

— Non. La pseudo-porte de derrière ne donne pas sur la rue. Elle donne sur un garage que j’ai fait bâtir, dans le prolongement de l’immeuble. Un petit garage : deux places, seulement. Angie et moi y rentrons nos voitures. Elle avait pris la sienne, évidemment. À son retour, elle allait mettre sa voiture au garage, et rentrer dans la maison par-derrière. Elle ferme toujours le verrou, à moins qu’elle constate l’absence de ma voiture. Dans ce cas, elle me laisse le soin de le fermer.

— Elle a bien mis le verrou, cette nuit ?

— Il était mis. Elle a donc dû le fermer, à son retour. Où en étais-je, déjà ? Oui, j’allais me coucher. Les trois domestiques étaient dans leurs chambres. Je ne saurais vous dire s’ils étaient endormis. Le second étage leur est réservé. Les membres de la famille Dolan ont tous leur chambre au premier étage.

« Tel était le tableau d’ensemble, quand je suis monté me coucher. Angie dit qu’elle est rentrée juste après minuit. Elle est montée directement dans sa chambre, et s’est endormie tout de suite. Sa chambre jouxte la mienne.

« Elle a le sommeil léger. Un bruit l’a réveillée. Elle s’est assise sur son lit, et s’est rendu compte qu’on ouvrait sa porte. Dans un premier temps, elle n’a pas été effrayée. Elle a pensé

que c'était moi, que je désirais m'assurer qu'elle était bien rentrée, ou peut-être même bavarder un moment avec elle. Elle est sortie du lit, s'est levée, a attrapé sa robe de chambre, pendue à l'une des colonnes du lit... et deux hommes sont entrés dans la chambre. Ils...

— L'éclairage de la pièce ?

— Infime. Ce n'était pas le noir complet, mais elle n'a vu que des ombres. Elle est incapable de les identifier. Elle m'a donné un seul élément de description valable : l'un était de taille moyenne, l'autre un peu plus grand. Ils devaient, d'après elle, porter des vêtements sombres, mais l'homme qui l'a frappée avait une chemise blanche. Elle a eu le temps d'entrevoir un éclair blanc, lorsqu'il s'est retourné pour la frapper. Elle suppose qu'ils portaient des chapeaux, mais elle n'en est pas sûre.

« Bon. L'un d'eux a tourné la tête et l'a vue, debout, près de son lit... Avec son pyjama blanc, elle était plutôt visible, dans l'obscurité. Il a fait un pas en avant, a bandé ses muscles, et lui a lancé deux coups de poing. Le premier, sans doute un direct du gauche, l'a atteinte à l'œil droit : demain, elle arborera un superbe coquart. Le second, qui visait probablement le menton, l'a atteinte à la mâchoire. Sur le côté gauche, ce dont je conclus qu'il devait s'agir d'une droite.

« Si le coup l'avait atteinte au menton, elle aurait été mise K.O. Mais à la mâchoire, ça l'a simplement fait décoller du sol, et ça l'a réexpédiée sur le lit qu'elle venait de quitter. Elle voyait des étoiles, mais n'était pas inconsciente. Elle a eu la réaction la plus intelligente en pareil cas : elle est restée étendue, comme si elle *était* inconsciente. Elle m'a dit qu'à cet instant précis, son esprit fonctionnait rapidement. Elle a tout de suite pensé qu'ils venaient pour *moi*. Ce qui était sensé. Non pas que je me connaisse des ennemis, Ed, mais bon Dieu, cette intrusion coïncidait parfaitement avec le récit de Mike. Bon Dieu, tout ça ne rimait à rien, s'ils en avaient après *elle*.

— Ils étaient peut-être venus là pour la kidnapper, suggérai-je.

— Elle n'a pas retenu cette hypothèse, je crois. Elle a pensé qu'ils étaient à ma recherche, et s'étaient trompés de chambre.

Son plan était d'attendre qu'ils sortent, et de foncer aussitôt refermer sa porte à clé. En sécurité, derrière la porte fermée, elle se serait mise à hurler pour me réveiller, avant qu'ils n'entrent dans ma chambre.

— Fichtre. Elle a réagi d'une manière drôlement intelligente, dis-je. Ce qu'elle pouvait faire de mieux... Mais...

— Mais elle ne l'a pas fait. Ils n'ont pas refermé la porte derrière eux, ils l'ont laissée entrebâillée. Elle a couru à la porte, et elle a écouté... Elle a entendu leurs pas : ils descendaient l'escalier. Ils n'allaien pas dans ma chambre. Elle a attendu une minute, pour être sûre qu'ils aient disparu, et elle est entrée dans ma chambre. Elle m'a réveillé. Là, elle a craqué, et s'est mise à pleurer. J'ai mis une bonne minute à lui extirper suffisamment d'éléments pour pouvoir agir. J'ai pris un pistolet et j'ai descendu l'escalier. Arrivé au rez-de-chaussée, j'ai constaté que la porte d'entrée était entrouverte. Ils avaient vraisemblablement filé.

— Mais vous tenez quand même à passer la maison au peigne fin ?

— Absolument. Avec George. On sera quatre. Je lui ai demandé d'apporter une autre arme, en plus de la sienne.

— Vous gardez... Vous gardiez un pistolet dans l'un des tiroirs fermés à clé de votre bureau, et un autre dans votre chambre, repris-je. Mike connaît-il l'existence de ces deux pistolets ?

— Non, il ignore qu'il y a des pistolets à la maison. Le pistolet que je garde dans ma chambre n'est pas sous clé, mais je le cache à un endroit où il n'aurait jamais l'idée de chercher, même s'il soupçonne son existence.

Je crus entendre un bruit derrière moi. Je me retournai. Le petit docteur descendait l'escalier. J'adressai un signe de tête à Dolan, et reculai d'un pas pour laisser passer le docteur. Je m'installai dans le couloir. Dolan pouvait me demander de fermer la porte, afin de parler au docteur en privé. Il ne me le demanda pas.

— Elle n'a rien, monsieur Dolan, annonça le docteur, affable. Enfin, à part ce que vous m'aviez dit. Un coquart, et des contusions à la mâchoire.

— Vous êtes certain qu'elle n'a rien de cassé ?

— Absolument. Si vous voulez être complètement rassuré, prenez-lui un rendez-vous chez le dentiste. Il lui fera un examen des dents des maxillaires gauches, mais selon moi, elle ne risque d'en perdre aucune.

— Vous n'estimez pas nécessaire qu'elle passe à votre cabinet, demain ? Pour un examen complet ?

— Non, ce n'est pas nécessaire. Je lui ai donné un calmant. Avant une heure, elle sera endormie. Son état mental ne me semble pas perturbé, mais ce serait sans doute une bonne idée de continuer à lui tenir compagnie, jusqu'à ce qu'elle s'endorme. De ce point de vue, votre gouvernante me paraît une femme très compétente.

— Elle l'est, effectivement, dit Dolan. Angela a cours demain. Vous l'autorisez à sortir, ou doit-elle rester à la maison ?

Le docteur haussa les épaules :

— Si elle a envie de sortir, je ne vois pas la raison de le lui interdire. Elle souhaitera sûrement porter des lunettes de soleil, pour camoufler son coquart. Si vous voulez, je peux vous indiquer un esthéticien qui lui ferait un joli maquillage. Je n'ai pas son numéro de téléphone sur moi, mais si elle le souhaite, elle peut m'appeler à mon bureau, demain matin.

Je raccompagnai le docteur à la porte, pour m'assurer qu'il ne la refermait pas derrière lui. J'en profitai pour jeter un coup d'œil sur la rue, pendant qu'il remontait dans sa voiture. Toujours pas de George Steck à l'horizon.

Je vins reprendre mon poste d'observation, dans l'embrasure de la porte du bureau.

— Ce type, Steck, lançai-je. Vous avez confiance en lui, monsieur Dolan ?

— Raisonnement. Pourquoi ?

— Je me demandais simplement si vous l'avez appelé parce que vous avez vraiment besoin de lui, ou si vous désiriez vérifier qu'il était bien chez lui, quand on a agressé Angela.

— Ce n'est pas un mal de vérifier certaines choses, hein ? Non qu'il ait, à ma connaissance, une raison particulière de s'introduire ici et d'agresser Angela.

— Mais vous n'en avez pas écarté l'hypothèse, remarquai-je.

Et les Hunter ? Vous ne nous avez pas téléphoné. Auriez-vous envoyé Robert juste pour être sûr qu'on était bien couchés, et non debout et habillés ?

Il eut un petit rire, bref et aigu. Presque un glapissement.

— Non, *vraiment*, je n'y ai même pas songé. Je vous ai envoyé Robert parce que j'avais besoin du téléphone pour appeler le docteur Agnew. Je me suis dit qu'il irait plus vite que mon troisième coup de fil. En plus, je préférais ne pas l'avoir dans mes jambes, pendant que je téléphonais.

— Ah ça ! pour aller vite, il est allé vite, dis-je. Cette agression ne change pas vos projets, monsieur Dolan ?

— Quels projets ?

— Vous devez conduire Mike chez le psychologue, demain. Or, j'ai bien l'impression, désormais, qu'il n'a *ni* rêvé, *ni* imaginé la conversation d'hier après-midi.

— Bon Dieu ! Et Angela n'a sûrement pas rêvé, ni imaginé, ce qui lui est arrivé cette nuit. Si vous pouviez voir son visage...

J'avais certes très envie de la voir, mais je ne trouvais aucun prétexte valable pour demander à lui parler. Et en plus, elle était sous sédatif.

Dolan soupira :

— Ouais, ça *change* tout à propos de Mike. Je ne l'emmènerai pas demain chez le psychologue... à moins que je découvre ce qui se cache derrière tout cela... Bordel, j'aimerais que George soit là, pour qu'on commence enfin les recherches.

Il jeta un coup d'œil impatient à sa montre-bracelet.

— Écoutez, monsieur Dolan, repris-je. C'est très bien de passer au peigne fin toutes les pièces de cette maison. Mais vous ne pensez pas que c'est aller un peu vite en besogne ? Je m'explique. On devrait peut-être d'abord rediscuter de cette affaire. Voir si quelqu'un a une idée de l'identité de ces deux types, et de la raison de leur intrusion chez vous. De ce qu'ils veulent – ou plutôt de ce qu'ils voulaient. Ils ont probablement fichu le camp, et il n'y a donc pas le feu. S'ils ne se sont pas tirés et s'ils se planquent quelque part – je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi vous n'écartez pas définitivement cette hypothèse – il n'y a pas le feu non plus. Mais... attendez. Voilà une voiture.

Je retournai à la porte d'entrée. Une Cadillac venait de se ranger contre le trottoir, à l'endroit même où le docteur avait garé son véhicule. Deux hommes en sortaient. L'un était George Steck. Le type grand et beau gosse, que j'avais aperçu brièvement, la nuit précédente. L'autre était un petit peu plus âgé, un petit peu plus petit – en comparaison de Steck – et présentait une étrange combinaison physique : un corps svelte et un visage rond, une vraie face de pleine lune. Son allure me semblait vaguement familière : comme celle de quelqu'un qu'on a déjà vu, mais qu'on n'arrive pas à résituer. Il me lança un regard tranquille, comme s'il m'avait déjà vu, lui aussi, puis il attendit que Steck fasse le tour de la voiture et lui montre le chemin.

Steck s'arrêta sur la première des trois marches de pierre, et me regarda, sans antipathie ni plaisir particulier.

— Vous êtes... voyons, Ed Hunter ? Que faites-vous là ?

— La même chose que vous, répondis-je. M. Dolan m'a envoyé chercher. Il vous attend dans son bureau.

Je reculai d'un pas pour les laisser passer, refermai définitivement la porte d'entrée, et les suivis jusqu'au bureau de Dolan, où je me remis en faction.

Dolan s'était rassis dans son fauteuil. « Salut George », dit-il à Steck. Et à l'autre gars : « Salut Ernie. » Puis, à Steck :

— Je suis heureux que tu l'aises amené avec toi, George. Mais comment se fait-il ? Il était avec toi, quand je t'ai téléphoné ?

Steck secoua négativement la tête :

— Vous m'avez dit d'apporter un flingue de plus, Vince, mais vous avez raccroché avant que j'aie le temps de vous demander si ce que vous vouliez, c'était juste un flingue ou aussi un porte-flingue. Ernie habite à côté de chez moi, sur votre route, j'ai donc choisi la sécurité. Je vous ai apporté ça... (Il sortit de l'une des poches de son veston un lourd automatique 45, et le tendit, crosse en avant à Dolan.)... et j'ai pris Ernie au passage. Il a sa propre artillerie.

— Très bien, fit Dolan. On est cinq hommes armés. C'est largement suffisant.

Steck me regarda par-dessus son épaule, puis regarda Dolan. Son étonnement, à propos de l'identité du cinquième homme, se

lisait sur son visage. Dolan anticipa sa question :

— L'oncle d'Ed. Son associé, aussi. Il surveille la porte de derrière et...

Ce fut moi, cette fois, qui interrompis la conversation. J'avais entendu du bruit dans l'escalier, au bout du couloir, et je m'étais reculé pour regarder. Deux femmes descendaient les marches.

Angela était devant. Elle avait passé, par-dessus son pyjama blanc, une robe de chambre ouatinée, de teinte bleu clair. Une bande de gaze blanche, enroulée diagonalement autour de son crâne, recouvrait son œil droit. Cela me fit un effet quasi érotique. Le contraste de la gaze avec sa chevelure noire – un noir presque bleuté – était magnifique. La légère pâleur de son visage soulignait la rougeur et la légère enflure de sa joue gauche endolorie. Mais son œil valide était brillant et bien éveillé. Elle s'était même donné la peine de mettre du rouge sur ses lèvres, avant de descendre. À mon intention ? Je me posai mentalement la question. Son père l'avait sans doute prévenue, à un moment ou à un autre, qu'il avait envoyé Robert nous chercher.

Une femme corpulente aux cheveux gris la suivait, d'un air désapprobateur. Sûrement Mme Anderson, la gouvernante.

Je jetai un regard dans le bureau, le temps de dire :

— Voilà votre fille, monsieur Dolan.

Il se leva et fit le tour de son bureau, pendant que je m'écartais pour la laisser passer. Elle me sourit et dit :

— Hello ! Ed Hunter...

Une délicate attention, pensai-je.

— Hello ! mademoiselle Dolan, répondis-je.

Elle atteignit l'embrasure de la porte en même temps que Dolan. Il lui barra le passage pendant quelques secondes.

— Angela, dit-il, tu devrais être dans ta chambre à essayer de dormir. Le docteur Agnew t'a donné un sédatif et...

— Voyons, papa, dit-elle. Après ce qui m'est arrivé, j'ai le *droit* de savoir ce qui se passe. (Sa voix était douce, mais son ton était ferme.) Je suis complètement réveillée, et je me sens très bien. Ce sédatif n'agira pas tout de suite... s'il doit agir. D'ailleurs, l'une des raisons pour lesquelles je suis descendue, c'est que j'ai besoin d'un verre. Corsé. Il m'aidera à m'endormir

mieux que six sédatifs.

Dolan grogna :

— Tu aurais dû envoyer Mme Anderson t'en chercher un.

— Si tu ne lui avais pas ordonné de ne me quitter sous aucun prétexte, j'aurais peut-être pu l'envoyer. Mais je désire surtout savoir ce qui se passe. Je suis une femme libre, blanche, majeure et vaccinée. En plus, je suis directement concernée. Je veux donc tout savoir.

Il abandonna, et la laissa passer.

— Hello ! George, Ernie, dit-elle. (Elle fouilla la pièce du regard.) Je croyais que tu avais fait chercher les deux Hunter, papa. L'oncle d'Ed n'était pas libre ?

Répondant à la place de Dolan, je ne ratai pas l'occasion de balancer une vacherie :

— On l'a envoyé en exil en Sibérie, mademoiselle Dolan. Il fait le guet à la porte de derrière.

Elle se dirigea vers le fauteuil latéral, mais s'arrêta net, et fit demi-tour.

— Bon, je vais y aller. Je me présenterai moi-même. Et, papa, au passage, j'en profiterai pour me servir ce verre.

— Très bien, dit Dolan. Mais reviens immédiatement ici. Je veux avoir l'esprit tranquille, quand on fouillera la maison. Ed, accompagnez-la et assurez-vous que ça ne prenne pas plus d'une minute. George, prends la place d'Ed, et surveille la porte d'entrée. Personne ne doit entrer ni sortir.

12

Angela passa devant moi. Je la suivis le long du couloir. J'entendis, derrière moi, Dolan dire à la gouvernante :

— Vous pouvez retourner vous coucher, madame Anderson. Merci de votre aide. Et, oh ! en passant, voulez-vous jeter un coup d'œil dans la chambre de Mike ? Assurez-vous qu'il va bien, et qu'il ne s'est pas réveillé.

Je suivis Angela dans le salon. La pièce était restée éclairée. Je m'attendais à ce qu'elle s'arrête devant le petit bar. Elle ne s'y arrêta pas, mais dut deviner mes pensées, car elle m'expliqua :

— Il y a de l'alcool dans les placards de la cuisine, Ed. Inutile de perdre du temps.

Elle sortit du salon ; je la suivis dans la grande salle à manger. On longea la longue table familiale, et l'on se dirigea vers une porte, à l'extrémité de la pièce. La salle à manger n'était pas éclairée, mais la lumière provenant du salon était suffisante, pour trouver son chemin sans difficulté.

Je n'étais guère à plus d'un mètre derrière Angela, lorsqu'à mi-distance de la table et de la porte, elle s'arrêta brusquement, se retourna, et se précipita dans mes bras.

Je ne m'y attendais pas du tout. Elle a mis ses bras autour de mon cou et m'a murmuré :

— Oh ! Ed, serre-moi fort. J'ai *peur*. J'ai prétendu le contraire tout à l'heure, mais j'ai peur.

— Je ne te le reproche pas, mon chou, murmurai-je à mon tour. As-tu une idée de l'identité de ces hommes ? De leur but ?

— Mon Dieu ! Je le voudrais bien. C'est si... si *incompréhensible*. Ils avaient certainement une *raison* de venir ici, mais... Bon, ils m'ont frappée, et j'ai fait semblant d'être inconsciente... Alors, pourquoi ne m'ont-ils pas ligotée et

bâillonnée ? Pourquoi n'ont-ils pas été plus loin ?

Je me posais également la question, mais je ne connaissais pas la réponse. Je n'en connaissais même aucune. Absolument aucune. Et Dolan aussi devait être très déconcerté. Pour cette raison, sans doute n'excluait-il pas l'hypothèse que ces hommes fussent encore ici, cachés quelque part dans la maison, à attendre. Et la porte d'entrée restée ouverte... ? N'aurait-il pas été plus logique de la refermer derrière soi, pour retarder d'éventuels poursuivants, au lieu de révéler l'endroit par lequel on était sorti ?

Mais il leur aurait été aussi facile d'ouvrir la porte pour faire croire qu'ils s'étaient enfuis, puis de revenir subrepticement, et de se cacher quelque part dans la maison. Ils avaient eu tout le temps nécessaire. Angela est entrée dans la chambre de son père, alors qu'ils atteignaient le rez-de-chaussée. Or, Dolan a bien mis une minute à tirer un récit cohérent d'une Angela en larmes, à prendre le pistolet dans sa cachette, et à dévaler l'escalier, l'arme au poing.

Pour l'instant, cependant, la seule chose à faire était de rassurer Angela.

— Quelles que soient leurs raisons, Angela, lui dis-je, je ne pense pas que tu doives encore avoir peur. Ils avaient l'occasion de te blesser – grièvement, je veux dire – et ils ne l'ont pas fait. Ton père est sur ses gardes, à présent. Il ne les laissera plus recommencer. D'ailleurs, l'incident de cette nuit ne se serait peut-être pas produit, s'il avait pris Mike au sérieux.

Elle acquiesça d'un lent signe de tête. En définitive, je l'avais peut-être un peu rassurée.

— Embrasse-moi encore, Ed, avant qu'on reparte.

Je l'embrassai. Un baiser très très long. Et très doux. Pas un baiser passionné, un baiser tendre, auquel elle répondit, en y mettant exactement les mêmes sentiments.

Puis, elle reprit sa marche, et franchit la porte, à l'autre bout de la salle à manger. On traversa une petite pièce, du style garde-manger d'autrefois, et l'on entra dans la cuisine : grande, moderne et remarquablement équipée. Uncle Am était assis sur une chaise qu'il avait calée le dossier contre la porte. Il se remit immédiatement sur ses pieds.

— Am Hunter ? Je suis Angela. Ed m'a tellement parlé de vous. Vous correspondez parfaitement à la description qu'il m'a donnée.

Elle traversa rapidement la pièce pour le rejoindre, et lui tendit la main. Oncle Am arbora un sourire éclatant quand il la serra.

— J'ai l'air si moche que ça ? lui demanda-t-il.

— Si bien que ça, au contraire, répondit-elle. C'est moi qui tiens à m'excuser pour mon allure. Mais ce n'était pas intentionnel.

J'interrompis immédiatement leur marivaudage. Je ne voulais pas laisser à Oncle Am le temps de lui tourner un compliment.

— Angela, montre-moi où vous cachez vos alcools. Je te prépare ton verre.

Elle m'indiqua du doigt trois endroits :

— Là, les verres, là, le whisky, et là, le soda. Prépare trois verres si vous avez envie de prendre quelque chose, ton oncle et toi.

Je m'apprêtai à décliner sa proposition, mais Oncle Am m'en empêcha :

— Petit, dit-il, je boirais bien un whisky sec. Je suis encore endormi, et ça pourrait m'aider à me réveiller complètement.

Puisqu'il en voulait un, j'en pris un aussi. Je trouvai une bouteille de Jack Daniels, et j'en versai un double, avec du soda, dans un grand verre, pour Angela. Je trouvai deux petits verres, et j'en versai deux simples, sans eau, pour Oncle Am et moi. Je donnai le grand verre à Angela. Oncle Am prit le sien. Il le leva vers elle, et dit :

— À notre rencontre, finalement.

On but tous les trois au toast qu'il venait de porter. Oncle Am et moi fîmes cul sec. Angela avala son bourbon à petites gorgées. Puis, Oncle Am éclata de rire :

— Je viens juste de me rendre compte du mot que j'ai prononcé. « Finalement. » Il y a à peine plus d'une journée, j'ignorais complètement votre existence. Cela semble impossible.

Il posa son verre et se tourna vers moi :

— Petit, que se passe-t-il là-bas ? Combien de temps vais-je rester ici, à l'écart de l'action ?

Je lui résumai brièvement la situation, ajoutant :

— Il désire probablement qu'on surveille chacun une porte. Je te promets qu'on te rappellera, dès que les recherches seront terminées.

Angela sourit à Oncle Am :

— J'ai été très heureuse de faire votre connaissance, Am, même si ce fut une brève rencontre. P'pa m'aura sans doute renvoyée au lit, quand il vous libérera de votre exil sibérien... comme dit Ed.

— Merci, Angela, répondit Oncle Am. J'espère vous revoir un jour. (Puis, se tournant vers moi :) Petit, avant de te remettre en faction, tu ferais mieux d'effacer le rouge à lèvres sur ton museau.

Je marmonnai des remerciements, sortis mon mouchoir, et me frottai brutalement les lèvres. Mais il n'y avait pas de rouge sur le mouchoir. Angela éclata de rire. Si ça ne ressemblait pas tant à un foutu cliché, je pourrais dire que son rire avait le son argentin de clochettes tintinnabulantes. Bon Dieu ! je le dis de toute façon, cliché ou pas cliché.

— Ed, ton oncle t'a bluffé, fit-elle, et tu nous as trahis, tous les deux. Tu n'as pas de traces de rouge à lèvres. C'est un modèle qui ne laisse pas de marques.

Il n'y avait peut-être pas de rouge sur mon mouchoir, mais il suffisait de sentir la chaleur qui me brûlait les joues, pour deviner que mon visage était écarlate. Je grommelai quelques mots, à l'intention d'Oncle Am, qui me souriait de toutes ses dents. Comme ce foutu chat de Chester – si je peux me permettre deux clichés d'affilée. Je lui promis que je lui revaudrais ça plus tard. Et je suivis Angela, qui était déjà près de la porte séparant la cuisine du « garde-manger ».

Mais avant de quitter la pièce, elle se retourna, et demanda :

— Am, me permettez-vous de vous poser une question ?

Il hocha la tête :

— Bien sûr.

— « Madame Murphy,

Qui donc a mis

Une paire de bottes

Dans la cocotte ? »

Il lui sourit :

— « Madame Murphy,

Qui donc a mis

Un gros orteil

Dans la bouteille ? »

Elle ne put retenir une moue de dépit.

— Vous gagnez. Le vôtre est plus curieux plus surréaliste. Je trouverai un meilleur quatrain, la prochaine fois. J'ai saisi le principe.

Elle entra dans la petite pièce, style « garde-manger ». Je la suivis. J'entendais, derrière moi, glousser Oncle Am. Il l'aimait bien, c'était évident.

Elle ne s'arrêta pas, jusqu'à ce qu'on revienne dans le bureau de son père. Dolan était assis dans le fauteuil, derrière son bureau. Steck était debout dans l'embrasure de la porte. Il recula pour laisser passer Angela, et la suivit dans la pièce. Je repris mon poste d'observation. Le type à face de pleine lune, le dénommé Ernie, était confortablement enfoncé dans le fauteuil latéral. Il se leva rapidement, pour le laisser à Angela.

Quand elle s'assit dans le fauteuil, Dolan grogna à sa fille quelques mots de reproche sur le temps qu'elle avait mis. Mais il s'attendrit, et lorsqu'il se leva pour faire le tour du bureau, il lui tapota l'épaule.

— Ce n'est pas grave, chérie, dit-il. Excuse-moi une seconde. Je donne à George et Ernie le programme des opérations.

Il se tourna vers moi :

— Ed, vous restez où vous êtes ; Am, aussi, reste où il est. On commence par le grenier, et on ratisse toute la maison, jusqu'au sous-sol.

— Pourquoi ne commence-t-on pas par le sous-sol ? demanda Steck. S'ils se *planquent* dans la maison, ce ne peut être qu'au sous-sol. Ils n'ont sûrement pas pris le risque de remonter l'escalier, puisque Angela les a entendus descendre.

— Vrai. Mais, s'ils sont au sous-sol, ils continueront d'attendre. Je préfère commencer par le haut. Aucun des domestiques n'a dû se rendormir, et on pourra fouiller leurs

chambres, sans risquer de les réveiller. Pas d'autres suggestions avant de commencer ?

— Une seule, dit Steck. Si ce détective, là-bas, dans la cuisine, n'a pour mission que de surveiller la porte de derrière, il peut tout aussi bien surveiller la partie arrière de l'escalier. Il pourra ainsi s'assurer qu'à part nous, personne ne monte ou ne descend l'escalier. Ce serait bête que quelqu'un, venu du bas, nous surprenne, pendant qu'on explore les étages.

— Très bonne idée, George. On va lui expliquer, avant de monter. Allons-y.

Je m'écartai pour les laisser passer. Dolan passa le dernier. Il s'arrêta dans l'embrasure de la porte, pour s'adresser à Angela.

— Chérie, dit-il, puisque tu es dans mon bureau, restes-y jusqu'à ce qu'on en ait terminé, là-haut. Comme cela, quand tu retourneras te coucher, je serai sûr que tu seras en sécurité. Tu n'as pas encore sommeil, non ?

Angela secoua la tête.

— Je vais très bien, papa. Ne t'inquiète pas pour moi.

— Brave petite fille. On n'en aura pas pour longtemps.

Il fit demi-tour et rejoignit les autres. Je l'entendis leur dire :

« Je passe devant. Am ne vous connaît pas, vous deux. Et je ne veux pas de coups de feu. Ce serait la catastrophe.

Puis, je n'entendis plus rien.

Je m'appuyai contre le chambranle de la porte, et demandai à Angela si son visage lui faisait mal.

— Pas très, Ed. J'ai des picotements dans l'œil, mais ça me fait moins mal que tout à l'heure. Le docteur a posé une sorte de compresse. (Elle caressa précautionneusement sa joue, du bout de ses doigts.) Quand je la touche, ma mâchoire est encore un peu douloureuse, mais sinon, je ne sens rien. Je suppose que, pendant un jour ou deux, je vais devoir manger liquide.

— Angela, d'après toi, comment ces types s'y sont-ils pris pour entrer ?

— Avec une clé, naturellement. Je ne vois pas d'autre moyen, Ed. La maison a l'air conditionné, et les fenêtres sont hermétiquement fermées. Il n'y a d'ailleurs des fenêtres que sur la façade et derrière, puisque la maison est encastrée entre deux immeubles.

« Ils ont probablement pénétré dans la maison par la porte d'entrée. J'ai mis le verrou, à la porte de derrière, quand je suis rentrée, vers minuit. Donc, à moins qu'ils soient entrés par derrière avant minuit, et se soient cachés pendant plus de deux heures, ils n'ont pu entrer que par la porte de devant.

— Je ne vois pas pourquoi ils se seraient cachés pendant deux heures. Ni pourquoi ils continueraient toujours à se cacher.

— Ils sont probablement partis. Mais je comprends papa : il veut en être sûr à cent pour cent. Moi aussi, je me sentirai plus rassurée, quand on aura la *certitude* qu'ils sont partis.

— Mais comment ont-ils pu avoir une clé ? Je suppose que ton père ne s'amuse pas à les distribuer à la ronde ?

— Non, évidemment. Mais il y a sept jeux de clés dans la maison. Il ne doit pas être trop difficile d'en subtiliser une, le temps d'en faire faire un double, ou même d'en prendre l'empreinte, pour en faire un double ensuite.

— Possible, dis-je. Je suppose que dès aujourd'hui, ton père fera changer les serrures.

— S'il n'y pense pas, je ne manquerai pas de lui conseiller. Je lui soufflerai aussi de ne distribuer à *personne* les nouvelles clés. Ça créera des dérangements, au début, s'il faut ouvrir la porte, au coup de sonnette, chaque fois que l'un de nous rentrera, mais on s'en accommodera pendant quelque temps.

« Et je lui ferai une autre suggestion : installer un verrou à la porte d'entrée. Le dernier rentré fermera le verrou : c'est ainsi qu'on procède déjà avec la porte de derrière. S'il y en avait eu un devant, papa l'aurait fermé cette nuit, avant d'aller se coucher, puisqu'il savait que je rentrais par le garage, et on n'aurait sans doute pas eu ces visiteurs nocturnes.

Tout cela me paraissait très judicieux. Je le lui dis. Puis j'entendis un bruit derrière moi. Je me retournai. Dolan descendait l'escalier. George Steck et Ernie le suivaient. Quand ils atteignirent la dernière marche, il se retourna pour leur dire :

— C'est bon, les gars, fouillez toutes les pièces du rez-de-chaussée. Je veux parler à Angela.

— D'accord, répondit Steck. On fouille aussi le sous-sol, ou on vous attend à l'entrée ?

— Attendez-moi. Je vous rejoindrai dans cinq minutes.

Dolan bifurqua vers moi. Je reculai dans le bureau, pour le laisser passer.

— Bon, dit-il, il n'y a pas d'étranger en haut.

— Sylvia va bien ? lui demanda Angela.

Il hocha la tête.

— Elle a dû ingurgiter un ou deux verres de plus qu'à son habitude. Elle dort à poings fermés. Elle ne s'est même pas réveillée, quand j'ai fouillé sa chambre.

— Pauvre Sylvia. Mais ça me donne une idée, papa... Puis-je avoir un second verre, à présent ? (Elle montra son verre.) Ed peut aller m'en préparer un, puisque tu es là ?

— Bien sûr, dis-je. Avec plaisir. (J'entrai dans la pièce et m'emparai de son verre.) Pendant que je vous le prépare, profitez-en donc pour confier à votre père toutes vos suggestions sur les serrures et les clés.

Elle hocha la tête, et commença à lui livrer ses réflexions, avant même que j'aie quitté la pièce.

Dolan s'en alla, dès que je revins avec le verre d'Angela.

Je mis à profit le temps qui restait avant leur retour pour entendre, de la bouche même d'Angela, le récit des événements de la nuit. Sa version ne différait pas de celle de Dolan.

Ils revinrent dix minutes après. Les recherches au sous-sol étaient terminées. Et cette fois, Oncle Am les accompagnait. On l'avait finalement autorisé à quitter la Sibérie.

13

Il était 3 h 30 du matin. Une heure et demie seulement après le début de toute cette agitation. La maison, à présent, était calme. À part trois rescapés : Dolan, Oncle Am et moi, tout le monde était couché. On était en réunion dans le bureau de Dolan.

La maison était débarrassée de ses visiteurs. Et ils ne reviendraient pas, au moins pendant le reste de la nuit, car un verrou, identique à celui de la porte de derrière, avait été posé sur la porte d'entrée. En explorant le sous-sol, Dolan avait découvert un second verrou, dans une boîte à outils, et il l'avait rapporté, avec les outils nécessaires. Ernie, le type à la face de pleine lune, s'était proposé pour l'installer. Il avait terminé son travail, il y avait dix minutes à peine. Steck et lui s'étaient offerts de rester, aussi longtemps que Dolan le souhaiterait, mais ce dernier leur avait dit que leur présence n'était plus indispensable, et qu'ils pouvaient filer. Avec ses remerciements en prime. Puis, il avait verrouillé la porte derrière eux.

Angela s'était aperçue finalement qu'elle avait sommeil et très envie de se coucher. Dolan l'avait raccompagnée à sa chambre. Je mis à profit les cinq minutes où l'on restait seuls, tous les deux, pour informer Oncle Am de ce que j'avais appris, et qu'il ignorait encore. Peu de choses, en vérité. Puis Dolan était venu nous rejoindre. Il nous dit qu'il serait très heureux de connaître nos idées, nos suggestions.

Je jetai à Oncle Am un regard, indiquant que c'était à lui de mener la discussion.

— D'abord, monsieur Dolan... commença-t-il.

Dolan l'interrompit :

— Appelez-moi Vince. Je vous appelle bien Am et Ed.

— D'accord, Vince. D'abord, il y a la question de savoir si l'on peut continuer à travailler pour vous. Je fais ici allusion à la légalité. Cette nuit, il y avait un cas d'urgence – ou ce qui semblait être un cas d'urgence – et l'on n'a pas voulu se lancer dans des arguties juridiques, sur le fait que vous avez préféré nous appeler, nous détectives privés, plutôt que les flics. Mais, si on doit continuer l'enquête, on est bien obligés de voir les choses différemment.

— Pourquoi cela, Am ? Il n'y a pas de loi qui oblige un citoyen, un chef de famille, à signaler un... un cambriolage – appelons ainsi l'incident de cette nuit – s'il ne le désire pas. Même si on lui avait volé quelque chose. Et autant que j'aie pu m'en rendre compte, on ne m'a rien volé. S'il y avait eu meurtre, ou un autre délit grave, je ne dis pas. Ou si Angela avait été grièvement blessée... Mais ce n'est pas le cas.

— Non, elle n'a pas été grièvement blessée. Si elle avait été blessée par balle, vous auriez dû avertir la police – et le docteur aussi, d'ailleurs. Mais elle n'a eu qu'un œil au beurre noir. Alors, évidemment... Mais ce n'est pas à cela que je faisais allusion. Que se serait-il passé, en fait, si votre hypothèse s'était révélée exacte, et si ces types étaient restés cachés dans la maison ? Que leur auriez-vous fait ?

— Bon Dieu, Am, comment voulez-vous que je le sache ? Tout aurait dépendu *d'eux*. S'ils étaient armés, et s'ils avaient tiré, je n'aurais pas eu le choix. Dans ce cas, j'aurais évidemment appelé la police. Je les aurais remis – enfin, ce qui en serait resté – aux policiers. Mais j'aurais été dans mon droit, de même que tous les gens qui m'auraient aidé. Cela aurait été de la légitime défense... sans oublier qu'on les aurait pris en flagrant délit.

— Mais s'ils avaient été désarmés ? Ou si, armés ou non, ils s'étaient rendus sans se battre ?

— Comment diable pourrais-je savoir maintenant ce que j'aurais fait d'eux, alors que je ne sais même pas ce qu'ils auraient pu *m'apprendre* sur les raisons de leur présence ici ? Je les aurais probablement livrés à la police, mais comment puis-je vous l'assurer ? Je leur aurais peut-être foutu la trouille... J'aurais peut-être poché quatre yeux pour l'œil

d'Angela. Je le répète, il n'y a aucune loi qui m'obligeait à les remettre aux flics. Mais il y a une chose que je *n'aurais pas* faite, et ça je peux vous l'assurer, c'est les tuer. Ou les faire abattre de sang-froid. Ou les emmener faire une dernière balade en voiture. Ou... Bon sang, Am, les temps ont changé. Je suis un homme d'affaires, pas un gangster. Mes affaires sont illégales. Voilà le point épineux. Aussi, moins j'ai de rapports avec les flics, et mieux je me porte. Aujourd'hui, c'est une administration réformatrice qui préside aux destinées de cette ville. Et je connais un D.A. qui serait particulièrement heureux d'avoir un bon prétexte pour me poser des questions embarrassantes.

Oncle Am hocha la tête :

— Je comprends, Vince. Mais maintenant, je vous soumets *notre* problème. Le mien et celui d'Ed, bien sûr. Vous aidiez à prendre en flagrant délit des criminels, cette nuit, d'accord, c'était une chose. Et je vous crois sur parole, quand vous m'affirmez que vous ne les auriez pas fait abattre de sang-froid, car dans ce cas, vous auriez dû également nous tuer, Ed et moi... et il y aurait eu un vrai massacre.

« Mais il y a autre chose. Admettons qu'on continue de travailler sur cette affaire, et qu'on découvre l'identité de ces types, les raisons pour lesquelles ils se sont introduits chez vous, ce qu'ils avaient en tête, et pourquoi ils ont échoué. Dieu sait comment on pourrait obtenir cette information ; ce n'est qu'une hypothèse d'école. Transmettriez-vous cette information à la police ? Ou vous chargeriez-vous personnellement de ces types ? Ce qui, alors, ferait de nous vos complices.

— Laissez-moi y réfléchir, Am. Attendez, je crois que je peux vous présenter les choses ainsi. D'abord, je ne peux pas vous promettre de livrer une information à la police, tant que je n'en connais pas la teneur. Mais... si vous acceptez de continuer à suivre cette affaire pour moi... je peux – et je veux – vous promettre une chose : pas d'exécutions, pas de justice privée. En tout cas, rien de plus illicite qu'une bonne dérouillée, et vous admettrez avec moi qu'ils le méritent, pour ce qu'ils ont osé faire à Angela. Cela, bien entendu, si l'on a la certitude qu'il ne s'agit que de petits malfrats qui ne méritent même pas d'être remis aux flics. D'accord ?

Oncle Am se tourna vers moi et, m'adressant discrètement une œillade, me demanda :

— Qu'en penses-tu, Ed ?

« Merci, mon Dieu », pensai-je d'abord. J'avais constamment retenu mon souffle, car j'avais peur qu'Oncle Am décide d'abandonner l'affaire. Ce qui aurait été une réaction justifiée. Que j'aurais d'ailleurs approuvée. Certes, j'aurais survécu : on ne meurt pas de curiosité, pas plus qu'on ne meurt d'amour ou de chagrin. Mais ça n'aurait pas été facile.

— M. Dolan a raison sur un point, Oncle Am, déclarai-je. Aucun crime n'a été commis.

— Petit, aucun crime n'a encore été commis. Et cet « encore », dans la phrase, c'est l'adverbe qui fait toute la différence. Si un crime est commis, il faudra le signaler à la police. Oh, quand ils apprendront ce qui s'est déjà passé, les flics ne seront pas très aimables avec nous. C'est le moins qu'on puisse dire. Je ne sais pas ce qui se cache derrière cette affaire, mais reconnaît que la situation est potentiellement explosive. Tu acceptes de courir le risque ?

— Oui, j'accepte, répondis-je, mais...

Dolan m'interrompit :

— Stop, les gars. J'imagine que vous ne prenez pas le mot risque au sens courant du terme ? J'imagine que vous faites allusion au risque de perdre vos licences de détectives privés. Exact ?

— Exact, admit Oncle Am.

— Dans ce cas, ne vous inquiétez pas. Si je n'ai pas appelé la police, cette nuit, c'est que je ne voulais pas d'une enquête officielle. Avec toutes ses conséquences : la maison pleine de policiers, et, probablement, pleine de journalistes. Si on les avait informés, les journaux auraient fait leurs choux gras des événements de cette nuit. Vous n'aurez aucun mal à imaginer les titres, en première page : « La guerre des gangs recommence. » Enfin, ce genre de prose. La pire chose qui pourrait arriver au Syndicat. Ma place, dans l'organisation, n'est pas si élevée que je puisse me sortir sans dommage d'une telle contre-publicité. Je pense que vous me comprenez.

« Mais cela ne veut pas dire que je n'aurai pas une

conversation tranquille avec un flic compréhensif... Un flic qui m'écouterà, qui sera de bon conseil, et qui gardera le secret sur cette affaire. Vous connaissez le Capitaine Brandt, au commissariat central ?

Oncle Am acquiesça d'un signe de tête.

— Je note tout de suite sur mon agenda de prendre rendez-vous avec lui, demain – enfin, aujourd'hui. Il vous connaît ?

Oncle Am hochâ à nouveau la tête :

— Je pense qu'il doit se souvenir de nous. On l'a rencontré fortuitement, mais à plusieurs reprises.

— Bien. Je lui expliquerai donc que, parce que je ne souhaitais pas l'intervention officielle de la police, je vous ai demandé, à vous les gars, d'enquêter sur des points bien précis. Votre responsabilité est-elle ainsi suffisamment dégagée ?

Oncle Am sourit :

— Oui, ça ira. Passons aux raisons de cette réunion tardive. Me permettez-vous de poser les premières questions ?

— Bien sûr. Allez-y.

Dolan se cala dans son fauteuil.

— Première hypothèse – uniquement pour l'éliminer. Supposons qu'il s'agissait de simples cambrioleurs rôdant dans le quartier, pour voler de l'argent. En gardez-vous beaucoup à la maison ?

— Non, j'en garde très peu. Et, en tout cas, pas l'argent de l'Organisation. On le planque ailleurs. Oh, une fois de temps en temps, je rapporte ici, pour la nuit, quelques milliers de dollars, que je dois déposer à la banque le lendemain, ou que je dois remettre à... disons un book, qui a besoin d'une grosse somme pour régler des paris gagnants. Mais, actuellement, je n'ai pas ce genre d'argent ici, et je n'en ai pas eu depuis quinze jours.

Il indiqua du doigt un petit coffre-fort, parfaitement visible à l'extrémité de la pièce :

— Il serait planqué là, si j'en avais. En fait, ce coffre contient tout au plus quatre cents dollars. Mon argent de poche... Je règle pas mal de factures en liquide, et j'essaie d'avoir toujours cette somme à ma disposition. Il contient aussi des papiers personnels. Mais aucun registre de l'Organisation.

— Ce n'est donc pas ici que vous traitez vos affaires ?

— Non, j'ai des bureaux – un ensemble de bureaux – dans le Loop. Et pour anticiper votre prochaine question... Oui, mon fric est toujours dans le coffre. Je l'ai ouvert, et j'ai vérifié, en vous attendant, après avoir passé mes deux coups de téléphone.

Oncle Am hocha la tête :

— Avez-vous également vérifié si on vous a dérobé des objets de valeur ? Ces types ne savaient peut-être pas comment fracturer un coffre.

— Sylvia et Angela possèdent, toutes les deux, des fourrures et des bijoux. Ils n'ont rien volé dans la chambre d'Angela, puisqu'elle était réveillée, lorsqu'ils y sont entrés. J'ai regardé dans l'armoire de Sylvia, et dans son coffre à bijoux, pendant que je fouillais sa chambre. Il ne manquait rien. S'ils étaient entrés dans sa chambre au lieu de celle d'Angela, ils auraient pu emporter ce qu'ils voulaient. Sylvia ne s'est même pas réveillée, quand j'ai allumé la lumière. (Il eut un rire sans gaieté.) Si c'était – comme vous dites – de simples cambrioleurs, ce serait une belle bande d'imbéciles. Non, je ne peux vraiment pas retenir cette hypothèse.

— Seconde hypothèse : des kidnappeurs, venus enlever Mike. Je sais que cette hypothèse ne colle pas avec la conversation qu'il a surprise, l'autre après-midi, mais oublions une seconde ce qu'il a entendu. L'argent et les bijoux détenus ici, c'est de la gnognote à côté de ce que vous seriez prêt à payer pour qu'on vous rende votre fils.

— Et je paierais la même somme pour qu'on me rende Angela. Des kidnappeurs sauraient ça. Personne ne prépare un kidnapping sans se renseigner auparavant sur les habitudes de la victime. Donc, ils auraient su qui était Angela. Vous me direz qu'ils étaient venus enlever un petit garçon, et pas une jeune femme... mais l'objection est mince, convenez-en. Ils ont bien pensé à frapper. Pourquoi en sont-ils restés là ? Pourquoi ne l'ont-ils pas ligotée et bâillonnée ? Non, je crois que ce n'étaient pas mes enfants qui les intéressaient.

Il soupira.

— Mais je vais tout de même éloigner Mike, quelque temps, de cette maison. Je n'aimerais pas qu'il connaisse d'autres expériences désagréables. L'année scolaire s'achève dans dix

jours, et je lui ai promis de l'envoyer dans un village de vacances, dans le Wisconsin. Il ne va pas redoubler sa classe parce qu'il manque dix jours. Je téléphonera au camp, afin qu'il parte dès demain. Deux de mes gars, en qui j'ai entièrement confiance, le conduiront en voiture.

— C'est une très bonne idée, affirmai-je. Et vous pensez qu'Angela ne court plus aucun danger ?

— Oui. Ils ont eu leur chance, cette nuit, s'ils en avaient vraiment après elle. Mais elle est assez grande pour décider elle-même ce qu'elle doit faire. Si elle veut quitter Chicago quelque temps, elle le peut. Je lui ai promis de lui payer un voyage en Europe, dans un proche avenir. Si elle en a envie, elle peut traverser l'Océan, dès qu'elle sera rétablie.

— On considère donc comme improbables le cambriolage et le kidnapping. Vous devinez ce qui nous reste ?

— Bien sûr. Moi. C'étaient probablement des tueurs à gages... mais des minables, à en juger par leur comportement.

— Estimez-vous heureux qu'ils *aient été* des minables. Vous vous connaissez des ennemis ? Quelqu'un qui souhaiterait votre mort ?

— Personne. Je vous le jure. Je vais y réfléchir à tête reposée, mais laissons cela pour l'instant. Oublions les hypothèses, et tenons-nous-en aux faits.

— Quel fait en particulier ? demanda Uncle Am.

Dolan hocha la tête :

— Le fait que ces hommes étaient ici cette nuit. Ils ne sont pas entrés par effraction. Ils n'ont pas crocheté la serrure. Ce sont de bonnes serrures, on ne peut pas les ouvrir avec une carte plastifiée, ni avec un simple rossignol. De plus, il n'y a aucune éraflure sur les portes. Je l'ai vérifié.

« Ils avaient donc une clé. Ou alors, on les a fait entrer de l'intérieur. Ce qui revient exactement au même. Je ne dis pas que c'était un coup exécuté par des malfrats, disposant d'un complice à l'intérieur... Mais ils ont très bien pu avoir l'aide d'une des personnes logeant dans cette maison. Comme, par exemple, un domestique, qu'ils auraient soudoyé, pour qu'il leur prête sa clé, le temps de la reproduire. Je ne dis pas que c'est ce qui s'est passé, mais il faut tenir compte de cette éventualité, et

procéder aux vérifications nécessaires. Ce sera votre boulot, Am... à vous et Ed, évidemment. À mon avis, c'est tout ce que vous pouvez faire pour moi, désormais.

— Avez-vous une raison de soupçonner plus particulièrement l'un de vos domestiques ? demandai-je.

— Oui et non. La femme de chambre, Elsie, ferait la suspecte la plus vraisemblable, car elle n'est à mon service que depuis peu. Une quinzaine de jours, seulement. On pourrait l'avoir introduite ici délibérément. Tiens, demain, il faut que je pense à interroger Mme Anderson : comment a-t-elle engagé cette fille ? S'est-elle adressée à une agence, etc. Enfin, tout ce qu'elle sait sur elle. Moi, je ne connais même pas son nom de famille. Voilà, d'ailleurs, qui devrait vous occuper un moment. Oh !... a-t-elle vu l'un d'entre vous ?

Oncle Am hocha négativement la tête. Je dis :

— Elle m'a ouvert la porte, cet après-midi, quand je suis venu voir votre épouse. Et je l'ai revue cette nuit.

— Alors il vous sera impossible de la filer, Ed. Mais vous, Am, surveillez ses faits et gestes, lors de son prochain jour de congé. J'en ignore d'ailleurs la date.

« Et Robert Sideco. Il est à mon service depuis quatre ans. Je l'ai moi-même engagé, et je suis certain qu'il n'est entré ici ni comme espion, ni comme complice. C'était l'homme à tout faire d'un de mes amis, mort aujourd'hui. Un ami qui n'appartenait pas au milieu. Robert a été à son service pendant au moins cinq ans. Ce qui ne signifie pas, évidemment, qu'on n'ait pas pu le soudoyer récemment.

« Son jour de congé tombe le vendredi. Après-demain... ou plutôt demain, puisqu'on est déjà jeudi matin. Il vous connaît bien tous les deux. Vous ne pourrez pas le filer. Mais si vous vouliez utiliser l'un des gars de Starlock, n'hésitez pas. Je veux savoir où il va, qui il voit, et combien il dépense. Je ne vois pas très bien quoi d'autre on pourrait enquêter, à son sujet.

Je fis une suggestion :

— On pourrait peut-être trouver, dans sa chambre, quelque chose qui nous donnerait une piste. Des relevés de banque, des lettres, n'importe quoi. Vous pourriez l'envoyer faire une course, et pendant ce temps, l'un d'entre nous fouillerait ses affaires.

— Excellente idée, Ed. C'est vous qui vous en chargerez, et non votre oncle. À partir d'aujourd'hui, Am, vous ne vous approchez plus de cette maison. Comme personne ici, à part Angela et Robert, ne vous connaît de vue, c'est plus prudent. Ça pourrait toujours nous être utile. Je ne voudrais surtout pas qu'Elsie découvre qui vous êtes.

— Et Mme Anderson ? On enquête aussi sur elle ?

— Je... (Dolan hésita.) Bon Dieu ! non, je ne crois pas. Pas maintenant, en tout cas. Elle est avec nous depuis si longtemps. C'est presque un membre de la famille. Je pourrais tout autant soupçonner Mike ou Angela. Ou Sylvia. Je ne peux pas imaginer qu'on cherche à la soudoyer, ni même qu'on y parvienne.

« De toute façon, commençons par les deux autres. Soupçonner Mme Anderson ? J'espère qu'on n'en sera pas réduit à une telle extrémité, et qu'avant cela, on aura trouvé des pistes plus sérieuses.

Il regarda sa montre-bracelet :

— Bon, il est temps d'aller se recoucher. On a encore droit à quelques heures de sommeil.

— Au poil, dit Oncle Am. On se tient prêts à partir de quelle heure, demain ?

— À bien y réfléchir, midi me semble l'heure idéale. Pour vous. Moi, j'ai un certain nombre de choses à faire, dans la matinée. On ne pourra pas se contacter avant.

— D'accord, reprit Oncle Am. On attendra votre coup de téléphone au bureau.

— Pourquoi aller à votre bureau ? Restez donc chez vous, jusqu'à mon appel. Ce sera plus commode. Je vous téléphonerai entre midi et une heure. Pendant les prochains jours – disons jusqu'à la fin de la semaine – je préfère considérer que vous travaillez exclusivement pour moi. Même si votre travail consiste uniquement à attendre un coup de téléphone. De cette façon, je ne courrai pas le risque de vous voir retenus par d'autres enquêtes, si j'ai un besoin urgent de votre aide.

Quand on se leva, Dolan fixa les trois pistolets gisant sur son bureau. Les deux automatiques 32, qu'il nous avait prêtés, à Oncle Am et à moi, et le pistolet supplémentaire, l'automatique 45, apporté par Steck, qui ne l'avait pas repris, en partant.

— Vous voulez que je vous en prête deux ? demanda-t-il.

Oncle Am me lança un regard appuyé, signifiant que cette fois, c'était à moi de répondre.

— On préfère les nôtres, répondis-je à Dolan. Je retournerai au bureau avant midi, et je les rapporterai chez nous.

Dolan hocha la tête :

— Je vous raccompagne.

Il nous reconduisit à la porte. Quand on redescendit les trois marches de pierre, on entendit, derrière nous, se refermer le verrou. Cette nuit, la citadelle Dolan serait imprenable.

Dans la rue, on prit à droite, et on déambula sur le trottoir désert.

— Eh bien ? me demanda Oncle Am.

— Pas de commentaire, fis-je. Je suis trop crevé, maintenant, pour réfléchir à quoi que ce soit.

Mais, à une centaine de mètres de la maison, je changeai d'avis :

— Je préfère aller immédiatement au bureau, chercher nos pistolets. Je ne veux pas attendre demain. Je ne pense pas qu'on va en avoir besoin, dans les heures qui viennent, mais je voudrais en finir vite avec ça. J'ai envie de dormir une demi-heure de plus. Je veux dire, me réveiller une demi-heure plus tard.

Il bâilla.

— D'accord, petit. Je t'accompagne, si tu le souhaites.

— Non. Ce n'est pas la peine qu'on y aille ensemble. Va donc te coucher.

Il hocha la tête, sans prendre la peine de me répondre. On se souhaita bonsoir, en arrivant devant la maison. Il rentra. J'allai sortir la Buick du garage. À cette heure de la nuit, en l'absence de toute circulation, avec les feux tricolores réglés au jaune clignotant, le trajet me prit cinq minutes. Je garai la voiture contre le trottoir, devant notre immeuble. L'ascenseur n'étant pas en marche, je grimpai péniblement l'escalier. Puis je récupérai flingues et holsters.

Oncle Am et moi, on aime les pistolets, et on déteste les automatiques. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai refusé la proposition de Dolan. Avec un automatique, on doit toujours se rappeler si

la balle est bien montée dans la culasse, on doit vérifier le cran de sûreté, et l'on n'est jamais sûr, après le premier coup de feu, que l'arme ne va pas s'enrayer. Voilà trois choses que l'on sait sur les pistolets automatiques, et c'est pour ça qu'on refuse de les utiliser. Nos pistolets se ressemblent assez : des calibres 38, à canon court. Le mien est un « Colt Detective Spécial ». Celui d'Am est un « S & W ». On diverge seulement sur le choix du holster : je préfère porter mon étui à l'épaule et lui à la ceinture.

Revenu à la maison, j'entrai dans la chambre sur la pointe des pieds, car je pensais qu'Oncle Am était déjà endormi. Mais les ressorts du sommier craquèrent quand il se retourna pour me dire :

— Salut, petit. J'étais justement en train de me demander une chose.

— Quoi ?

— « Madame Murphy,

Qui a trempé

Son biscuit

Dans vot' tasse de thé ? »

— Je ne sais pas, répondis-je. Mais,

« Madame Murphy,

Qui donc a mis

Tous ces yeux bleus

Dans le pot au feu ? »

— Bon Dieu ! tu gagnes. Moi, j'ai un pied de trop dans le quatrième vers, ou alors j'élide aussi le « de », mais c'est affreux. Tu ne désires toujours pas faire de commentaire sur l'affaire Dolan ?

— Bah, fis-je. Je crois qu'on ferait mieux de dormir, mais s'il t'est venu une idée lumineuse, je serais heureux de la connaître.

— C'est tout le contraire d'une idée lumineuse, Ed. C'est plutôt le sentiment confus qu'il y a, dans cette affaire, un élément essentiel, que je ne parviens pas à toucher du doigt.

— Je comprends ce que tu veux dire. Dormons plutôt.

J'étais en slip, prêt à éteindre le petit luminaire, laissé allumé par Oncle Am, et à me glisser dans les draps, lorsqu'il s'écria :

— Attends une minute, petit.

— Ouais.

— Je dois être trop fatigué pour dormir. Que dirais-tu d'un dernier verre ? Je crois me rappeler qu'il reste un peu de whisky dans la bouteille.

— Il en reste plein, confirmai-je. J'en prendrai un aussi. (J'allumai le plafonnier et commençai à préparer nos verres.) Et que dirais-tu d'une partie de gin rami, pendant qu'on avale nos whiskies ?

Il s'assit sur son lit.

— Si tu ne blagues pas, ce sera avec plaisir. Quelle heure est-il ?

— Je ne blague pas. Installe la petite table de jeu, pendant que je finis de préparer ces verres. Et il sera 4 h 30, quand tu entendras le glouglou de la bouteille.

— Bon. On peut jouer aux cartes jusqu'à 5 heures, régler la sonnerie du réveil sur 11 heures, et avoir six bonnes heures de sommeil. Moins l'heure qu'on mettra pour s'endormir, parce qu'on est trop énervés.

Il était sorti du lit, et avait installé la table de jeu, le temps de terminer son petit discours.

Je posai nos verres sur la table à jouer, et on tira chacun une carte pour savoir à qui la donne.

C'était à moi de donner. Pendant que je battais les cartes, Oncle Am me dit :

— Autre chose, à propos de l'affaire Dolan...

— Ça ne peut pas attendre ?

— Si. Mais c'est une réflexion agréable, et je ne veux pas attendre. C'est à propos d'argent. J'ai communiqué notre tarif à Dolan : cent dollars par jour. Chacun. Samedi – puisqu'on est exclusivement à son service jusqu'à cette date incluse –, on lui comptera deux fois quatre jours, soit huit cents dollars.

— Plus les honoraires du gars à Starlock, si on doit en utiliser un. Avec la remise habituelle entre gens de la profession, Ben Starlock mettra l'un de ses limiers à notre disposition pour cinquante dollars. Or, on ne pourra pas demander pour lui à Dolan moins que nous ne demandons pour nous. Ce qui nous laissera encore un bénéfice de cinquante dollars.

— Même sans cela, ce sera une foutrement bonne semaine.

J'avais terminé de donner, mais je n'avais pas encore

ramassé mes cartes.

— Et il y a encore une chose dont il faudra s'occuper, quand cette affaire sera réglée, dis-je.

— Quoi ?

— Louer un répondeur-enregistreur. Pense à tous ces coups de fil qu'on risque de manquer, au cours des trois prochains jours, pendant lesquels on opérera d'ici, au lieu du bureau.

— Vendu ! dit Oncle Am. On s'en occupera dès lundi. Léo Kahn, dans le bureau voisin, en a loué un. On lui demandera ce que ça coûte. Maintenant, joue.

Je jouai. J'étais en train de penser que j'espérais que Molly Czerwinski – ou quel que soit son nom, si elle avait gardé celui de son mari – n'appellerait pas, ou en tout cas aurait la patience de continuer à appeler, jusqu'à ce qu'elle ait l'un d'entre nous au bout du fil. Non pas que le boulot qu'elle ait à nous proposer – la recherche d'un ex-mari, qui s'est barré avec deux mille dollars appartenant à son épouse – soit particulièrement excitant, mais j'avais très envie de la revoir.

À 5 heures du matin, on avait joué deux manches. Je les avais gagnées, toutes les deux, et empoché symboliquement un peu plus de quatre cents dollars. On décida qu'il était grand temps d'aller dormir. Je réglai la sonnerie du réveil sur 11 heures, et on grimpa dans nos lits. Je m'endormis à la seconde même où je posai la tête sur l'oreiller.

14

Je rêvais. Un rêve confus et complètement branque. Je rêvais que Mike Dolan n'était pas Mike Dolan, mais un nabot, déguisé en fils Dolan, qui avait à sa solde Robert Sideco. Tous les deux complotaient pour voler la réserve de spiritueux de Sylvia Dolan. Mais je découvrais ce qu'ils tramaient, et Robert, vêtu d'une robe de chambre de soie aux couleurs criardes, passée par-dessus un pyjama aux teintes encore plus criardes, me poursuivait, en brandissant une machette. Et je courais, courais, le diable aux trousses, car je n'étais pas armé, dans Huron Street, totalement déserte. Mais ma côte fêlée me faisait foutrement mal, et il commençait à me rattraper. J'entendis le sifflement de la lame, quand il abattit sur moi le grand coutelas, et manqua mon cou d'à peine quelques centimètres.

Mais, avant qu'il ne puisse abattre une seconde fois la machette sur mon cou toujours vulnérable, je fus sauvé par la sonnerie du réveil.

Ma côte me faisait mal, quand je m'assis pour arrêter la sonnerie. J'avais sans doute dormi sur le côté, la main posée sur la cage thoracique, juste au bon endroit – ou au mauvais endroit, selon l'angle sous lequel on aborde la question.

J'appelai Oncle Am et lui demandai s'il était réveillé.

— Oui, bâilla-t-il.

Comme le rêve que je venais de faire était encore frais dans ma mémoire, je lui annonçai que j'avais la solution de l'affaire Dolan. Je lui racontai mon rêve. Il éclata de rire, et sortit de son lit.

— Ed, me dit-il, habillons-nous en vitesse, et allons prendre un bon déjeuner. Quand Dolan appellera, on sera peut-être obligés de décamper sur-le-champ, et on n'aura peut-être pas le

temps de manger un morceau avant ce soir.

Je lui dis que c'était une excellente idée, et l'on suivit son programme. On revint de déjeuner avant midi, et on utilisa, chacun à notre tour, la salle de bains, au fond du couloir. Ainsi, l'un de nous restait près du téléphone, pendant que l'autre se lavait et se rasait. Mais le téléphone ne sonna qu'à midi et demi, et à cette heure-là, on était tous les deux lavés, rasés et habillés.

Oncle Am prit la communication. On n'a qu'un seul appareil, évidemment, dans notre chambre, et je ne pouvais pas entendre ce qu'ils se disaient. Du côté d'Oncle Am, la conversation se résuma à quelques « oui », lâchés à intervalles irréguliers. Puis il raccrocha.

— Il veut nous parler, à tous les deux, m'annonça-t-il. Mais il ne veut pas que j'aille chez lui, car si la femme de chambre m'apercevait, je serais brûlé, pour la filature. Il s'amène ici. Il sera là dans une dizaine de minutes.

— Bon Dieu ! réagis-je. Rangeons rapidement cette pièce. Je fais les lits ; tu t'occupes du reste.

Il nous fallut bien dix minutes pour rendre la pièce à peu près présentable. Je me rappelai soudain que si Dolan avait notre adresse, il ne savait pas où se trouvait notre chambre. Je prévins Oncle Am que j'allais l'attendre en bas.

Je n'ai pas eu à descendre au rez-de-chaussée.

Il entrait dans la maison alors que j'étais dans l'escalier, sur la marche même où mon pied s'était pris dans le tapis, et où j'avais commencé mon vol plané, lundi soir.

Je le menai à notre chambre, et l'invitai à s'asseoir dans notre fauteuil le plus confortable, celui d'Oncle Am. Il semblait fatigué. Sa voix était lasse. Il n'avait sûrement pas beaucoup dormi.

— Je vais vous énumérer les choses, dans l'ordre, dit-il. D'abord, Mike. J'ai téléphoné au psychologue, tôt ce matin, pour annuler le rendez-vous. Puis, j'ai appelé le camp de vacances, dans le Wisconsin, pour m'assurer qu'on acceptait de le recevoir avant la date prévue. Aucun problème de ce côté. En ce moment même, il est en route pour le Wisconsin, en compagnie de deux de mes gars, en qui j'ai une totale confiance.

Je n'ai pas encore appelé son école ; je le ferai demain. Puis,

j'ai...

— Dans votre voiture ? l'interrompis-je.

— Non. J'ai envoyé un de mes gars en louer une. Pourquoi ?

— Une idée qui m'est venue. Si quelqu'un veut vous tuer et n'a pas d'autre solution, il peut tenter de poser une bombe sous le capot de votre voiture.

— Bonne idée. Je n'y avais pas pensé. D'accord. Je n'utiliserais pas ma voiture pendant quelques jours, et je la vérifierai pièce par pièce, avant de mettre le contact, la première fois. Ou mieux encore, je vais demander au Capitaine Brandt de m'envoyer un artificier de la police. Il saura mieux que moi où il faut chercher pour empêcher l'explosion. Merci, Ed.

« Puisqu'on parle de Brandt. Je lui ai téléphoné pour lui présenter, grossso modo, la situation. J'ai rendez-vous avec lui, en fin d'après-midi, pour en discuter plus en détail. Soit dit en passant, j'ai mentionné vos noms. Non seulement il se souvient de vous, mais il m'a fait votre éloge. C'est vrai, les gars.

« Maintenant, la femme de chambre. Elsie Aykers. A.Y.K.E.R.S. J'ai parlé d'elle avec Mme Anderson. Et aussi de Robert. J'ai décidé finalement qu'il *serait* exagéré de soupçonner Mme A. Je l'ai donc mise en partie dans la confidence. Assez pour lui poser librement quelques questions.

Il sortit de sa poche un petit carnet, et arracha une page, qu'il me tendit :

— Ligne un, c'est l'adresse qu'elle a donnée. J'ignore si elle est encore valable. Ce n'est peut-être que l'adresse d'une chambre meublée qu'elle occupait avant d'emménager chez nous. C'est peut-être aussi l'adresse de sa famille, si elle en a une.

« Ligne deux, c'est le nom et les coordonnées de l'agence, dans le Loop, à laquelle Mme A. s'est adressée, pour l'engager. Elle m'a précisé qu'elle était déjà passée par leur intermédiaire pour engager d'autres femmes de chambre. Ils accepteront sûrement de vous montrer son imprimé de demande d'emploi. S'ils refusent, téléphonez au Capitaine Brandt, et demandez-lui de leur parler : ils vous raconteront tout ce qu'ils sauront. Mme A. m'a expliqué qu'elle n'avait vérifié aucune de ses références. Elle fait toujours confiance à l'agence. Si vous

pouvez connaître ces références, grâce à l'imprimé de demande d'emploi, vérifiez-les vous-même. Si c'est à Chicago, évidemment. Et si l'agence vous assure qu'elle s'en est occupée, vérifiez-les quand même. Ils mentent peut-être. Tout est clair ?

J'acquiesçai.

— Très bien, Ed, ajouta-t-il. Voilà votre boulot, cet après-midi. Vous pourrez commencer dès qu'on en aura terminé, tous les trois.

« Am, votre boulot consistera à la suivre. Inutile d'attendre son jour de congé. Je la vire, en début de soirée. La première chose que j'ai faite, ce matin, a été de vérifier les sept jeux de clés. Elle n'avait plus le sien. Tous les autres avaient le leur. Je ne veux pas prendre de risques en la gardant plus longtemps. »

Je l'ai envoyée chercher ses clés, dans son sac à main, pour qu'elle me les montre. Quand elle est revenue, elle m'a annoncé qu'elle ne les avait plus. Elle m'a raconté qu'elle les avait encore lundi, son jour de sortie, et qu'elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont elle avait pu les perdre.

« C'est peut-être vrai. Mais, je vous l'ai dit, je ne veux pas courir le risque de la garder à la maison un jour de plus. Et surtout une nuit de plus. Si elle a donné ou prêté ses clés à quelqu'un, elle est également capable de le faire entrer, et alors, à quoi pourraient bien servir les verrous ? Mais, au cas où je la licencierais injustement, je la dédommagerai en lui versant quinze jours de gages supplémentaires... Ce qui est foutrement honnête de ma part, car elle n'est à mon service que depuis deux semaines et demie.

— C'est très honnête, reconnus-je. Mais pourquoi ne l'avez-vous pas virée tout de suite ? Pourquoi attendre ce soir ?

— Ed, je veux vous laisser la possibilité de vérifier son adresse, sans risquer qu'elle vous tombe dessus. Elle vous connaît. Idem pour l'agence d'intérim. Elle pourrait s'y réinscrire, pendant que vous y serez. Je veux dire qu'elle pourrait s'y rendre immédiatement, si je la vire cet après-midi, pendant les heures d'ouverture de l'agence.

Il se tourna vers Uncle Am :

— Écoutez-moi, Am. Je lui demanderai de partir après dîner. On dînera tôt ce soir. On finira vers 19 heures. Je la ferai

appeler dans mon bureau pour lui apprendre la mauvaise nouvelle. Je lui donnerai un motif plausible... Je ne sais pas encore quoi, mais je trouverai. Je ne lui verserai les quinze jours de gages supplémentaires qu'à la condition expresse qu'elle s'en aille tout de suite.

Elle devra faire ses bagages, bien entendu, mais ça ne prendra pas longtemps. Selon Mme A., elle n'a qu'une valise. Donc, vous pouvez tabler sur le fait qu'elle franchira la porte d'entrée – personne ne sort jamais par-derrière, à la tombée de la nuit – entre 19 h 10 et 19 h 30.

— Je ne peux pas vous certifier qu'elle partira à pied et gagnera Clark Street pour attraper un bus. Elle préférera peut-être appeler un taxi ? Vous pourrez vous tenir prêt, dans l'une ou l'autre de ces éventualités ?

Oncle Am acquiesça d'un signe de tête.

— Fini pour Elsie. Passons à Robert Sideco. Comme je vous l'ai appris cette nuit, c'est demain son jour de congé. Mme A. m'a raconté que, les jours de congé, il suit toujours le même emploi du temps – et il n'y a pas de raison qu'il en change.

Il se lève un peu plus tard que d'habitude. Il prend son petit déjeuner, dans la cuisine, à 9 heures. Ensuite, il quitte la maison, par la porte de devant, et il ne rentre que très tard dans la nuit.

— Vous pourrez vous arranger avec Starlock pour qu'un de ses détectives le prenne en chasse, de chez moi, à partir de 9 h 30 ?

Oncle Am acquiesça encore :

— Je serai donc libre, aujourd'hui, entre 13 heures et 19 heures, dit-il. Ou préférez-vous que j'attende ici un éventuel coup de fil ?

— Hum... Je ne pense pas que ce soit nécessaire.

— D'accord. Si vous avez un problème de dernière minute, je serai probablement au bureau. Je préfère passer l'après-midi sur mon lieu de travail, plutôt qu'ici. Je pourrai y accomplir certaines besognes.

— Parfait. (Dolan se leva.) Si l'un de vous deux a un pressentiment, ou un soupçon, qu'il m'appelle sans discontinuer, jusqu'à ce qu'il m'ait en ligne. Autrement... eh

bien, je vous recontacterai demain matin, pour entendre vos rapports. Certainement après 10 heures. Je tiendrai le coup cet après-midi et ce soir, mais demain, j'ai l'impression que je me lèverai tard.

— Entendu, fit Oncle Am. Mais, la femme de chambre ? Je la file seulement cette nuit, ou je recommence demain ? À mon avis, ce soir, elle va rentrer chez elle, et elle y restera. Et, dans ce cas, je n'aurai rien appris.

— Très bonne idée. Oui, remettez ça demain. Surtout si, cette nuit, vous n'apprenez rien.

— S'il remet ça demain, intervins-je, c'est moi qui vous transmettrai son rapport, quand vous appellerez. Souhaitez-vous que j'attende votre coup de fil ici ou au bureau ?

— Ça m'est égal, Ed. Faites comme bon vous semble. Si je ne peux pas vous joindre à ce numéro, j'essaierai l'autre. Eh bien, les gars, bonne chance.

Il s'en alla. Je l'accompagnai jusqu'à l'escalier, et rentrai dans la chambre.

— La journée s'annonce bien, Ed, déclara Oncle Am. Je peux même payer l'amende d'hier, et envoyer la note à la « Phoenix ». Je ne croyais pas pouvoir m'en occuper avant lundi. Je vais aussi téléphoner à Starlock, et régler en détail la filature de Sideco, demain. Enfin, je vais me renseigner pour le répondeur-enregistreur.

— Très bien, dis-je. On y va.

— Attends une seconde. On prend nos flingues.

— Pourquoi ? On n'en aura pas besoin aujourd'hui. Pas pour ces boulot-là.

— Petit, à partir d'aujourd'hui, et tout le temps qu'on restera sur cette affaire, il est préférable qu'on soit armés. Autrement, si on a besoin de nos pistolets pendant qu'on est au bureau, ils seront ici ; et si on en a besoin ici — tu te souviens de cette nuit ? — tu peux être sûr qu'ils seront au bureau. Un jour, quand on aura du pognon, on en aura quatre : deux au bureau, deux ici. En attendant, portons-les sur nous, et on ne se fera pas avoir.

Il ajusta l'étui à sa ceinture, en me débitant son discours. Moi, j'enfilai le veston de mon complet le plus large, pour

camoufler mon étui d'épaule. Et puis, on quitta notre chambre.

Pendant qu'on se dirigeait vers le garage, je lui dis :

— Tu n'as pas besoin de la voiture avant 19 heures. Je vais...

— Je n'ai pas besoin de la voiture, Ed. Pour une filature de ce genre, je préfère employer Harry Main ou un autre chauffeur de taxi.

Harry Main est un chauffeur de taxi qu'il connaît bien, et qu'il emploie volontiers, s'il est libre, et si on peut mettre la main dessus, pour certains boulots de surveillance, qu'on assure plus efficacement en taxi qu'avec sa voiture personnelle. Ce qui est particulièrement le cas quand votre proie circule en taxi. Si avec votre voiture personnelle vous suivez un taxi qui dépose la personne que vous filez, en pleine circulation, dans le centre-ville, vous avez une chance sur cent de réussir à vous garer à temps pour ne pas la perdre. Certes, vous pouvez toujours abandonner votre voiture au milieu de la rue, mais la police n'apprécie guère une telle conduite. Si vous utilisez un taxi, pour suivre un autre taxi, vous n'avez plus aucun problème.

— Prends la voiture, me conseilla Oncle Am. Dépose-moi au Palais de Justice, et continue ta route. Je réglerai l'amende et me rendrai au bureau en taxi.

On fit comme il avait dit. Du Palais de Justice, j'étais plus près de l'adresse de l'agence d'intérim que de l'adresse personnelle d'Elsie Aykers, qui se trouvait assez loin, dans un quartier du sud de la ville. Je fis trois fois le tour du pâté de maisons, sans trouver une place de stationnement. Finalement, j'abandonnai et j'allai garer la voiture dans un parking payant. Mon temps, à présent, valait cent dollars par jour, à puiser dans la tirelire de Dolan, et il n'aurait pas été chic de ma part de passer une demi-heure à essayer d'économiser cinquante cents, le prix d'un ticket de parking.

J'eus un seul accroc à l'agence d'intérim : le directeur était parti déjeuner, et personne ne voulut prendre la responsabilité de me montrer l'imprimé que je demandais. Je dus attendre quarante minutes, avant son retour. Mais, lorsqu'il revint, il se montra raisonnable et coopératif. Il envoya immédiatement quelqu'un me chercher l'imprimé d'Elsie Aykers, daté de la mi-mai, trois semaines plus tôt. Il me le prêta, ainsi que la fiche

d'agence.

La fiche ne m'apprit rien, si ce n'est qu'elle avait été envoyée chez les Dolan, et le pourcentage prélevé par l'agence sur ses appointements. La demande d'emploi m'en apprit un peu plus, et je recopiai les renseignements nouveaux. L'imprimé révélait qu'elle avait occupé trois emplois, tous comme femme de chambre, pendant les deux dernières années. Elsie avait donné, comme références, les coordonnées de ses précédents employeurs. Elle était plus jeune que je ne le pensais : vingt ans, seulement. Et elle avait un diplôme d'études secondaires, ce qui expliquait que la liste des emplois occupés ne commençait qu'il y a deux ans. Une initiale, inscrite sur la fiche d'agence, révéla au directeur le nom de l'employée qui s'était entretenue avec Elsie. Il la fit appeler. Elle ne se souvenait pas d'Elsie, personnellement, et elle ne me fut donc daucune utilité. Je lui demandai cependant si elle avait vérifié ses références. Oui, me répondit-elle. On appelait toujours le dernier employeur, puis on faisait une double vérification, en appelant au hasard l'un des autres. Il était difficile de procéder autrement, car certains candidats à un emploi avaient des listes longues de plus d'une page, et il était impossible de vérifier toutes leurs références.

Le directeur de l'agence voulut savoir si je détenais des renseignements défavorables sur Elsie, au cas où elle viendrait se réinscrire. Je lui répondis que non : c'était juste une enquête de routine. On vérifiait le passé professionnel de plusieurs autres domestiques.

Je le remerciai de son obligeance, et quittai l'agence. Je rachetai ma voiture, soixante-quinze cents, au gardien de parking, et pris la direction du sud, à destination de l'adresse personnelle d'Elsie. Je fus heureux de constater, pour les abattis d'Oncle Am, qu'elle se trouvait dans un quartier mixte. Il est en effet très difficile pour un détective privé blanc de rester longtemps en planque, dans un quartier noir. Il attire aussitôt l'attention, et il ne peut que lui arriver des bricoles.

L'adresse correspondait à une jolie petite maison. Si la façade avait été repeinte, et si la maison avait eu un jardin, au lieu d'être encadrée par deux magasins, elle aurait incontestablement rehaussé le paysage. Quatre marches

menaient à un petit porche, sous lequel, assis en bras de chemise dans un fauteuil à bascule, un homme de couleur d'âge moyen lisait son journal. J'escaladai deux des quatre marches. Il leva les yeux de son journal et me regarda fixement. Je lui demandai si Mlle Elsie Aykers habitait bien ici.

« Oui et non », répondit-il. Tout dépendait de ce qu'on entendait par « habiter ». C'était la maison de ses parents, mais elle avait un travail qui l'obligeait à loger chez son employeur. Elle ne revenait ici qu'une fois par semaine, pour son jour de congé. Il me dit qu'il était le p'pa d'Elsie, et ajouta quelque chose comme : « Pourrais-je savoir, s'il vous plaît, la raison pour laquelle vous désirez la voir ? »

J'aurais pu débiter des balivernes, ce qui m'aurait permis, au passage, de poser une ou deux questions insidieuses, mais j'estimai que cela n'en valait pas la peine. Si Elsie *avait* commis un délit, ce ne serait sûrement pas son père qui me l'apprendrait. Il était donc préférable de quitter les lieux, sans éveiller les soupçons, pour éviter de rendre plus difficile encore la tâche d'Oncle Am. Je lui racontai que je représentais une école de secrétariat. L'un des professeurs de lycée d'Elsie nous l'avait signalée, au même titre que plusieurs de ses anciennes camarades de classe. Selon lui, c'était une élève brillante, qui ferait une excellente secrétaire : elle méritait une meilleure situation que femme de chambre dans une maison bourgeoise. Il dut croire en partie mon histoire, car il parut très intéressé, et me demanda des précisions sur la durée des études et les frais de scolarité. Je lui fis une réponse évasive : tout dépendait du nombre de cours suivis et du nombre d'heures de présence de l'élève. S'il m'indiquait le jour de congé d'Elsie, je repasserais volontiers, pour en discuter directement avec elle – en sa présence, naturellement. C'était lundi. Je lui promis donc de repasser lundi, dans l'après-midi, et je le quittai.

J'étais prêt à mettre ma main au feu qu'Elsie n'était pas impliquée dans cette affaire. Il faudrait qu'Oncle Am la suive jusqu'à un repaire de truands, ou une fumerie d'opium, pour me convaincre du contraire. Je devais cependant passer trois coups de téléphone pour vérifier ses références.

Je revins au bureau à 15 h 30. Oncle Am était très curieux de

connaître les premiers résultats de mon enquête, mais il accepta de patienter, le temps que j'en finisse avec mes appels téléphoniques. Par chance, j'eus, les trois fois, la maîtresse de maison au bout du fil, dès mon premier appel.

Les renseignements donnés par ses anciens employeurs recoupaient exactement ce que j'avais pu lire sur l'imprimé de demande d'emploi d'Elsie. Même les dates coïncidaient, pour autant qu'ils pouvaient s'en souvenir. Or, c'est l'élément primordial, quand on vérifie des références. Si, dans sa demande d'emploi, une future employée indique qu'elle a travaillé six mois chez X, et les six mois suivants chez Y, et vous découvrez qu'elle n'a travaillé que huit mois, quatre chez X, quatre chez Y, vous la soupçonnez automatiquement. Vous soupçonnez même que, durant ce trou de quatre mois qu'elle a voulu camoufler, elle a eu un ou deux autres emplois qu'elle n'a pas déclarés, parce qu'on l'a fichue à la porte : elle a peut-être volé, elle s'est peut-être fait prendre en pleine action dans le lit du fils mineur de la maîtresse de maison, enfin tout ce qu'on voudra. Mais Elsie n'était pas restée en chômage plus de quinze jours, entre les emplois qu'elle avait occupés.

Bon. C'était tout ce que je pouvais faire à propos d'Elsie. Je résumai la situation à Oncle Am, qui me raconta ce qu'il avait fait dans l'intervalle. Il avait payé l'amende, posté la lettre à la « Phoenix », et fait les démarches nécessaires pour qu'on nous installe, dès lundi, un répondeur-enregistreur.

Il avait également téléphoné à Ben Starlock. Tout était arrangé. L'un de ses agents prendrait en chasse Robert Sideco, à sa sortie de chez Dolan, demain matin, après 9 heures, et lui filerait le train jusqu'à ce qu'il rentre se coucher. Et il avait trouvé Harry Main chez lui. Ils avaient convenu ensemble qu'Harry le prendrait, devant le restaurant « Ireland's », sur Clark Street, à 18 h 45. Depuis que je l'avais déposé devant le Palais de Justice, Oncle Am, tout comme moi, n'avait pas chômé.

— Je n'ai plus rien à faire, pendant deux heures, Ed, me dit-il. Je vais rester ici jusqu'à 17 h 30, puis j'irai au « Ireland's » dévorer un homard Thermidor. Tu es libre pour le reste de la journée, si tu veux. Ou si tu préfères, on peut faire une partie de

gin rami, puis on ira dîner ensemble.

Jouer aux cartes et dîner : le programme me convenait. Je me rappelai cependant que j'avais encore un coup de fil à donner. Cela ne me mènerait probablement nulle part, mais ça ne me coûtait rien d'essayer.

Je demandai le Capitaine Brandt, au quartier général de la police. Je l'eus presque immédiatement au bout du fil. Je me présentai et lui demandai s'il pouvait vérifier deux noms aux sommiers. Il y avait peut-être quelque chose sur eux. Je lui précisai que c'était en rapport avec l'affaire Dolan, et que c'était la raison pour laquelle je préférais m'adresser à lui plutôt qu'à mes indicateurs habituels.

— Avec plaisir, répondit-il. Ils travaillent pour Dolan ?

— Oui. Ses domestiques. Je vérifie simplement leur emploi du temps et leur passé. Elsie Aykers, A.Y.K.E.R.S., et Robert Sideco. La femme de chambre et le valet, dans la domesticité Dolan.

Je lui laissai notre numéro de téléphone. Il m'assura qu'il me rappellerait dès qu'il aurait procédé aux vérifications nécessaires.

Oncle Am avait déjà le jeu de cartes dans les mains, quand je pénétrai dans son bureau. Il avait même débarrassé le meuble. On utilise toujours son bureau, lorsqu'on fait une partie de gin rami. On ne tient pas à ce qu'un client éventuel nous surprenne en train de taper le carton.

On n'avait encore joué qu'une manche, quand le téléphone sonna. C'était Brandt. Il avait consulté les sommiers. Il n'y avait rien sur Elsie Aykers, ce qui ne me surprit pas, mais Sideco avait un casier.

Cela remontait à dix ans. Sideco avait alors dix-neuf ans, et il était garçon de restaurant. Il avait été inculpé de port d'arme prohibé, à la suite d'une échauffourée entre deux bandes d'adolescents, dans le South Side. La bagarre avait opposé une bande de jeunes Noirs, et une bande composée de gosses portoricains, mexicains et philippins. Elle s'était achevée avec l'intervention de la police. Les policiers avaient ramassé quelques blessés – pas de morts – et embarqué, pour les cuisiner, tous les gosses susceptibles d'appartenir à l'une ou

l'autre bande qui avaient le malheur de traîner dans le coin. Sideco faisait partie du lot. On l'avait trouvé en possession d'un couteau à cran d'arrêt, dont la lame n'avait pas la longueur réglementaire. Mais on avait été incapable de prouver qu'il appartenait à la bande des Hispanos – « Les Matadors », comme ils s'appelaient eux-mêmes – et qu'il avait participé à la rixe. C'était son premier délit : on l'avait condamné à trois mois de prison avec sursis, et six mois de mise à l'épreuve. Il n'avait jamais été arrêté depuis.

— Dolan passera me voir à 16 heures, reprit-il. Je lui transmettrai cette information qui, à mon avis, présente peu d'intérêt. C'est une vétille. Vous souhaitez qu'il vous rappelle ?

— Non, répondis-je. À moins que lui-même ne le juge nécessaire. Mais prévenez-le qu'Am et moi restons au bureau tout l'après-midi, au cas où il voudrait nous joindre.

Dolan ne nous rappela pas. Ce qui signifiait qu'il n'avait rien de neuf à nous apprendre. Au gin rami, je remportai plusieurs manches de suite, et j'ai cru, pendant un moment, que j'allais franchir la barre fatidique de mille dollars, et qu'on allait enfin s'offrir une virée, aux frais d'Oncle Am. Je gagnai jusqu'à neuf cent vingt dollars, et il aurait suffi que je remporte une manche de plus pour y parvenir, mais je perdis les deux manches suivantes. Même si j'emportai la dernière, je n'empochai que sept cents dollars, quand on arrêta la partie, à 17 h 30, pour aller dîner à l'« Ireland's ». L'« Ireland's » était un vieux, un très vieux restaurant, situé dans un quartier miteux – le nôtre, en l'occurrence –, mais c'était l'un des meilleurs restaurants de poissons de tout le Middle West.

Il était plus facile de rentrer la Buick au garage, et de se rendre à pied au restaurant, que de chercher une place libre sur Clark Street. On alla donc rentrer la voiture. Le repas fut excellent. Il était presque 18 h 45, quand on régla l'addition, et sortit sur le trottoir attendre Harry Main. Il arriva à l'heure dite. Oncle Am grimpa dans son taxi. Je décidai de flâner un peu, avant de rentrer. Je m'arrêtai dans un drugstore, et achetai quelques livres de poche.

Rentré à la maison, je décidai de téléphoner à Dolan, pour l'informer que j'y resterais toute la soirée, au cas où il aurait

besoin de moi. Mais il était 19 heures, et je me rappelai soudain que Dolan, en ce moment même, devait être en train de renvoyer Elsie Aykers. Je lui téléphonai donc à 19 h 30. Pas de réponse. Je composai le second numéro, celui de la maison. Robert décrocha l'appareil. Je lui demandai Dolan. Il me le passa.

Je lui annonçai que j'avais une ou deux choses à lui dire, rien d'important, cependant, et précisai qu'on pourrait bavarder plus librement s'il retournait dans son bureau, et me rappelait sur sa ligne directe.

— Puisque vous êtes chez vous, Ed, me dit-il, faites plutôt un saut jusqu'ici.

Je me rendis chez lui. Dolan m'attendait derrière la porte. Il me fit entrer. Je notai qu'il avait lui-même manœuvré la targette, pour ouvrir le verrou. Il le referma derrière moi.

— Nouveau règlement pour tous les habitants de cette maison, jusqu'à ce que les serrures aient été changées, ce dont je n'ai pas encore eu le temps de m'occuper, expliqua-t-il. Et c'est valable pour moi aussi. Quand je sors, on referme le verrou derrière moi. Plus personne ne quitte la maison, sans être accompagné par quelqu'un qui referme ensuite le verrou.

On gagna son bureau. Il referma la porte, puis me proposa un verre que je refusai. Je lui demandai si Elsie avait bien quitté la maison à l'heure prévue. Il hocha la tête :

— Je me suis entretenu avec elle à 19 heures, et lui ai demandé de s'en aller. C'était la première fois que j'avais une véritable conversation avec elle. J'ai découvert que c'était une très gentille fille. Elle a bien pris ça. Elle m'a dit qu'elle comprenait, et m'a remercié pour l'argent supplémentaire. Je suis sincèrement désolé d'avoir dû la licencier, mais avec cette histoire de clés « perdues », au mauvais moment, je ne pouvais pas courir le risque de la garder à la maison.

— Mon intuition, repris-je — et certes, elle vaut ce qu'elle vaut —, me chuchote à l'oreille qu'elle ne s'est pas aperçue de la perte de ses clés... ou qu'on les lui a subtilisées dans son sac. *Pouvait-on* les lui voler, ailleurs qu'ici ?

— S'il faut l'en croire, oui. Elle est sûre qu'elle les avait encore samedi. Mme A. l'a envoyées faire une course, et elle est

rentrée à l'aide de sa clé. C'est la dernière fois qu'elle l'a utilisée. Elle n'est ressortie qu'une fois depuis lundi, son jour de congé. Quand elle est revenue, dans la soirée, Mike était juste devant elle. Il était allé au cinéma, en fin d'après-midi, dans une salle du quartier. C'est lui qui a ouvert la porte avec sa clé ; et elle n'a pas eu besoin de chercher la sienne. Donc, si elle dit la vérité, ses clés ont pu être perdues ou volées, à n'importe quel moment, depuis samedi, à la maison... et à n'importe quel moment, lundi, à l'extérieur.

— A-t-elle appelé un taxi, pour partir ?

— Non. Je suppose qu'elle est allée à pied jusqu'à Clark Street, et qu'elle a pris le bus à l'arrêt le plus proche.

C'était ce qu'Oncle Am avait prévu, j'en étais persuadé. Il avait dû garder son taxi pour suivre l'autobus. C'est une bien meilleure technique que de libérer Harry, et de devoir monter dans le même bus qu'elle.

Je lui racontai mon travail de l'après-midi : ma visite à l'agence d'intérim, ma brève conversation avec le père d'Elsie, mes appels téléphoniques pour vérifier ses références. Je lui demandai si Brandt l'avait averti de mon coup de téléphone, et l'avait informé du casier – entre guillemets – de Robert.

Il hocha la tête :

— Et ça ne m'inquiète pas. Bon Dieu ! quand j'étais même, moi aussi je trimbalais un couteau à cran d'arrêt. On était foutrement *obligé*, dans le quartier où j'ai grandi. Tous les autres mômes en avaient un.

— Ce casier, en fait, c'est un bon point pour Robert.

— Je ne comprends pas, Ed.

— Puisqu'il a été condamné, même avec sursis, la police de Chicago a pris ses empreintes digitales. Ce qui signifie qu'il n'a pas été condamné dans un autre État, sous une autre identité. Sinon, ses empreintes digitales l'auraient révélé.

— Excellente déduction. Je n'y aurais jamais pensé. Eh bien... avez-vous d'autres questions à me poser, tant qu'on y est ? Ce n'est pas que je sois pressé, mais je vais devoir sortir, pour plusieurs heures.

— Il y a un point qu'on n'a jamais abordé ensemble : celui de la succession testamentaire. Bref, qui héritera de votre fortune,

à votre mort ? Je suppose que vous avez fait un testament. Avez-vous désigné, comme légataire particulier, bénéficiant d'un legs important, quelqu'un qui n'est pas membre de votre famille ?

— Oui, mais pas d'un legs important. À ma mort, Mme Anderson recevra cinq mille dollars... elle est à mon service depuis dix ans. Robert recevra mille dollars. Ni l'un ni l'autre n'est au courant de la clause le concernant. En dehors de cela... Je peux tout aussi bien vous le dire. J'ai rédigé un nouveau testament, il y a six mois, Ed, et il est foutrement compliqué. La raison, c'est que j'estime nécessaire de protéger Mike d'une éventuelle détérioration du comportement de Sylvia. Si elle sombrait dans un éthylisme immodéré, je veux, pour le bien de l'enfant, qu'elle n'en ait plus la garde.

« Mon avocat – il est l'exécuteur testamentaire – et moi avons soigneusement étudié le sujet. Grâce à un fidéicommis, Sylvia recevra, pendant toute son existence, quel que soit d'ailleurs son comportement ultérieur, une somme de deux cents dollars par semaine. Le reste de ma succession est divisé, à parts égales, entre Angela et Mike. Angela recevra immédiatement la totalité du legs dont elle est la bénéficiaire. La part de Mike sera gérée selon une disposition spéciale stipulant qu'il recevra – grâce à un second fidéicommis – une rente régulière, jusqu'à sa majorité. À sa majorité, évidemment, il recevra, en totalité, ce qui reste de son legs. Tant que Sylvia continuera à avoir la garde de Mike, elle gérera cette rente, dans ce qu'elle estime être l'intérêt de l'enfant. Mais si elle sombre dans l'éthylisme le plus effréné, ou si, pour une raison quelconque, elle mérite d'être déchue de son autorité parentale, mon avocat interviendra, en tant qu'avocat d'Angela, et déclenchera la procédure permettant de retirer à Sylvia la garde de Mike, pour la confier à ma fille.

« J'espère que cela ne se produira jamais, car Mike serait alors profondément traumatisé. Mais il le serait encore plus, s'il devait vivre, jusqu'à sa majorité, avec une mère qui, tous les soirs, roule sous la table.

« Soit dit en passant, j'ai informé Sylvia et Angela de mes dispositions testamentaires. Elles n'ont fait aucune objection. Je devais leur en parler, à toutes les deux, car je voulais, d'une

part, savoir si Angela était prête, en cas de nécessité absolue, à se lancer dans une procédure judiciaire, et d'autre part, mettre Sylvia en garde, pour qu'on n'aboutisse jamais à une telle nécessité.

« Eh bien, Ed, il faut que je m'en aille, maintenant. Je vais appeler un taxi. Vous voyez, j'ai retenu votre conseil. Je n'utiliserai pas ma voiture avant qu'un artificier de la police l'ait examinée de fond en comble. Le Capitaine Brandt doit m'envoyer quelqu'un demain.

« Mais je vous raccompagne, avant de passer mon coup de fil.

Il me raccompagna et m'ouvrit lui-même la porte. Puis j'entendis le bruit du verrou qu'il refermait derrière moi. Même pendant le bref laps de temps qui s'écoulerait entre ma sortie et l'arrivée du taxi, la porte resterait verrouillée. Décidément, Dolan ne voulait courir aucun risque. En plus, il était armé, même chez lui. À un certain moment, il s'était assis à son bureau, et son veston s'était entrouvert. J'avais fugitivement aperçu un revolver, dans son étui d'épaule.

15

Revenu dans ma chambre, je passai un moment à lire un livre, et puis, me souvenant d'un oubli, je recomposai le numéro de téléphone des Dolan. Ce fut encore Robert qui décrocha l'appareil. Je lui demandai de me passer Angela. Elle vint en ligne au bout d'une minute. Peut-être deux.

— Ed Hunter, Angela, annonçai-je. J'ai honte de moi. J'étais chez toi, il y a environ une heure, pour m'entretenir avec ton père, et j'ai complètement oublié de lui demander de tes nouvelles. Alors, je te le demande directement.

— Je vais très bien, Ed. Je suis restée à la maison aujourd'hui, et je ne sortirai sans doute pas demain non plus. C'est pour des raisons esthétiques plutôt que médicales. Ma mâchoire est encore enflée, mais l'enflure est très atténuée ; après-demain, elle aura disparu. Quant au coquart, il est moins visible. Je dois pouvoir le masquer entièrement, avec des lunettes de soleil.

— Bien, fis-je.

— Finalement, c'est peut-être un bien pour un mal. Je vais bientôt passer mes examens, à l'Université, et j'ai ainsi l'occasion de réviser mes cours. Je vais sûrement les passer haut la main, alors qu'autrement, j'aurais eu juste la moyenne. Merci de m'avoir appelée.

On se dit au revoir, et je me replongeai dans la lecture de mon livre.

Vers 23 heures, je sentis le sommeil me gagner, et j'allai me coucher. Je laissai allumé le luminaire d'angle, car je voulais être éveillé quand Oncle Am rentrerait. De toute façon, il rentra avant que je m'endorme. Je n'étais couché que depuis dix minutes, quand il poussa la porte. Je me mis sur mon séant, et

j'allumai la lampe de chevet.

— « Madame Murphy,
Qui donc a mis
Une goutte d'acide
Dans votre cidre ? »
voulut-il savoir.

— « Madame Murphy,
Qui donc a mis
Un rat d'égout

Dans le ragoût ? » répliquai-je, ajoutant : On n'a pas la forme, tous les deux, ce soir. Donc, match nul. Il s'est passé quelque chose d'intéressant ?

— Rien. Nib. Que dalle. Elle est rentrée chez elle, et elle y est restée. Personne n'est entré, personne n'est sorti. Extinction des feux à 22 h 15. J'ai attendu encore un quart d'heure, et je suis revenu. Et toi, tu as du nouveau ?

— Non, pas grand-chose. J'ai eu une autre conversation avec Dolan. Je l'ai appelé pour le prévenir que je restais ici, toute la soirée, et il m'a demandé de passer le voir. J'ai abordé la question de la succession testamentaire, et il m'a expliqué les dispositions qu'il a prises.

Oncle Am suspendit son veston sur un cintre.

— D'accord. Raconte-moi tout, pendant que je me déshabille.

Je lui résumai le testament de Dolan, et lui demandai s'il avait une idée de ce que pouvait représenter sa fortune.

Il haussa les épaules.

— Je ne peux faire qu'une estimation, Ed. Ce n'est sûrement pas de la petite monnaie. Peut-être un quart de million de dollars ; peut-être un demi-million. On ne peut pas prendre de telles dispositions testamentaires, si on n'a pas un tas de pognon à léguer à ses héritiers.

Le téléphone sonna. Comme j'étais à proximité de l'appareil, je décrochai. C'était Dolan.

— Je viens d'arriver chez moi, dit-il. Quand mon taxi est passé sous vos fenêtres, j'ai aperçu de la lumière. Am est rentré ?

— À l'instant, répondis-je. Rien à signaler. Elle est rentrée chez elle, et elle y est restée. Je vous le passe ?

— Non, si son rapport se résume à ça, c'est inutile. Dites-lui de continuer sa surveillance. Ces clés, disparues dans son sac, sont le seul élément qui nous reste pour poursuivre l'enquête. Je veux tout savoir de cette fille : ce qu'elle fait, si elle va tout de suite se réinscrire à une agence d'intérim, si elle a un nouveau travail ou si au contraire elle prend quelques jours de congé. Ou si elle quitte la ville. S'il le faut, il peut continuer à la suivre pendant des semaines. S'il juge que c'est trop contraignant, et qu'il a besoin de se libérer une journée, eh bien, dites-lui d'engager un des types de Starlock, pour le suppléer.

— D'accord, fis-je. Et... j'aurais dû penser avant à vous poser cette question : et moi, qu'est-ce que je fais, demain ? Dois-je rester ici, en permanence, sur le qui-vive, même si nous ignorons, l'un comme l'autre, ce que j'aurais à faire ?

— Oui, demain. Et samedi. Et peut-être après, je ne sais pas encore. Je sais que ça peut paraître idiot de vous payer cent dollars par jour, peut-être à ne rien faire, mais tant que j'ignorerai l'origine de ces menaces, et que je n'aurai pas pris les mesures adéquates, l'argent ne sera pas un problème.

— Parfait, dis-je. À ce tarif, mes soirées vous appartiennent également. Mais voyez-vous une impossibilité à ce que je passe mes journées au bureau et mes soirées ici, dans cette chambre ?

— Au contraire. Je saurai ainsi où vous joindre, à n'importe quel moment de la journée. Sauf aux heures des repas, bien entendu. Eh bien, bonne nuit, Ed.

Je rapportai à Oncle Am ma conversation avec Dolan. Il secoua la tête d'un air morne.

— Bon Dieu, petit, j'espère qu'on va lui dénicher un indice *important*. J'ai l'impression de lui piquer son pognon, à cette allure-là.

— On a fait tout ce qu'il nous a demandé de faire, de la façon la plus consciencieuse possible, répliquai-je. À quelle heure as-tu décidé de commencer ta planque, demain matin ?

— 9 heures. Ce sera suffisant. Je doute qu'elle se lève plus tôt. Et comme à présent je connais bien le quartier, je prendrai la Buick. Quand je l'ai réglé, j'ai prévenu Harry Main que je n'aurais plus besoin de lui. À propos, je suis à court d'argent liquide. Tu sais combien il reste, dans notre caisse noire, au

bureau ?

— Cent dollars, répondis-je. Tout ronds.

— Je les prendrai, demain matin. Toi, en allant déjeuner, passe à la banque retirer du liquide. Cent dollars... ou plus, si tu en as également besoin.

Ce fut notre première nuit de sommeil normale, depuis celle de lundi. Dans la matinée, Am me déposa au bureau.

J'ôtai la housse de la machine à écrire, et commençai mon boulot. Je n'avais pas envie de rester assis sur mes fesses, à ne rien faire, pendant toute la sainte journée, aujourd'hui et demain, même si, finalement, j'étais payé pour ça.

Dolan n'avait pas spécifié qu'il voulait des rapports dactylographiés, mais j'estimais que, puisque je disposais de beaucoup de temps libre – à ses frais –, je pouvais tout aussi bien en profiter pour les rédiger. Je commençai par l'irruption de Mike, dans notre chambre, mardi soir, même si, professionnellement parlant, je ne travaillais pas encore pour Dolan, à ce moment-là. Je recopiai tout en détail, à l'exception naturellement de mes frasques avec Angela, dans la nuit de mardi à mercredi. Je passai l'épisode complètement sous silence – y compris les aspects les plus innocents de notre aventure – car c'était sans importance. Ce qu'Angela m'avait appris sur les rapports mutuels des membres de sa famille, Dolan le savait déjà. Et bien mieux que moi.

En dehors de cela, je couchai tout, en détail, sur le papier. Je retranscrivis même les différentes conversations téléphoniques que j'avais eues avec Dolan. Ce n'était pas que je pensais qu'il puisse s'y intéresser, mais j'espérais ainsi clarifier mes idées, et mettre le doigt sur l'élément essentiel que j'avais pu manquer. Peau de balle. Mon rapport terminé, j'étais toujours dans le noir. Mais sa rédaction m'avait occupé pendant toute la matinée. Il était presque midi quand j'eus fini la frappe.

Le téléphone sonna pendant que je relisais les pages dactylographiées. C'était Dick Barth de la « Great Lakes Finance Company ». Il avait l'intention de nous confier une petite enquête, qui, comme toujours avec ce genre de boulot, devait être faite aujourd'hui, au plus tard demain, ou alors pas du tout. Je me vis obligé de refuser, mais je lui donnai une explication

qui sembla le satisfaire. Je souhaitais en effet qu'à l'avenir il continuât à faire appel à nos services. Je lui annonçai même que, dès lundi, on aurait un répondeur-enregistreur. Il me dit que c'était une bonne idée.

J'achevai de relire mon rapport à midi et des poussières. Je quittai le bureau, allai déjeuner, et passai à la banque retirer de l'argent.

Rentré au bureau, je commençai à rédiger à sa place le rapport d'Oncle Am. C'était très facile, nos deux enquêtes étaient étroitement imbriquées. Je coupai d'ailleurs tous les éléments qui se chevauchaient. Je détaillai ma note de frais à la fin de mon rapport – ce n'était pas grand-chose – mais je ne pus faire pareil à la fin du rapport d'Oncle Am. J'avais oublié de lui demander combien il avait dépensé, en taxis, pour suivre Sylvia Dolan, et quelle prestation il avait versée à Harry Main, hier soir. Mais, mis à part le détail des frais d'Oncle Am, nos rapports étaient parfaitement à jour.

Le téléphone sonna vers 14 heures. C'était Ben Starlock.

— Ne m'interromps pas, Ed, commença-t-il. Et donne-moi une réponse immédiate. Notre gars, aux trousses de Sideco, vient juste de m'appeler. En ce moment, il est dans Halsted, devant une salle de billard, dans laquelle Sideco est entré il y a dix minutes. Notre type est monté, cinq minutes après, voir ce qui se passait, mais il n'a fait qu'acheter des cigarettes. Il est aussitôt ressorti quand il s'est rendu compte que c'était un établissement strictement *Se habla español*. Il était le seul « Anglo », et s'il était resté à l'intérieur, il aurait détonné. Comme s'il était venu jouer au billard avec le bras en écharpe. Il n'y a que des Mexicains et des Philippins dans la salle. Mais il a eu le temps de constater que Sideco avait ôté son chapeau et son veston, et qu'il faisait une partie de billard. Ce qui signifie qu'il pourrait rester là tout l'après-midi.

« Bon. Pete Garcia est ici, dans une pièce voisine. Il est libre. Il peut prendre un taxi, et être là-bas dans dix minutes. Il pourrait peut-être même faire une partie de billard avec Sideco, et le baratiner un peu. Qu'en penses-tu ?

— Il saura identifier Sideco, au milieu de tous les autres Philippins ?

Starlock éclata de rire :

— Selon Healy, il porte une chemise en soie lavande, des bretelles bleues, et un nœud pap' jaune. Je doute qu'un autre réponde au même signalement.

Je n'hésitai pas. Dolan avait précisé que l'argent n'était pas un problème.

— Envoie-le là-bas tout de suite, dis-je. Et rappelle-moi.

Le téléphone résonna quelques minutes plus tard. Starlock me rappelait déjà.

— Pete est en route pour la salle de billard, me dit-il. Tu voulais me demander autre chose, Ed ?

— Oui, répondis-je. Am est en planque, actuellement, et j'ai oublié de lui demander s'il s'était arrangé avec toi pour avoir, dès ce soir, le rapport de ton détective – Healy, en l'occurrence. Je veux dire, quand il aura « raccompagné » Sideco chez lui, et terminé sa surveillance.

— Non, on n'a rien décidé. Dois-je lui en parler, s'il me rappelle ?

— Ce n'est pas une question de vie ou de mort, mais on ne sait jamais. À moins que l'action se précipite, je resterai chez moi toute la soirée. Healy connaît mon adresse : ce n'est qu'à une centaine de mètres du lieu où il laissera Sideco. Demandez-lui de passer me voir, s'il y a encore de la lumière dans ma chambre.

— Pas de problème, fit Ben.

J'eus deux autres appels téléphoniques, dans l'après-midi. L'un et l'autre entre 16 h 30 et 17 heures. Le premier, de Ben Starlock : Pete Garcia venait de rentrer. Il n'avait rien de neuf à nous apprendre – sauf que Sideco était un remarquable joueur de billard. Sideco avait joué, tout l'après-midi, avec les trois mêmes types, et Pete n'avait jamais eu la possibilité de s'introduire dans la partie, ni même de lui parler. Il avait tout de même observé que Sideco et ses potes ne jouaient pas pour de l'argent. À moins qu'on estime qu'à cinquante cents la partie on joue pour de l'argent.

Sideco avait quitté la salle de billard à 16 h 15. Laissant Healy continuer seul la filature, Garcia avait aussitôt rappelé Ben, pour de nouvelles instructions. Ben lui avait demandé de

transmettre mon message à Healy, s'il pouvait encore le rattraper, sur le trottoir. Pete y était parvenu.

L'autre appel, un peu avant 17 heures, provenait de Dolan. Il m'a demandé, pour commencer, si j'avais des éléments nouveaux à lui communiquer, à partir des rapports d'Am ou du privé qui suivait Sideco. Je lui ai répondu qu'Am ne m'avait pas rappelé, et lui ai communiqué le peu qu'on avait appris sur Sideco.

Lui aussi avait agi. Il avait fouillé la chambre de Sideco. Il n'y avait rien trouvé du suspect, mais il avait tout de même été surpris. Sur le plan financier, Sideco était foutrement à l'aise, pour un homme qui ne touchait pas un gros salaire. Et non seulement il devenait plus riche, chaque année, mais il pouvait justifier ses comptes. Dolan avait découvert une boîte en fer – fermée à clé, mais il l'avait ouverte puis refermée facilement, à l'aide d'un trombone – contenant tous les comptes de Robert. Il y avait même le double de ses déclarations d'impôts, des huit dernières années. Ses relevés bancaires, portant sur la même période, indiquaient qu'il avait versé vingt dollars, chaque semaine, sur son compte. Il avait donc économisé près de huit mille dollars, en huit ans. Mais son compte en banque était encore plus important, car, de temps à autre, il sortait de l'argent – mille dollars, en général – pour acheter des actions. Et *pas* n'importe quelles actions : des actions toujours en hausse. Ses relevés, pour l'année 1959, par exemple, révélaient un gain en capital de six mille dollars, rien que pour les actions American Motors. Il avait acheté, en 1958, pour mille dollars d'actions supplémentaires, cotées dix, et les avait revendues à la hausse en 1959, alors qu'elles cotaient soixante-dix. Certes, il avait eu quelques pertes, avec ses opérations boursières, mais elles étaient insignifiantes. Actuellement, outre les deux ou trois mille dollars laissés sur son compte bancaire, Robert gérait, d'après les estimations de Dolan, un portefeuille d'actions et d'obligations qui valait, au bas mot, trente mille dollars.

— Le fils de pute, lâcha-t-il. (Et il éclata de rire.) Quand je voudrai un bon tuyau, sur le marché boursier, je saurai à qui m'adresser.

On était d'accord, tous les deux, pour estimer que la

surprenante situation financière de Robert (il ne fallait tout de même pas oublier qu'il n'était qu'un domestique), si elle ne nous invitait pas à rayer purement et simplement son nom de la liste des suspects, contribuait à diminuer la possibilité qu'il fût complice d'une tentative d'arnaque. Et s'il l'était, son prix n'était sûrement pas l'équivalent d'un pourboire.

Je quittai le bureau à 17 heures, allai avaler un morceau, et rentrai chez moi passer une nouvelle soirée à lire. Je commençais à en avoir ma claque d'être à ce point désœuvré. J'aurais grandement préféré aller à un spectacle, me saouler, faire quelque chose, n'importe quoi – même relayer Oncle Am, dans sa surveillance d'Elsie. Ce qui était impossible, bien sûr, puisque la femme de chambre me connaissait de vue. Enfin, puisque Dolan me payait cent dollars par jour, juste pour me tenir prêt, le moins que je pouvais faire, pour mériter mon pognon, était de rester chez moi, à glandrer.

John Healy apparut vers 22 heures, et me fit un rapport, particulièrement ennuyeux, sur la journée de Robert Sideco. Il avait passé la plus grande partie de la matinée à faire du lèche-vitrines, dans le Loop, puis avait passé une heure au bureau d'un cambiste, à consulter les cours de la Bourse – ce qui m'aurait surpris, si Dolan ne m'avait déjà informé de ses activités boursières.

Il avait pris un repas tranquille (mais pas d'alcool) dans un restaurant, et s'était rendu à la salle de billard. Après le billard, il s'était promené un moment, d'abord avec un ami, qui avait été son partenaire au jeu, puis seul. Il avait dû finalement se sentir fatigué, et il était allé prendre un verre – un seul – dans un bistrot, avant d'expédier un repas solitaire, dans une cafétéria. Après son dîner, il avait donné un coup de téléphone, et s'était rendu dans une salle de bowling où, quelques minutes plus tard, un autre ami l'avait rejoint. Ils avaient joué ensemble au bowling, pendant deux heures. Finalement, Robert était rentré en bus chez Dolan.

Healy était fatigué d'avoir marché toute la journée, et ne souhaitait qu'une chose : rentrer chez lui, au plus vite. Ça m'arrangeait, car je n'avais rien à lui offrir. La bouteille de whisky était vide. Je le raccompagnai à la porte, et téléphonai

mon rapport à Dolan.

Je lui demandai s'il souhaitait qu'Am le rappelle dès son retour, quelle que fût l'heure. Il me répondit que si son rapport sur Elsie était aussi peu intéressant que mon rapport sur Robert, c'était inutile. Mais il me confirma qu'Am devait continuer à filer Elsie, jusqu'à ce qu'elle prenne un autre travail, ou se conduise d'une façon suspecte.

Oncle Am rentra, comme la veille, un peu après 23 heures. Apparemment, la famille Aykers allait se coucher tous les soirs à 22 h 30. Sa journée avait été aussi barbante que celle d'Healy. Elsie était sortie deux fois de chez elle.

Une fois, en fin de matinée, pour aller dans un supermarché voisin, avec une femme qui devait probablement être sa mère ; une seconde fois, en milieu d'après-midi, pour faire, seule, un peu de shopping. Elle était entrée dans un magasin de vêtements, situé à côté de chez elle, et s'était acheté une robe neuve – bon marché, selon Oncle Am. La famille Aykers avait reçu à dîner un jeune couple et leurs deux enfants ; la femme, de l'avis d'Oncle Am, pourrait bien être une sœur aînée d'Elsie. Les invités étaient repartis tôt, vers 21 heures, et les lumières s'étaient éteintes à la même heure, exactement, que la veille. Point final. Oncle Am fut soulagé de ne pas avoir à téléphoner à Dolan. Il m'avoua se sentir gêné de lui prendre cent dollars, pour des résultats pratiquement nuls. Il suggéra qu'on lui fasse une réduction. Je lui répondis de cesser de se casser la tête. On commencerait à y songer sérieusement si Elsie ne cherchait pas du travail lundi, et si la filature devait s'éterniser. Ma proposition apaisa ses scrupules.

Le lendemain, samedi, Oncle Am me déposa à nouveau au bureau. J'eus une journée encore plus mortelle que la veille, quand, pour m'occuper, j'avais rédigé les rapports. Je tuai une partie de la journée en tapant quelques lettres de sollicitations, destinées à des sociétés financières, ou de prêts, dont j'avais relevé les coordonnées dans les pages jaunes de l'annuaire téléphonique.

Je leur présentais succinctement notre agence, et leur proposais nos services. Mais je ne datai aucune des lettres, ni, à plus forte raison, ne les postai. Je ne voulais pas les envoyer,

tant qu'on n'en aurait pas terminé avec *L'affaire Dolan*. S'il devait se présenter de nouveaux clients, il était obligatoire qu'on soit entièrement disponibles, Oncle Am et moi.

Je n'avais pas de raison particulière d'appeler Dolan, mais ce fut lui qui m'appela, à la maison, vers 19 h 30. Et, Dieu soit loué, il me retirait l'hameçon de la gorge, et me rejetait à la rivière. Un événement inattendu – qui n'avait rien à voir avec notre affaire – l'obligeait à quitter Chicago, pendant vingt-quatre heures. Il s'apprêtait à partir à Milwaukee, et je pouvais considérer que je n'étais plus de service, et n'émergeais plus à son budget, jusqu'à dimanche, même heure, puisqu'il n'essaierait pas de me joindre par téléphone de Milwaukee. Oncle Am, quant à lui, devait poursuivre la surveillance d'Elsie.

Mais moi, j'étais *libre*². Je restai dans la chambre, le temps de rédiger un mot, à l'attention d'Oncle Am, et sortis, sans avoir d'ailleurs un but précis de promenade. Ma soirée ne se révéla pas très passionnante ; d'autant que je ne disposais pas de la voiture. Je me baladai à pied dans le Loop, et m'aperçus qu'il n'était pas tard. J'allai cependant écouter un bon orchestre de jazz et voir un bon numéro de cabaret, au « Crazy Cat ». Non, décidément, je n'étais pas d'humeur à me lancer dans une folle virée nocturne. Je sentais même le sommeil me gagner. Je rentrai me coucher, quelques minutes seulement avant le retour d'Oncle Am. Il n'était pas nécessaire de lui laisser un mot, en fin de compte.

Il avait passé une journée aussi mortellement ennuyeuse que la précédente. La seule animation était venue d'un jeune homme, qui avait emmené Elsie au cinéma, à une séance de l'après-midi. Mais il l'avait reconduite chez elle, à 22 heures, et les lumières s'étaient éteintes à 22 h 30. Comme de coutume.

J'essayai de le convaincre d'appeler Starlock, et de demander qu'un de ses agents le supplée demain, dimanche, pour qu'on ait ensemble une journée de libre. Mais il refusa. Il m'expliqua qu'il avait l'intuition qu'Elsie prendrait un nouvel emploi, lundi, et que jusqu'à cette date, il refusait de partager le magot avec Starlock. Si son intuition était fausse... on verrait.

² En français dans le texte.

Moi, en tout cas, j'avais l'occasion de faire la grasse matinée, dimanche matin. Je ne la manquai pas. J'allai au spectacle, l'après-midi, et dévorai un excellent dîner. Mais je m'arrangeai pour rentrer à la maison à 18 heures. Je voulais être là, au cas où Dolan rentrerait de Milwaukee plus tôt que prévu, et ferait appel à moi, pour une raison ou une autre.

Nous voilà donc dimanche soir.

Le jour où le couvercle de la marmite a explosé.

16

Dolan appela, un peu après 18 heures, pour m'annoncer que tout était calme, et que je n'avais aucune raison de rester coincé, à attendre ses ordres, puisque rien ne semblait devoir survenir. Il ajouta même que, puisqu'il m'avait demandé d'attendre près de l'appareil, je pouvais ajouter cette journée sur sa note. Je lui répliquai qu'il n'en était pas question : je n'étais pas resté plus d'un quart d'heure près du téléphone. Par ailleurs, la note qu'il recevrait serait suffisamment salée sans ça.

J'avais donc ma soirée libre. Comme j'avais été dehors tout l'après-midi, et que rien de spécial ne m'avait tenté, je décidai de rester à la maison, et de lire un autre roman.

Je n'étais encore qu'au milieu du premier chapitre d'un roman d'espionnage de Ian Fleming, quand le téléphone sonna. Je décrochai, en annonçant mon nom, et une voix, que je ne reconnus pas, le répéta :

— *Ed Hunter*, vous dites ? Am Hunter n'est pas là ?

— Non, précisai-je. Il rentrera tard dans la nuit. Vous voulez lui laisser un message ?

— Vous savez comment on peut le joindre ?

— Je crains que ce soit impossible, dis-je. Il travaille.

— Oh ! fit la voix. Eh bien, vous pouvez peut-être m'aider. Vous êtes le neveu dont il m'a parlé ? L'autre Hunter de « Hunter & Hunter » ?

Je l'admis. C'était bien moi.

— Mon nom est Silver, Arnold Silver. Quelque chose vient de m'arriver, et j'ai besoin d'aide. J'ai pensé à votre oncle, car c'est le seul détective privé que je connaisse. Mais s'il est occupé, vous pourriez peut-être régler l'affaire à sa place ?

— C'est urgent ? lui demandai-je. L'un de nous deux, au

moins, sera au bureau demain matin. On y sera peut-être tous les deux.

— Je crains qu'il s'agisse d'une chose à régler tout de suite. Écoutez, j'habite à la campagne, pas très loin de Chicago, à l'ouest de Winnetka, à une heure de route environ de chez vous. Vous pouvez venir me voir ?

— Il me faudra louer une voiture, répondis-je. Ou prendre un taxi. Vous pouvez me donner une idée du genre de travail que vous désirez me confier ? Il y a des boulots qu'on n'accepte pas. Tout ce qui a trait aux problèmes matrimoniaux, en particulier.

— Je sais. Am l'avait souligné devant moi. Je ne veux pas en discuter au téléphone, mais je peux vous assurer que c'est légal. Écoutez, louez une voiture et venez me voir. Si, pour une raison quelconque, vous refusez de vous charger de ce travail, je vous rembourserai vos frais, et vous dédommagerai pour votre temps perdu. C'est d'accord ?

— Cela me paraît correct, répondis-je. Mais pour une heure de route, ne pensez-vous pas que le taxi reviendrait moins cher ? (J'eus une meilleure idée.) Ou alors, je peux prendre le « North Shore » jusqu'à Winnetka, et prendre ensuite un taxi à la gare.

— Non, louez une voiture. Vous pourriez en avoir besoin, si vous acceptiez ce travail.

Il m'expliqua comment quitter la route 42, dans Winnetka même, au nord d'Evanston, et comment, ensuite, me rendre chez lui. Ce n'était pas très compliqué.

Je raccrochai, puis appelai un taxi, précisant qu'il devait venir me prendre immédiatement. Je me préparai en vitesse, laissai un mot bref à Uncle Am, lui expliquant où j'allais, et descendis dans la rue attendre mon taxi.

Il arriva deux minutes plus tard. Je me fis conduire sur Michigan Avenue, à une agence de location de voitures à laquelle on s'adresse toujours quand on a besoin d'un véhicule, tous les deux en même temps. Je louai une Pontiac, et pris la route du lac, en direction du nord. Je traversai Evanston, trouvai, dans Winnetka, le croisement où je devais quitter la 42, tournai à gauche, et commençai à suivre les indications de mon correspondant.

On a du mal à imaginer que, si près d'une ville de l'importance de Chicago, entre les deux grands axes routiers Chicago-Milwaukee, la 42, le long du lac, et la 41, à l'intérieur des terres, on peut trouver une zone complètement inhabitée, et des petites routes de campagne rarement fréquentées, mais je les trouvai.

C'était un paysage de collines. Mais le relief était très accidenté. Il y avait parfois, de chaque côté de la route, de fortes déclivités. Un joli clair de lune me permettait de rouler en codes, et j'apercevais les pentes escarpées. Quelques mètres après le dernier virage, comme on me l'avait précisé, la chaussée se rétrécissait encore. Je n'étais plus qu'à un kilomètre et demi de la maison décrite par mon correspondant.

Je jetai un coup d'œil sur ma gauche, vers le haut de la colline. C'est ce qui m'a sauvé la vie. J'ai entr'aperçu une voiture (oh, ce ne fut vraiment qu'une vision fugitive), qui semblait se frayer un passage à travers la forêt. Une voiture qui roulait tous feux éteints, sur une petite route adjacente, à guère plus de cent cinquante ou deux cents mètres de moi, avec l'intention évidente de me télescopier.

Je n'avais pas le temps de réfléchir. Alors, j'ai eu un réflexe automatique. J'ai levé le pied de l'accélérateur, pas complètement pour ne pas me trahir, et j'ai descendu en roues libres, laissant ma voiture perdre progressivement de sa vitesse. Je cherchai des yeux l'embranchement des deux petites routes, le repérai presque instantanément, et freinai pile, quelques mètres avant. J'appuyai sur la pédale de frein avec une telle force que la Pontiac sembla vouloir faire le poirier, lorsqu'elle stoppa net, avec une sorte de frisson d'horreur. L'autre véhicule, celui qui roulait tous feux éteints, fila devant moi, dans un hurlement désespéré de freins devenus impuissants. Il frôla les phares de ma Pontiac, traversa la route sans s'arrêter, et dégringola le versant abrupt.

Le véhicule se fracassa contre un arbre, cent vingt mètres plus bas, dans un bruit d'enfer. Un bruit de métal qui se désarticule. Et puis, ce fut le silence. Un profond silence, pendant lequel j'émergeai de ma voiture, et commençai à descendre la pente inclinée à quarante-cinq degrés. Je ne voyais

pas comment quelqu'un aurait pu se sortir sain et sauf d'une telle collision, mais je devais m'en assurer. J'avais le pistolet au poing, par prudence.

George Steck n'avait pas survécu à l'accident.

Je n'avais pas besoin de toucher son corps pour être certain de sa mort. Il avait bouclé sa ceinture de sécurité, mais elle ne lui avait été d'aucune utilité. Pas après cent vingt mètres de chute sur une pente inclinée à quarante-cinq degrés. La ceinture l'avait presque coupé en deux, et il avait reçu une partie du moteur sur ses genoux. Mais rassurez-vous, je n'entrerai pas dans les détails sanglants.

J'escaladai la pente, remontai dans la Pontiac, et démarrai. Comme je tremblais de tous mes membres, je roulai lentement pour quitter les lieux de l'accident. Ma chambre n'était pas toutes proche... je devais me forcer à conduire.

Cent mètres plus loin, j'aperçus une zone de stationnement, sur le bas-côté de la route. Une Cadillac y était garée. De couleur crème. La voiture personnelle de Steck. Celle au volant de laquelle je l'avais vu arriver chez Dolan, trois nuits plus tôt.

Je n'avais même pas noté la marque de l'auto qui avait failli être Mon Assassin. Pour me tuer, Steck en avait volé une, munie d'une ceinture de sécurité. Son plan était simple. Il attendait un peu plus haut, tous feux éteints, sur la petite route adjacente. Mes phares étaient allumés. Il lui était donc facile de me voir arriver de loin, de minuter exactement le temps qui lui était nécessaire pour que sa voiture heurte la mienne de plein fouet, lui fasse quitter la route et dégringoler la pente abrupte. Ensuite, il rentrait à sa voiture, la Caddy, et décampait en vitesse du lieu de l'accident.

Je roulai pendant quelques mètres, avant de trouver un endroit où faire faire demi-tour à la Pontiac. Puis je repris, dans l'autre sens, la route par laquelle j'étais venu. Je n'étais sans doute pas très loin de la route 41, mais je ne connaissais pas les chemins de traverse, et je me serais probablement perdu, si j'avais continué dans la même direction. Par contre, en faisant demi-tour, j'étais sûr de retrouver mon chemin.

Évidemment, je pouvais m'arrêter au premier poste de police à Winnetka, et raconter ce qui venait de se passer. Mais à quoi

bon ? Que Steck fût découvert cette nuit, au lieu de demain matin, ne pouvait plus l'aider, là où il était. Si j'allais à la police, je devrais soutenir un feu de questions, et l'affaire Dolan serait étalée au grand jour... Or, je commençais à avoir ma petite idée de *la raison* pour laquelle George Steck avait essayé de m'assassiner. Une idée terrible. Et déplaisante. Cette idée, il est vrai, m'obligeait à me poser de nouvelles questions ; presque autant qu'elle donnait de réponses à mes anciennes questions. Je ne voyais pas encore le tableau dans son ensemble. J'ignorais toujours pourquoi Mike avait essayé de voler un pistolet chez nous, ce qui avait été à l'origine de l'affaire – du moins, du point de vue des Hunter.

Je n'avais pas encore surmonté complètement ma frayeur, en traversant Evanston, et je ne parvenais pas à réfléchir calmement à la suite de mon programme. J'allais devoir avertir Dolan, c'était évident. Et j'allais également prévenir Oncle Am de cesser sa surveillance. Je ne possédais pas encore la vraie réponse, mais j'avais la certitude absolue qu'Elsie, la femme de chambre, était étrangère à toute cette affaire. Je ne voulais pas rendre immédiatement la Pontiac, et je me dirigeai vers mon bureau, au lieu de rentrer me coucher. J'avais souvent constaté que je réfléchissais plus facilement, et plus efficacement, dans mon bureau, la nuit, que dans n'importe quel autre endroit, où n'importe quelle chose pouvait me distraire de mes pensées.

J'entrai dans la pièce, allumai la lumière, et m'assis dans le fauteuil, derrière mon bureau. Comme si c'était un signe prémonitoire, le téléphone sonna, et bien que je ne sache pas tout, depuis une demi-heure, maintenant, l'affaire Dolan était résolue. Définitivement.

C'était une voix douce. Une voix du Sud. Une voix plaisante, avec juste un zeste d'ironie. Une ironie que je méritais parfaitement. La réponse à mon désormais presque machinal : « Ed Hunter, à l'appareil » fut en effet :

— Est-ce bien le M. Hunter qui représente une école de secrétariat féminin ?

Au téléphone, il est impossible de lancer un second coup d'œil à son interlocuteur, car on ne l'a pas en face de soi. Mais on peut attendre quelques secondes avant de répondre. En cet

instant, je me sentais vraiment dans la peau d'un joueur de baseball, auquel le pitcher lance une balle courbe, alors qu'il ne s'est même pas rendu compte qu'il avait la batte dans les mains. La voix, à l'autre bout du fil, ne pouvait qu'appartenir au père d'Elsie Aykers – je ne connaissais même pas son prénom – car il était la seule personne à qui j'aie jamais raconté que je représentais une école de secrétariat. Or je ne lui avais pas donné de nom. Ni mon vrai nom, ni un faux.

— Monsieur Aykers, lui dis-je. Je suppose que votre fille et vous avez comparé vos notes, et établi des rapprochements. Je suis désolé, mais oui, j'enquête sur elle. Si elle vous a raconté ce qui s'est passé chez les Dolan, vous comprendrez aisément pourquoi M. Dolan voulait...

— Je comprends, monsieur Hunter. Je ne suis pas en colère contre vous. Mais Elsie n'a pas pris ces clés. Et elle ne les a pas non plus données ou vendues à un tiers. On les lui a volées dans son sac.

— Dolan ne pouvait pas en être *sûr*, répliquai-je. C'est pourquoi il m'a engagé pour enquêter. Pas seulement sur votre fille ; mais sur tous ceux qui se trouvaient à la maison, à ce moment-là.

— Tout le monde, *vraiment* ? demanda-t-il. Mon Elsie et moi avons, comme vous dites si bien, comparé nos notes. Et nous pouvons peut-être apprendre à M. Dolan quelque chose qui aura pour lui une valeur inestimable.

— M. Dolan est un homme généreux, dis-je. Je suis sûr que si Elsie connaît quelque chose qu'il désire vraiment savoir, il la récompensera.

— Et d'après vous, à quel point pourrait-il se montrer généreux ?

— Je pense, dis-je... et je me tus un moment, pour réfléchir.

Si la vraie réponse dépendait de ce que savait Elsie, Dolan *se montrerait* vraiment généreux. Il suffisait de penser à tout ce que cela lui coûtait déjà. « Hunter & Hunter » seuls, avec les frais, et la rémunération des privés prêtés par Starlock, ça lui coûtait plus de mille dollars, et il semblait s'en soucier comme d'une guigne.

— Je crois, repris-je, que je peux m'engager, en son nom, à ce

qu'il prenne en charge les frais d'inscription et de scolarité de votre fille, si vous désirez évidemment qu'elle s'inscrive à une école de secrétariat. Vous êtes chez vous ?

— J'espérais que vous feriez cette proposition. Oui, Elsie aimeraït suivre des cours, pour travailler dans un bureau. Non, on n'est pas chez nous. Elsie et moi, en ce moment, on est au centre-ville. On peut être à votre bureau dans quelques minutes. On cherche à vous joindre, à vos deux numéros, depuis un bon moment.

Je lui dis qu'ils pouvaient venir. En les attendant, je me demandais si, à leur arrivée, je devais descendre dans la rue chercher Oncle Am, pour qu'il assiste à l'entretien. Il serait juste derrière eux, et baverais de curiosité, comme un foutu môme, quand il les verrait entrer. Je décidai finalement de ne pas le prévenir. Les révélations d'Elsie seraient peut-être l'élément déterminant qui nous permettrait de clore l'affaire. Mais ce pourrait être le contraire. Il nous faudrait peut-être resserrer encore sa surveillance.

Très vite, je les entendis marcher dans le couloir. J'ouvris la porte avant même qu'ils n'arrivent à mon bureau.

Dix minutes plus tard, je savais que c'était, effectivement, l'élément déterminant qui nous permettait de clore l'affaire, et j'étais dans mes petits souliers.

À cause d'une toute petite chose qu'avait vue Elsie. Une petite chose si fatale, si nauséeuse, qui expliquait et prouvait tout.

D'une voix que je ne reconnus pas – et je me demandais à quoi elle devait ressembler, pour eux – je les remerciai, et leur affirmai que, même si Dolan ne les récompensait pas, je leur garantissais, personnellement, une gratification pour ce qu'ils venaient de m'apprendre. Mais j'étais prêt à mettre ma tête sur le billot qu'ils obtiendraient ce que je leur avais promis.

Je descendis l'escalier avec eux, et les raccompagnai à leur voiture.

Dans le même temps, j'avais repéré l'endroit où Oncle Am était garé. Je courus donc jusqu'à la Buick, et arrêtai la voiture, avant qu'il ne se relance à leur poursuite.

— L'affaire est terminée, lui annonçai-je d'une voix éteinte.

Viens avec moi au bureau. On appelle Dolan. Je crois qu'il est préférable qu'il nous rejoigne. Qu'il apprenne la vérité ici, plutôt que chez lui.

On rentra au bureau. Je lui dis simplement :

— Angela. Steck.

— Tu veux dire... qui parlaient devant la chambre de Mike, mardi après-midi ? Mais Mike disait qu'il avait entendu deux *hommes*.

— Attends que j'aie appelé Dolan, et que je lui aie demandé de venir, dis-je.

Je téléphonai à Dolan. Je lui annonçai que j'avais désormais toutes les réponses à ses questions, et que je jugeais préférable qu'il les entende ici, plutôt que chez lui. Il me répondit qu'il arrivait tout de suite.

Puis, je pris une profonde respiration, et commençai mon récit :

— Angela ne m'a pas menti, en me racontant qu'elle avait été tout de suite attirée par Steck, lorsqu'il avait été engagé par son père. Elle m'a dit la vérité, quand elle a précisé que son père l'avait mise en garde, car il ne voulait pas qu'elle fraie avec un type du milieu... ni, à plus forte raison, qu'elle l'épouse. Mais elle m'a menti, quand elle m'a affirmé que c'était terminé. Leur affaire de cœur était devenue une liaison clandestine. Ils...

— Ed, comment peux-tu savoir ça ?

— Pour qu'ils décident de tuer Dolan, il leur fallait un mobile commun. Ne pas pouvoir s'épouser, du vivant de Dolan, en est un. Plus, disons, le tiers d'au moins un demi-million de dollars, dont Angela aurait immédiatement hérité. Plus, pour George Steck, une promotion dans l'Organisation, s'il estimait que la place de Dolan allait lui revenir. À quel point ont-ils sérieusement médité de tuer Dolan ? Quand seraient-ils réellement passés à l'action, si Mike n'avait pas cassé leur coup ? J'avoue que je l'ignore. Mais ils en ont parlé. Derrière la porte de la chambre de Mike, mardi dernier, dans l'après-midi.

— Mais, petit, Mike a dit qu'il avait entendu deux *hommes*.

— Le témoignage d'Elsie explique tout. Mardi après-midi, vers 14 heures, elle est montée dans sa chambre pour se changer. Elle avait taché sa robe. Elle a redescendu l'escalier...

Quand on arrive au premier étage, on doit traverser latéralement le couloir, jusqu'au palier, entre les deux volées d'escalier. On a ainsi, durant un instant, une vue en enfilade du couloir.

« Elle a vu deux personnages qui parlaient devant la porte de la chambre de Mike. Eux, j'imagine, ne l'ont pas vue. C'étaient George Steck et Angela Dolan.

— Mais, Ed, Mike a dit que...

— Laisse-moi terminer le récit d'Elsie, Oncle Am. Elle n'a pas compris qu'elle venait de surprendre quelque chose d'important, car les domestiques n'avaient pas été informés de l'aventure de Mike. Ils n'en ont d'ailleurs appris qu'une infime partie, grâce aux bribes de conversation qu'ils ont pu surprendre, entre les membres de la famille Dolan. Mais, finalement, Elsie a discuté de tout cela avec son père, et ils ont décidé que ce qu'elle avait vu, dans le couloir, devait être important. À juste titre.

Oncle Am se renfrogna :

— Alors, ils sont plus malins que moi, Ed.

— Non. Ils ont eu deux jours pour y réfléchir. Tout simplement. Repense à l'emploi du temps des uns et des autres, ce mardi après-midi. Après le déjeuner, Sylvia conduit Mike dans sa chambre, et le met au lit. Puis elle décide de passer l'après-midi dehors. Angela, au contraire, rentre à la maison.

« Mike a cru que sa mère était à la maison et que sa sœur était sortie, aussi... Bon, mets-toi à la place de Mike. Il croit qu'il entend sa mère parler avec un homme — tu sais à quel point les voix de Mme Dolan et d'Angela se ressemblent — derrière sa porte. Ils parlent de tuer son père. Et il adore à la fois son père et sa mère... l'un autant que l'autre, très probablement.

— Bon Dieu ! s'exclama Oncle Am. Il devait empêcher ça à tout prix. Et il ne pouvait pas prévenir son père qu'il venait d'entendre sa mère projeter de le tuer. Dire qu'il aurait pu donner, dès le début, les éléments qui nous auraient permis de résoudre rapidement l'affaire. À la place, il a raconté qu'il avait entendu deux *hommes*... Car, avant de se sentir obligé de dire la vérité, il a essayé, délibérément, de se faire arrêter, pour qu'on prenne toutes les dispositions nécessaires pour protéger la vie

de son père, sans que sa mère soit impliquée.

— Et c'est là que *j'ai* été idiot, Oncle Am. J'aurais dû comprendre, dès mardi soir, que Mike n'était pas venu chez nous voler un pistolet. Il est assez intelligent pour comprendre qu'une arme lui aurait été inutile. J'ai été idiot, ou plutôt, j'aurais dû prendre le temps d'analyser son acte. Si j'en avais reconstitué la chronologie — il est entré dans la chambre une minute après que j'ai éteint la lumière : donc, il devait attendre de l'autre côté de la rue et surveiller la fenêtre — j'aurais réalisé que ce qu'il *voulait*, c'était se faire prendre. Il voulait se faire pincer, pour que l'on croie vraiment à son histoire. Et il a failli réussir. S'il n'avait pas eu sur lui ses papiers d'identité, *j'aurais* appelé les flics. Bon Dieu !

— Bon Dieu de bon Dieu ! s'écria Oncle Am. Tu as raison. Tout s'imbrique. Angela a perçu les dangers de la situation. Elle a eu la trouille. Car si Mike modifiait son récit, et racontait ce qu'il avait réellement entendu, Dolan n'aurait pas mis longtemps à découvrir la vérité. Dolan savait, à la différence de Mike, que c'était la fille qui se trouvait à la maison. Pas la mère.

Je hochai la tête :

— Angela a eu une trouille terrible. Dès la première nuit. Elle savait que Mike avait surpris les bribes d'une conversation qui avait vraiment eu lieu — Steck et elle n'avaient pris aucune précaution, car ils pensaient que Mike était à l'école, et non dans sa chambre. Elle subodorait la raison pour laquelle il n'avait pas répété exactement ce qu'il avait entendu. Mais elle savait parfaitement que s'il se décidait à changer son histoire...

— Petit, m'interrompit Oncle Am. Ta susceptibilité masculine va peut-être en prendre un coup, mais tu ne crois pas que c'est parce qu'elle avait si peur qu'elle a agi ainsi avec toi ? Elle voulait te mettre de son côté, et t'amener à la tenir au courant de l'évolution de la situation.

— Je suppose que oui, en partie. Mais bon Dieu, elle ne m'a pas toujours joué la comédie, même si elle était amoureuse de Steck. Bon, mercredi, le danger, pour elle, s'est précisé. Dolan a pris rendez-vous, pour Mike, chez le psychologue. Il a même évoqué l'éventualité d'utiliser le sérum de vérité.

« Et voilà pourquoi, mercredi soir, ils — ou, en tout cas,

Angela – ont agi de façon aussi désespérée. Pourquoi George l'a frappée, à deux endroits, assez pour la marquer et rendre son récit vraisemblable. Ce qui confirmait l'histoire de Mike, sur les deux hommes qui s'étaient introduits chez Dolan. Évidemment, cela ne s'est pas passé dans la maison familiale. Angela a probablement été « corrigée » dans l'appartement de Steck. Il voulait être chez lui, au cas où son patron téléphonerait, pour vérifier son alibi... Ce que Dolan a fait, d'ailleurs. Et voilà toute l'affaire. On peut évidemment imaginer quelques détails supplémentaires : Angela, par exemple, se glissant, mercredi, à n'importe quel moment de la journée, dans la chambre d'Elsie, pour subtiliser les clés dans son sac, afin que les soupçons se portent sur la femme de chambre.

— L'affaire est close. Mais, petit, on a des preuves ?

— Le témoignage d'Elsie. Celui de Mike... quand il racontera la véritable histoire. Et il la racontera, à mon avis, quand on le lui demandera. On n'aura pas besoin de recourir au sérum de vérité. Et le fait que George Steck a tenté de m'assassiner, il y a de cela près d'une heure et demie.

— Quoi !

Ce ne fut pas Uncle Am qui poussa cette exclamation, mais Dolan. On ne l'avait pas entendu marcher dans le couloir, et il venait juste d'ouvrir la porte.

Il entra dans le bureau :

— Steck a essayé de vous tuer ? Cette nuit ?

Je hochai la tête :

— Très bien, je vous raconte d'abord cet épisode, puis je ferai un retour en arrière.

Je commençai par le coup de téléphone, reçu vers 18 heures, peu après l'appel de Dolan.

— Ça ne ressemblait pas à la voix de Steck, mais..., fis-je.

— Il est très fort pour imiter les voix, expliqua Dolan. C'est son petit talent de société. A-t-il utilisé un accent ?

— Un accent juif. Mais peu appuyé, répondis-je. Ça collait parfaitement avec le nom qu'il m'avait donné. Silver. Ce n'est pas un nom anglais très courant. C'est généralement un diminutif de Silverstein, de Silverberg, enfin un nom comme ça.

— Ce devait être Steck. Il pourrait imiter à la perfection

n'importe quel accent. Bon, alors il n'avait pas de complice. Très bien, comment s'y est-il pris pour essayer de vous tuer ?

Je leur racontai l'accident. Ils avaient tous les deux les yeux braqués sur moi, quand je terminai mon récit.

— Mais *pourquoi* ? demanda Dolan. Pourquoi voulait-il vous tuer ?

Je pris ma respiration, et dis :

— Permettez-moi de commencer par le commencement.

Et je commençai par le commencement. Je lui racontai tout, en phrases mieux choisies, cependant, que celles dont je m'étais servi, à l'intention d'Oncle Am, quelques instants plus tôt.

Dolan faisait la cinquantaine — une cinquantaine vigoureuse — lorsqu'il était entré dans le bureau. Il avait dix ans de plus — et il était lessivé — quand j'achevai mon récit.

Il resta silencieux, pendant une bonne minute, avant de poser une question :

— Et la police ?

— Aucun crime n'a été commis, répondis-je. Steck a essayé d'en commettre un, mais sa mort a été un accident. Certes, les flics vont trouver étranges les circonstances de cet accident. Un mort dans une voiture volée. La voiture du mort garée à proximité. Ils souhaiteront sans doute vous interroger, puisqu'il était votre employé, mais...

— Je me contrefous de Steck, dit-il. Et Angela ?

— C'est à vous de décider, fis-je. Mais je vous suggère l'aide d'un psychiatre. Quand elle comprendra que vous savez tout, elle essaiera de tirer son épingle du jeu, même si ce n'est que pour des raisons égoïstes. Elle est majeure. Tout ce que vous pouvez contre elle, c'est menacer de la déshériter, et de la laisser sans le sou. À mon avis, elle acceptera de jouer le jeu, plutôt que de payer un tel prix. Au début, elle fera peut-être semblant, elle sera cynique, mais si le bon psychanalyste — ou le bon psychiatre... à vous de voir — parvient à trouver la faille et à communiquer avec elle...

Il hocha lentement la tête, et se dirigea vers la porte. Mais il s'arrêta, la main sur la poignée, et se retourna :

— Encore une question. Pourquoi Steck a-t-il essayé de vous tuer, *vous* ?

— On ne le saura probablement jamais, répondis-je. À moins qu'Angela vous l'explique. J'ai bien une idée, qui en vaut une autre. Steck désirait peut-être se retirer du complot. Et Angela pensait qu'elle pouvait continuer à le tenir en laisse, en le rendant jaloux. Alors, elle lui a raconté une histoire sur elle et moi.

— Petit, intervint Oncle Am. Cela s'est peut-être passé la nuit où elle a été battue. Steck l'a peut-être corrigée pour de bon, si elle lui a raconté une histoire de ce genre. C'est peut-être même sur le chemin du retour qu'elle a eu l'idée de justifier son visage meurtri, en inventant l'agression commise par les deux types, dans sa chambre.

Cela a très bien pu se passer ainsi, songeai-je. Mais je me contentai de hocher la tête.

Dolan me regarda fixement, pendant quelques instants, mais ne me demanda pas s'il y avait quelque chose de vrai dans l'histoire sur elle et moi, qu'Angela avait peut-être racontée à Steck.

Bien que rien ne nous retienne dans notre bureau, aucun de nous deux ne proposa à Dolan de le raccompagner à sa voiture, quand il nous quitta. Il marchait comme un zombie, et, de toute évidence, désirait être seul.

On resta assis quelques minutes : moi dans mon fauteuil, Oncle Am à califourchon sur mon bureau. Je le regardai et lui demandai :

— Dis, Oncle Am, qu'est-ce qu'on fait ? On va prendre une cuite ?

Je ne sais pas si j'avais l'air sérieux en disant ça, mais il secoua négativement la tête :

— Pas question, petit. Mais j'ai une idée. On va aller prendre un verre, peut-être deux, avant de rentrer chez nous. Le « Chat Vert », t'es d'accord ?

C'était une pierre dans mon jardin. Je saisis d'emblée pourquoi il avait choisi le bar où j'étais allé boire un verre, mardi soir, en compagnie d'Angela. Il y a des choses qu'on ne peut pas fuir : il faut les affronter. Si j'avais trouvé une excuse valable, j'aurais déjà couru retrouver ma belle princesse irlandaise, aux cheveux aile de corbeau, et au teint de lait. Ma si

belle, si facile – oui, je devais utiliser ce terme, maintenant que je savais qu'elle avait couché avec moi alors qu'elle était amoureuse d'un autre –, si douce, si adorable, si criminelle princesse irlandaise.

On se rendit donc au « Chat Vert ». Ce soir encore, il n'y avait pas foule. Mais cette fois, c'était parce qu'il était encore tôt. Tôt ? Bon Dieu, tant d'événements s'étaient produits depuis dix-huit heures ! Et on n'était que dimanche soir. Comme presque tous les boxes étaient libres, je résolus mon problème personnel en choisissant celui où je m'étais assis avec Angela, mais je n'en parlai pas à Oncle Am. Il l'avait peut-être deviné. Ou peut-être pas.

— Petit, dit-il, on a besoin de souffler un peu. De s'offrir des vacances. De changer d'air. Et je sais comment on peut faire pour prendre quelques jours de congé – et prendre congé l'un de l'autre, par la même occasion – sans avoir besoin de fermer l'agence.

— Comment ? lui demandai-je.

— Carey Stofft, tu te souviens ? Mercredi... ou était-ce jeudi ?... on a reçu sa lettre... Il est dans la troupe de Yates, et ils commencent demain, à Gary, Indiana. Il nous a invités, toi et moi, à passer une semaine en sa compagnie. Il propose même de nous héberger dans sa caravane, dans l'enceinte de la fête foraine. Petit, pourquoi on n'irait pas ?... Chacun notre tour, ce qui serait plus commode pour lui, et nous permettrait de garder l'agence ouverte ? Tu pars demain matin, tu restes là-bas trois jours, pendant que je tiens la boutique, puis tu reviens mercredi ou jeudi matin, ou même l'après-midi. Et c'est à mon tour d'y passer trois jours, pendant que toi, tu tiens la boutique.

— Pourquoi pas ? dis-je.

Et on fit comme ça.

Je partis, comme prévu, le lendemain matin. Carey fut content de me voir, mais il était encore plus content de savoir qu'il allait profiter de la présence d'Am, pendant la seconde moitié de la semaine. Je passai deux journées merveilleuses dans l'enceinte de la fête, à discuter avec lui dans sa caravane, et à *revivre* la vie des forains. Mais deux jours, pour moi, ça suffisait amplement, et je rentrai mercredi matin. Il était

11 h 30, quand je poussai la porte du bureau.

— Bon, dis-je. Je tiens la boutique. Tu peux filer.

— Ce soir, Ed. D'ailleurs, j'ai un travail à te confier cet après-midi.

— Volontiers. C'est quoi ?

Il brandit un chèque.

— Cinq mille dollars. Dolan. J'ai préparé sa note et la lui ai envoyée. Mille trois cent cinquante-huit dollars et des poussières. Manifestement, il a jugé que ce n'était pas assez. Il a envoyé ce chèque à la place.

— Formidable ! m'exclamai-je. (Et je le pensais.) Mais tu veux que je passe l'après-midi à déposer ce chèque à la banque ? Ou quoi ?

— Neuf jours se sont passés, dit-il. Tu devrais maintenant être *en état* de souffler dans un trombone. Puisque tu es rentré plus tôt, prends ton après-midi, pour acheter le meilleur trombone qu'on vende à Chicago. Bon, d'accord, rentre d'abord à la maison chercher l'ancien. Si on ne peut pas le réparer, on te le reprendra, et on te fera un rabais pour le neuf.

— D'accord, dis-je. Mais bon Dieu, Oncle Am, décampe. Je peux m'en occuper demain.

— Et qui s'occupera de la boutique, demain, si je décampe ce soir ? Ed, c'est une piètre semaine. En dehors de ces cinq mille dollars, on n'a pas fait un foutu radis. Écoute, puisque tu es là, tu gardes le Fort, pendant que je descends manger un morceau, et puis...

Et puis le téléphone sonna. Comme j'étais à proximité de l'appareil, je répondis.

— Ed Hunter, dis-je.

Pas brillant, mais enfin c'était quand même mieux que le truc sur Mme Murphy. J'en étais guéri maintenant, après mes deux précédentes tentatives.

— Ed, c'est Molly. Molly Czerwinski. Je suis rentrée ce matin d'Indianapolis. Tu te souviens, je t'avais appelé, au début de la semaine dernière ? Je veux dire, pour savoir si tu pouvais retrouver mon ex-mari, qui s'est barré avec tout le fric qu'il avait tiré de la vente de notre maison et...

— Molly, bien sûr, dis-je. Foutre oui, je me rappelle.

D'ailleurs, c'est ma spécialité de me rappeler. Les détails et tout. Enfin, le peu que tu m'as donné. Tu es libre, en ce moment ?

— Oui. Je suis chez moi, Ed. Tout près d'Howard. Ça me prendrait, oh, entre une demi-heure et une heure pour venir à ton bureau. Tu veux que je vienne maintenant ? Ou j'attends que tu aies déjeuné ?

— Viens maintenant. Et c'est moi qui t'invite à déjeuner.

— Chouette, dit-elle.

J'expliquai la situation à Oncle Am. Il fallait qu'il aille déjeuner, tout de suite, pour être revenu quand je serais prêt à sortir.

Il me fit un large sourire :

— Molly Czerwinski. Je crois me rappeler que tu as dit qu'elle avait le plus joli *derrière*³ de l'Histoire des États-Unis, non ?

— Du *cours* d'Histoire des États-Unis, au lycée. Allez, tire-toi.

Il se tira.

Molly arriva moins d'une demi-heure plus tard. Elle était superbe. Huit années, ou à peu près, étaient passées, depuis la dernière fois que je l'avais vue, et elle s'était bonifiée en vieillissant, comme le bourbon. Elle me tendit la main, et dit : « Salut, Ed » ; je pris sa main, et dis : « Salut, Molly. » Je lui annonçai qu'on allait descendre déjeuner, mais que si elle voulait attendre quelques minutes, elle pourrait faire la connaissance de mon oncle qui s'occupait de l'agence avec moi. Et pendant qu'elle y était, elle pouvait me raconter son histoire. À commencer par le nom patronymique de son mari. Surtout si elle l'utilisait.

Elle l'utilisait, m'expliqua-t-elle. Pour son travail. C'est un bien meilleur nom que Czerwinski quand on donne des cours de danse, pour gagner sa vie.

Oncle Am revint. Je me levai.

— Oncle Am, dis-je. J'ai l'honneur de te présenter Mme Murphy.

Elle se leva et fit un pas vers lui, la main tendue. Il s'apprêta à lui serrer la main... mais il explosa. Il n'y a pas d'autre mot.

³ En français dans le texte.

Cela a commencé par une quinte de toux – ou quelque chose qui y ressemblait – et puis, ça s'est amplifié. Il a fallu que je lui donne de grandes tapes dans le dos, pour l'aider à reprendre sa respiration. Finalement, je le raccompagnai jusqu'à c'te foutue porte, et je lui dis de foncer à la pharmacie la plus proche s'acheter un médicament contre la toux.

— Je te prie d'excuser mon oncle, Molly, dis-je. Une fois de temps en temps, oh ! pas très souvent, il a une crise de ce genre. Et il n'y a que l'élixir de terpine qui peut calmer sa toux. Ensuite, il va bien, pendant un an ou deux. Je suis vraiment désolé.

Elle se renfrogna.

— Mais c'est *toi* qui aurais dû descendre chercher le médicament, Ed. Et c'est lui qui aurait dû rester ici.

— Rassieds-toi, Molly, dis-je. Il n'aurait jamais accepté que j'y aille à sa place. Je le connais. On va attendre son retour, et pendant ce temps, tu vas me donner quelques précisions sur ce Dick Murphy, que tu as épousé. D'abord, dis-moi où et quand tu l'as rencontré ?

Elle commença son récit. Elle était toujours en train de parler, quand le téléphone sonna. Je savais qui c'était, et je savais ce qu'il allait dire. Enfin, je ne connaissais pas les paroles mais je connaissais la musique.

— Petit, dit la voix dans le téléphone,
« Madame Murphy,
Qui donc a mis
Cet air si fier
Sur votr' derrière ? »

Je commençai à bredouiller quelques mots, et puis je me lançai :

— Bon Dieu ! ce n'est pas régulier. Quand je ne peux pas... Attends une seconde, pourquoi je ne pourrais pas... ? Je te donne les mots clés. Tu reconstitues. Tu es prêt ? Piège à loup. Dessous.

— « Madame Murphy,
Qui donc a mis
Ce piège à loup
Sous vos dessous ? » dit-il, admiratif.

« Petit, les deux quatrains sont bons. Match nul ?

— Match nul, dis-je. Allez, radine-toi en vitesse, et cette fois, tiens-toi correctement.

Je raccrochai le téléphone, et contemplai les yeux de Mme Murphy. C'étaient les plus beaux yeux, les yeux les plus écarquillés de curiosité, que j'avais jamais vus de ma vie.

— Ed, ce devait être ton oncle qui appelait de la pharmacie puisque tu lui as dit de *revenir* en vitesse. Mais de quoi parliez-vous, tous les deux ? Piège à loup ? Dessous ? Je vais devenir cinglée, si tu ne me l'expliques pas.

Je lui adressai un large sourire :

— Peut-être bien qu'aujourd'hui tu deviendrais encore plus cinglée, si je te l'expliquais. Molly, un jour peut-être, je pourrai te le dire. Mais pas aujourd'hui. Non, pas maintenant.

Oui, pensai-je, on ne se fait pas des masses d'argent. Oncle Am et moi, sauf par moments (des moments trop espacés, à mon goût), mais parfois on se marre bien. Et moi, ça me plaît.